


BNCR
FONDO FALOUI
VIII
c
11/4



[illegible]

OEUVRES
DIVERSES
DE POPE.

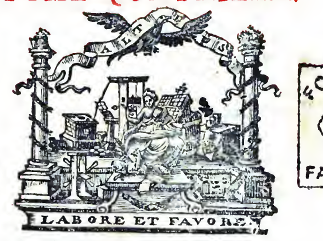
TRADUITES DE L'ANGLOIS.

NOUVELLE EDITION,

AUGMENTÉE DE PLUSIEURS PIEÇES ET DE LA VIE DE L'AUTEUR.

avec de très belles Figures en taille-douce.

TOME QUATRIEME.



A VIENNE EN AUTRICHE,
CHEZ JEAN THOMAS TRATTNER,
Libraire Imprimeur de la Cour.

Et se vend

A LYON,
CHEZ JEAN MARIE BRUYSET, 1761.


BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMA

MEMOIRES
DE
MARTIN SCRIBLER.



AVIS AU LECTEUR.

SOus le Régne de la Reine Anne (que le bonheur dont on a joui depuis, ne doit cependant pas faire oublier) tu as vu peut-être, Lecteur Bénévole, un Personnage vénérable, qui fréquentoit les dehors du Palais de *St. James*, & que tout le monde, trompé par son habillement & par sa gravité, prenoit pour un pauvre Gentilhomme Espagnol. Il avoit la taille avantageuse, le visage long, le teint couleur d'olive, les sourcils noirs, les yeux vifs quoiqu'enfoncés dans la tête, le nez tirant sur l'aquilin; &,

pour achever ſon portrait, il négligeoit extrêmement ſa barbe, parſemée de poils gris. Tout cela, joint enſemble, contribuoit à répandre ſur lui un air de mélancolie ſolemnelle. Pythagore n'étoit pas plus ſilentieux, Pyrrhon ſe donnoit auſſi peu de mouvement, & Zénon ne le ſurpaſſoit point en auſtérité. Sa perruque étoit noire, & unie comme les plumes d'un Corbeau, & avoit auſſi peu de friſure que les cheveux du Dieu d'un Fleuve qui ſort du ſein de l'eau. Son habit couvroit ſi parfaitement toute ſa perſonne, qu'il n'eſt pas poſſible de dire avec certitude, s'il avoit ſous cet habit quelque autre vêtement (bien moins encore quelque linge) ou non ; mais ſon épée, d'une longueur demeſurée, ſembloit, par la maniére roide dont il la portoit, avoir été entée ſur ſa cuiſſe. Toute ſa figure reſſembloit ſi peu à aucune choſe de ce Monde, que qui que ce ſoit ne pouvoit lui faire une queſ-

question ſans éprouver un petit mouvement de frayeur. Ceux qui n'avoient jamais vu de *Jéſuites*, s'imaginoient qu'il en étoit un, pendant que d'autres le prenoient pour quelque *Grand-Prêtre des Juifs.*

Mais ſous cet extérieur bizarre étoit cachée une ame douée de mille connoiſſances, brulant du deſir d'éclairer le Genre-Humain, & remplie du ſentiment de ſon propre mérite, & d'un fier dédain pour tout ce qui étoit le moins du monde capable de choquer la dignité d'un Philoſophe. Par un effet de cette orgueilleuſe délicateſſe, ſon ame n'auroit jamais accepté aucune charité, tandis que ſon pauvre corps paroiſſoit n'en avoir que trop beſoin. Il logeoit dans une petite chambre au quatriéme étage, où il payoit reguliérement ce qu'on lui fourniſſoit, quand il s'aviſoit de demander à manger ou à boire, ce qui lui arrivoit rarement. Il ne daignoit parler à perſonne,

excepté à la Reine, ou à ſon premier Miniſtre, dont il tâcha plus d'une fois d'obtenir audience, ſans qu'on ait jamais pu ſavoir ce qu'il vouloit leur dire. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il ſe rendit ſuſpect au Miniſtére de Sa Majeſté; qui, par jalouſie ou par envie, le fit enlever, & tranſporter hors du Païs, contre les Loix du Royaume. Un jour, qu'il ſe promenoit ſeul au Mail, vers le tems du diner, il tomba de deſſous ſon habit un Manuſcrit, que mon valet ramaſſa, & vint me donner. L'Ouvrage étoit en Latin, & contenoit divers ſecrets profonds, exprimés dans un goût, & par des termes, qui ne m'étoient pas familiers. La premiére page portoit un Titre conçu en ces mots, *Codicillus, ſeu Liber Memorialis*, MARTINI SCRIBLERI. Le Livre même étoit d'une nature ſi merveilleuſe, que je ſentis à l'inſtant un deſir incroyable de faire connoiſſance avec l'Auteur, que je comprenois par-
fai-

faitement devoir être quelque grand Philoſophe déguiſé. J'eſſayai, à diverſes repriſes, de lier converſation avec lui, mais inutilement. A la fin, j'eus le bonheur de le rencontrer ſous un portique près de *St. James*, & profitai de cette occaſion pour lui dire en langue Latine, que ſon Manuſcrit étoit tombé entre mes mains. En achevant ces mots, je le lui préſentai, ſans oublier les éloges dûs au ſavant Auteur. Auſſitôt il me prend à part, m'examine attentivement depuis la tête juſqu'aux pieds, & tenant ſon Manuſcrit en main, m'adreſſe (à mon extrême ſurpriſe) en Anglois, le Diſcours ſuivant.

„ Obligeant Etranger, qui que
„ tu ſois, je t'embraſſe comme le
„ meilleur de mes Amis; car les
„ Etoilles & mon Art m'abuſent,
„ ou le tems, qui doit manifeſ-
„ ter *Martinus Scriblerus* au Mon-
„ de, eſt venu; & c'eſt à toi, que
„ le ſort a choiſi pour remplir
„ cette tâche, que j'en aurai
„ l'obligation.

 „ Tes

„ Tes yeux ne contemplent „ en moi qu'un corps épuisé par „ les travaux del'ame. J'ai trouvé „ dans Dame Nature une Maî- „ tresse sage, & cependant rien „ moins que cruelle. De longues „ veilles, de maigres repas, & „ des études éternelles, doivent „ être le partage de tous ceux „ qui la poursuivent à travers „ ses labyrinthes & ses méan- „ dres. Le Soleil m'éclaira de ses „ premiers rayons dans cette Ile „ (Terre féconde en Philoso- „ phes) mais mon tein est devenu „ hâlé, & mon corps aride, pour „ avoir visité des Païs *alio sub Sole* „ *calentes*. J'ai, durant tout le „ cours de ma vie, passé sous dif- „ férens déguisemens, & sous des „ noms inconnus, pour me garan- „ tir des effets de la malice & de „ l'envie que le Genre-Humain „ professe contre tous ceux qui „ sont en possession du *Grand Arca-* „ *ne*. Mais à présent je suis con- „ traint de chercher un azile à la „ Cour Britannique, afin de me „ souf-

„ soustraire à la vengeance d'un „ cruel Espagnol, qui a parcouru, toûjours en me poursuivant, la plus grande partie de „ notre Globe. Etant il y a environ quatre ans à Madrid, dans „ le dessein d'aquérir de nouvelles connoissances, j'appris qu'il „ y avoit dans cette Capitale une „ Dame, qui au côté intérieur de „ sa cuisse droite étoit marquée „ d'une Grenade, mûre dans la „ saison, après avoir été auparavant en fleur. A l'instant même, je fus possédé d'une curiosité insatiable de voir cet étonnant Phénoméne. Une passion „ si juste augmenta à mesure que „ la Saison approchoit, jusqu'à „ ce que, le mois de Juillet étant „ venu, il ne me fut plus possible „ d'en être le maître. Je gagnai „ sa Douégne, je fus admis dans le „ Bain, & je me convainquis par „ mes propres yeux de la vérité „ du prodige. La chose ne tarda „ guéres à être sue du Mari, qui, „ trouvant quelques Lettres que

„ j'avois écrites à la Douégne, & „ qui contenoient des expref- „ fions ambigues, me foupçonna „ d'un crime bien éloigné de la „ pureté de mes intentions. Par „ déférence pour le confeil de „ mes Amis, je quittai Madrid, „ mais mon jaloux me fuivit à „ travers prefque tous les Païs „ que j'ai parcourus, & je me „ crois à peine en fûreté dans „ l'enceinte des murs facrés de „ ce Palais. Je puis me vanter „ d'avoir vu tous les grands Phé- „ noménes de la Nature, excepté „ un Tremblement de Terre, que „ j'ai attendu à Naples envain „ pendant trois ans; & préfente- „ ment, au moyen de quelque „ Vaiffeau Anglois (dont (1) le „ Pavillon fait peur aux Efpa- „ gnols) je meurs d'envie de paf- „ fer à la Jamaïque, pour con- „ tenter ma curiofité à cet égard. „ Et toi, mon Ami, que le fort „ deftine à être mon Hiftoriogra- „ phe,

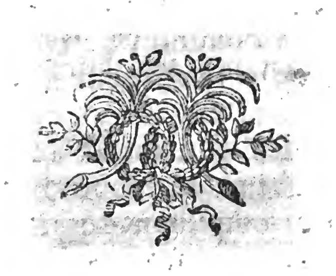
(1 *Dont le Pavillon fait peur aux Efpagnols.*) Ces paroles aideront à déterminer le tems où cet Avis au Lecteur a été compofé.

„ phe, je te laiſſe mes Commen-
„ taires & quelques autres de mes
„ Ouvrages. Je n'en dis pas da-
„ vantage — ſois fidéle & impar-
„ tial".

Outre ces différentes Productions, il me donna auſſi d'amples éclairciſſemens dans plus d'une conférence, quand il fut malheureuſement enlevé (comme il a déjà été dit) par un effet de la jalouſie du Miniſtére de la Reine.

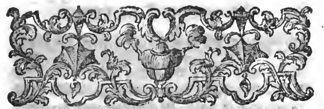
Quoique par-là je me ſois vu, à mon éternel regret, privé de ſa converſation, notre correſpondance ne laiſſa pas de continuer quelques années, durant leſquelles il me communiqua pluſieurs de ſes projets en faveur du Genre-Humain. Il m'envoya quelques-uns de ſes Ecrits, & me chargea du ſoin d'en recouvrer d'autres, qui couroient le Monde, & dont de très-habiles Ecrivains ſe faiſoient honneur. La derniére fois que je reçus de ſes nouvelles, fut à l'occaſion des re-

marques qu'il a faites ſur la *Dunciade*; & comme il y a bien des années de cela, j'ai lieu de croire ue ce Grand-Homme eſt mort, ou que, pour étancher cette ſoif de connoiſſances qui le dévore, il ſe trouve dans quelque Région lointaine & inconnue. Quelle de ces deux ſuppoſitions qu'on veuille adopter, je ne puis me diſpenſer plus longtems de révéler ce que je ſais de ce Prodige de Science, & de donner l'Abrégé de l'Hiſtoire de ſa Vie & des ſervices qu'il a rendus au Genre-Humain.



ME-

Si veda il Giorn. di Parigi.



MEMOIRES (1) DE MARTIN SCRIBLER.

CHAPITRE I.

Des Parens & de la Famille de Scribler; comment il fut engendré; quel soin on prit de lui avant qu'il vînt au monde, & de quels prodiges sa naissance fut accompagnée.

IL y avoit dans la Ville de Munster en Allemagne, un Gentilhomme grave & savant, Antiquaire de profession;

[1. *Mémoires*] Mr. Pope, le Dr. Arbuthnot, & le Dr. Swift, formérent le projet de composer ensemble une Satire *sur les abus dans la maniere d'enseigner les Sciences* Pour exécuter cette entreprise avec plus de succès, ils résolurent d'imiter le fameux Cervantes, & de cacher leurs critiques sous les apparences de quelques avantures feintes. Ils avoient observé que les abus en question se maintenoient en dépit de tout ce que de graves Auteurs pouvoient faire pour les détruire; & inférérent delà, que le ridicule seul pouvoit guérir une pareille maladie. Ce remède étoit sûrement ici à sa place, le mal ayant été mis dans tout son jour à l'aide

sion; qui, entre plusieurs autres choses rares & sans prix, estimoit principalement une peau de vrai Parchemin de Pergame, qu'il avoit suspendue au haut bout de sa sale à manger. Sur cette peau étoit tracée, en beaux caractéres, l'ancienne Généalogie des *Scribleri*, avec toutes leurs Alliances & Parentages collatéraux. On y lisoit les noms d'*Albert le Grand*, de *Paracelse Bombast*, & des illustres *Scaligers*, Princes de Vérone; & cette admirable Généalogie, qui commençoit depuis le tems de Pline l'Ancien, finissoit par *Cornelius Scriblerus*: Car c'est ainsi que s'appelloit ce vénérable Personnage.

Sa Femme étoit fort belle; cependant ce ne fut pas uniquement pour sa beauté qu'il l'épousa, mais parce qu'il savoit indubitablement qu'elle étoit fille ou du grand Scriverius, ou de

du raisonnement, & la vérité ne courant aucun risque de souffrir par l'usage prématuré d'un aussi puissant Spécifique. Mais la mort d'un de ses Amis, & les infirmités de l'autre, empêchérent que l'Ouvrage ne fût continué, dans le tems qu'ils venoient à peine d'achever le premier Livre.

Les Belles-Lettres firent en cette occasion une perte irréparable : car chacun de ceux qui composoient cet illustre Triumvirat, avoit son talent particulier, qu'il possédoit dans un dégré éminent. Le Dr. Arbuthnot étoit versé dans tout ce qui avoit rapport aux *Sciences*; Mr. Pope étoit Maitre passé en *Beaux-Arts*; & le Dr. Swift excelloit dans la *Connoissance du Monde*. Tous trois avoient de l'esprit autant que la Nature en ait jamais donné à trois hommes contemporains, & jamais l'Art ne fit mieux valoir aucun présent de la Nature.

de Gaſpar Barthius. Il arriva un jour que ledit Gaſpar, allant rendre viſite à Scriverius à Harlem, prit avec lui une Dame de ſa connoiſſance. Cette Dame (entr'autres charmes) entendoit fort bien le Grec; ce qui rendit le docte Scriverius ſi amoureux d'elle, qu'il enivra ſon Ami, & réuſſit à toucher le cœur de ſa Maîtreſſe. Je ſais bien que (a) Colomeſius affirme, que Barthius ne fut pas ſi ivre qu'il ne s'apperçût de la choſe; & que pour s'en venger, il laiſſa, à ſon retour, cette Dame infortunée ſe noyer dans le Rhin, où elle avoit eu le malheur de tomber. Mais Madame Scribler (fruit de cet amour) fut une preuve vivante de la fauſſeté de ce rapport. Le Dr. Cornelius contracta ce mariage par encore un autre motif, que voici. La Dame que Scriverius avoit trouvée ſi fort à ſon gré, & qui devint dans la ſuite Mere de la Femme de Scribler, étoit apparentée à Cardan du côté de ſon Pere, & à Aldrovandus du côté de ſa Mere. Outre cela, ſes Ancêtres avoient été Profeſſeurs en Médecine, en Aſtrologie ou en Chymie, dans des Univerſités d'Allemagne, de génération en génération.

Notre Antiquaire avoit vécu avec ſa belle Epouſe, dans une parfaite union, l'eſpace

(a) Colomeſius raconte ceci d'Iſaac Voſſius dans ſes *Opuſcul. p.* 102.

l'efpace d'environ dix ans. Cependant, fans infirmité naturelle, ou aucune négligence de leur part, ils n'avoient pas eu la moindre efpérance de fe voir renaître en d'autres eux-mêmes. Le Bon-homme fut d'autant plus fenfible à ce malheur, qu'il s'étoit fervi de toutes les plus fages précautions pour fe procurer cette bénédiction: chaque cohabitation étoit précédée de l'examen attentif des Régles que les Anciens ont prefcrites pour la génération d'Enfans d'efprit. Il fuivit dans fa diéte les confeils de Galien (a), & ne permit à fa Femme, non plus qu'à lui-même, durant la premiére année de leur mariage, aucune autre nourriture que du lait de Chévre & du Miel. Il arriva malheureufement, qu'étant entrée dans le quatriéme mois de fa groffeffe, Madame Scribler eut envie de quelque mets, que ce Médecin déclare propre à offufquer l'intelligence d'un Enfant. Son Mari ne voulut jamais confentir qu'elle en mangeât, difant, qu'il valoit beaucoup mieux mourir fans poftérité, que d'être Mere d'un Sot. Madame fit une fauffe couche; mais comme l'Avorton auroit été une Fille, il s'en confola, préférant, dans fon cœur, le Sexe favant au beau Sexe. Il ne laiffa pas néanmoins de confer-

ver

(a) Galen. *Lib. de Cibis boni & mali fucci*, cap. 3.

ver l'Embryon dans une phiole, parmi les curiosités de sa Famille.

Ayant découvert que la recette de Galien ne déterminoit pas le sexe, il eut d'abord récours à Aristote. Par déférence pour ce Prince des Philosophes, qui (a) assure que la grossiéreté & l'humidité des vents du Sud aident à engendrer des femelles, Scribler s'abstint de tout témoignage de tendresse conjugale toutes les fois que le vent venoit de quelque pointe du Sud. Mais en revanche il se montroit d'autant plus caressant quand le vent étoit à l'Ouest: car, suivant Aristote, ce vent engraisse la terre, rafraîchit les Champs Elysiens, & a bien d'autres propriétés merveilleuses encore. Car notre savant Homme croyoit fermement, que les semences dont naissent les Animaux, sont composées d'Animalcules déjà formés, & qu'on reçoit à l'aide de la respiration (b).

Tandis qu'il observoit religieusement ces régles, sa Femme, à son indicible joie, se trouva enceinte une seconde fois; & (ce qui n'augmenta pas peu son contentement) il fit, précisément dans le même tems, un héritage considérable par la mort d'un riche Juif,

(a) Arist. XIV. Sect. Prob. 5.

(b) *Religion of Nature, Sect. V. Parag.* 15 L'air grave avec lequel cette étrange opinion, sur un point aussi obscur, est avancée, mérite bien ce petit ridicule.

Juif, qui demeuroit à Londres, & qui étoit Oncle de sa Femme. Cette succession l'obligea à faire un tour en Angleterre, où il eut soin de mener avec lui la Niéce du défunt. Durant son voyage, il songeoit uniquement, d'un côté, à l'usage qu'il feroit de ses grandes richesses, & de l'autre, à tout ce qui devoit entrer dans l'éducation de son Enfant. Il avoit déjà résolu de mettre annuellement à part différentes sommes, pour recouvrer des *Manuscrits*, faire creuser bien avant en terre dans l'espérance d'y trouver des *Medailles*, & acheter des *Momies*, ne doutant pas que, par ces moyens, il ne devînt (comme il avoit accoutumé de dire) un second *Peireskius* (*a*). Avant que le neuviéme mois fût expiré, tout ce qu'on peut imaginer de plus excellent pour l'éducation d'un Garçon, & d'une Fille (en cas de malheur), se trouva réduit par écrit de sa façon, en forme de deux Traités sur l'Education; l'un intitulé, *Le Miroir d'une Fille*, & l'autre, *le Pédagogue d'un Fils*.

Voilà tout ce que nous avons pu découvrir au sujet de Martinus, pendant qu'il étoit encore dans le sein de sa Mere, excepté qu'on le régaloit, une fois en vingt-quatre heures, d'un Concert de Musique suivant la coutume des

(*a*) Il y avoit beaucoup de pédanterie & de vaine curiosité dans le caractére de ce Savant.

des Mages : & que, par des mouvemens extraordinaires, il témoigna beaucoup de joie un (a) jour, qui étoit le premier d'Avril, jour de la naissance du grand *Basilius Valentinus*.

Ce fait, & tous les autres qui l'ont précédé dans ce narré, sont indubitables, ayant été tirés mot à mot des Mémoires. Mais il faut que j'avoue ingénûment, que le tems & le lieu de sa naissance n'ont pas le même dégré de certitude. Pour ce qui est du premier, Scribler avoit le foible des Vieillards, de cacher son âge: & rélativement au second, je lui ai entendu dire, qu'il vit la premiére fois le jour dans la Paroisse de *St. Giles*. Mais cela même étant trop vague pour un Homme unique comme lui, la Fortune a secondé les recherches que j'ai faites pour déterminer l'endroit plus exactement. Car un jour que je passois près des *Sept Cadrans*, j'entendis une dispute concernant le lieu de la nativité d'un grand Astrologue, que chacun des Acteurs prétendoit être né dans sa rue. Les circonstances du tems, & la description du Personnage, me

(a) *Le Cyrus de Ramsey.* C'est avec jugement que nos trois Auteurs ont mieux aimé tourner en ridicule le moderne historien, de cette ridicule pratique, que les Anciens dont il l'a empruntée. Car il y a sûrement de la folie, quand parmi quantité d'excellentes choses qui se rencontrent dans les Ouvrages de l'Antiquité, un Ecrivain y recueille industrieusement des extravagances.

me firent juger que ce pouroit fort bien être le Génie Universel dont je donne ici la vie au Public. Je revins chez moi, & après avoir mûrement considéré leurs divers argumens, qui me parurent tous également solides, je satisfis ma curiosité par cette conclusion Géométrique; que comme ils avoient tous raison, il falloit que Scribler fût né dans le point commun où toutes ces rues se coupent, & qui ne peut être autre que celui où la Colomne est placée présentement. Ce fut avec un plaisir infini, que je trouvai ensuite ma conjecture confirmée par le passage suivant du Codicille, que Mr. Neale ajoûta à son Testament.

J'ordonne à mes Exécuteurs Testamentaires de graver l'Inscription suivante sur la Colomne que j'ai érigée au centre des sept rues.

LOC. NAT. INCLUT. PHILOS. MAR. SCR.

Mais ceux qui étoient chargés de cette commission, n'osérent jamais s'en aquitter. La naissance de ce Grand-Homme ne manqua pas aussi d'être accompagnée de prodiges. Lui-même m'a dit plus d'une fois, que la nuit qui précéda sa naissance, Madame Scribler songea qu'elle venoit d'accoucher d'une écritoire prodigieuse, dont sortoient plusieurs ruisseaux d'encre, qui jaillissoient en l'air comme autant

de fontaines. Son Epoux comprit d'abord la ſignification du ſonge, & déclara que c'étoit un préſage que l'Enfant qu'elle alloit mettre au monde, paſſeroit la plus grande partie de ſon tems à écrire. Outre cela, un (a) *Pommier ſauvage*, après avoir été ſtérile juſqu'alors, ſe trouva chargé de pommes. Notre Savant décida, que c'étoit un pronoſtic que ſon Fils auroit l'eſprit perçant. Un nombreux Eſſaim de (b) Guêpes vola autour de ſon berceau ſans le piquer, & n'eut le même égard pour aucun de tous les autres qui étoient dans la chambre. Ceci parut un augure certain des effets de ſa ſatire. Un tas de fumier ſe trouva, dans l'eſpace d'une ſeule nuit, tout couvert de *champignons*: quelques Devins conjecturérent que ce préſage promettoit à l'Enfant une extrême fertilité d'imagination, quoique de peu de durée, à ſes Ouvrages; mais le Pere ne fut pas de ce ſentiment. Ces prodiges, très-étonnans ſans doute, l'étoient cependant bien moins encore, que celui d'un monſtrueux *Oiſeau*, qui, vers ce même tems, tomba à travers l'abbat-jour, près de l'appartement de Madame. Cet animal avoit le corps exceſſivement grand, deux petites aîles diſproportionnées, une prodi-

(a) Virgil's Laurel. Donat.
(b) Plato, Lucanus, &c.



digieuse queue, mais point de tête. Comme il étoit blanc, Scriblèr le prit à la premiére vue pour un Cygne, & en inféra que son Fils seroit Poëte. Examinant ensuite l'Oiseau de plus près, il s'apperçut que la superficie de son corps étoit parsemée de quelques taches noires, en forme de Lettres; & que c'étoit réellement un Cerf-volant, dont la corde avoit été rompue par la violence du vent. Jamais le Docteur n'avoit vu tant de savoir réuni dans un petit espace, que ce nouveau prodige offrit à ses yeux. Le corps du Cerf-volant contenoit jusqu'à des recettes de Médecine, & quelques problêmes rélatifs à l'Art Militaire; & les nœuds de son immense queue étoient consacrés chacun à quelque science particuliére. Il y avoit un nœud pour la Logique, un autre pour la Métaphysique, un troisiéme pour l'Art de résoudre les Cas de Conscience, un nœud de Théologie Polémique, & enfin un gros nœud de Droit Coutumier.

On disoit dans la Famille, qu'aussitôt qu'il vint au monde, il contrefit la voix de neuf différentes sortes d'Animaux: il beugla comme un Veau, bêla comme une Brebis, caqueta comme une Pie, grogna comme un Porc, hennit comme un Poulain, croassa comme un Corbeau, miaula comme un

un Chat, imita le cri des Oyes qui ſauvérent le Capitole, & ſe mit à braire comme un Ane. Et le lendemain on le trouva jouant dans ſon lit avec deux Hiboux, qui avoient paſſé par la cheminée. Son Pere fut extrêmement réjoui de tous ces ſignes, qui marquoient la variété de ſon éloquence, & l'étendue de ſon ſavoir; mais le dernier de tous le charma le plus, à cauſe de la conformité qu'il avoit avec ce qui arriva à la naiſſance d'Homére (a).

(a) Vid. Euſtath. in *Odyſſ.* L. XII. ex Alex. Paphio, & Leo Allat. *de Patriâ Homeri. p.* 45.

CHAPITRE II.

Diſcours de Cornelius ſur ſon Fils, qui venoit de naître.

A Peine le cri de l'Enfant ſe fit-il entendre, que le Pere entra bruſquement dans la chambre, & prenant le nouveau né entre ſes bras, l'examina ſoigneuſement depuis la tête juſqu'aux pieds, Il fut ravi de trouver que ſon Fils avoit la verrue de Cicéron, le cou de travers comme Alexandre, les jambes nouées comme Marius, & l'une d'elles plus courte que l'autre

l'autre comme Agésilas. Le bon Cornélius souhaita aussi qu'il fût bègue comme Demosthéne, afin d'égaler un jour cet Orateur en éloquence, & qu'il eût avec le tems la plûpart des défauts des Grands-Hommes. Il tint l'Enfant si longtems, que la Sage-femme, perdant patience, le lui arracha pour l'emmailloter. „ L'emmailloter ! (dit-il) à Dieu „ ne plaise que j'aquiesce à une si pernicieuse coutume ! Mon Fils n'est-il „ pas un Homme ? & l'Homme n'est-il „ pas le Dominateur de l'Univers ? Est-„ ce ainsi que vous traitez ce Monarque „ à son arrivée dans ses Etats, en lui „ ôtant l'usage des mains & des pieds ? „ Est-ce là ce que vous appellez être „ né libre ? Si vous n'avez aucun „ égard à la liberté qu'il tient de la „ Nature, ayez-en au moins pour ses „ facultés naturelles. Voyez avec „ quelle agilité il remue les doigts de „ ses pieds : puissance qui, dans le „ cercle borné d'un petit nombre d'an-„ nées, sera peut-être entiérement „ détruite par le gênant usage des „ souliers & des bas. Ses oreilles „ (que d'autres Animaux tournent „ avec grand avantage vers l'objet so-„ nore) pouroient, par la faute de „ quelque maudite Nourrice, rester „ toujours immobiles. Les Anciens, „ infiniment plus sages, les remuoient „ à plaisir, & sont à cause de cela

„ même

„ même fréquemment décrits *arrectis* „ *auribus*". Comment, (dit la Sage-Femme) voudriez-vous que votre Fils remuât les oreilles comme un Magot? „ Oui, folle (répondit-il) pourquoi „ n'auroit-il pas les perfections d'un „ Magot, ou de tout autre Animal"? Madame Scribler, qui durant ce beau dialogue, s'impatientoit des discours de son Mari, rompit à la fin un silence gardé avec bien de la peine. „ Mon „ cher, dit-elle, j'ai eu bien des dis- „ putes avec vous sur cet article, dans „ le tems que j'étois à peine grosse „ d'un mois: nous n'avons qu'un En- „ fant, & je ne saurois consentir à le „ mettre en expériences. Je prétens „ que mon enfant soit élevé comme „ d'autres Enfans de la même condi- „ tion que lui, dans notre maison, & „ toûjours sous mes yeux". Toutes les Comméres crierent d'une voix: Oui, sans-doute; mais Cornelius fit aussi-tôt une sortie en ces termes. „ Comment, élevé dans la maison! „ Aurois-je pris tant de peines pour „ une créature qui méneroit la vie „ ignoble d'un Chou, qui ne fait que „ sucer le suc nutritif de l'endroit où „ il a d'abord été planté? Non, il ne „ suffit pas même qu'il parcourt ce „ Globe Terrestre: si la chose étoit „ permise, il devroit au moins faire „ le tour du Systême Planétaire. Que

„ d'autres Mortels, pâliſſent ſur des
„ Cartes Géographiques, & ajoûtent
„ foi aux Légendes des Voyageurs:
„ le Fils de Cornelius fera de ſes pro-
„ pres jambes ſes Compas, & s'en
„ ſervira pour meſurer des Continens,
„ des Iles, des Promontoires, des
„ Bayes, des Détroits, & des Iſthmes:
„ il prendra lui-même la hauteur des
„ plus hautes Montagnes, depuis le
„ Pic de Derby jusqu'à celui de Té-
„ nérife: quand il aura viſité le ſom-
„ met du Mont Taurus, du Mont
„ Imaüs, du Mont Caucaſe, & du
„ fameux Mont Ararat, où l'Arche
„ de Noë s'arrêta, il poura voir en
„ paſſant les Monts-Riphéens cou-
„ verts de neige, pourvû qu'il n'oublie
„ pas le Mont Athos, & l'Olympe, ſi
„ vantés par les Poëtes. Les Monts
„ qui vomiſſent des flammes, exige-
„ ront de ſa part une attention parti-
„ culiére: je veux donc qu'il obſerve
„ avec grand ſoin le Véſuve, Ætna,
„ la Montagne brulante de Java, mais
„ ſur-tout Hécla, la plus admirable
„ merveille des régions du Nord.
„ Il contemplera auſſi tout ce que la
„ Caverne Méphitique renferme d'é-
„ tonnant dans ſon ſein. Quand il
„ aura pénétré dans les entrailles de
„ la Terre, & qu'il y aura pris la Na-
„ ture ſur le fait, & ſe ſera entiére-
„ ment mis au fait des Volcans, des
Trem-

„ Tremblemens de Terre, de la Fou-
„ dre, des Tempêtes, & des Oura-
„ gans, j'espére qu'il enrichira le
„ Monde d'une description plus exacte
„ des déserts de l'Arabie & de la Tar-
„ tarie, qu'on n'en a jusqu'à présent.
„ Après cela, par mon ordre, il tra-
„ versera les sept Golphes, déterminera
„ la force des Courans dans les quinze
„ fameux Détroits, & cherchera où
„ sont proprement ces Fontaines d'eau
„ douce, qui se trouvent au fond de
„ l'Océan" —. A ces mots, il prit à Madame Scribler un horrible tremblement : la description de tant d'objets effrayans fit une trop forte impression sur une Dame qui venoit d'accoucher, & lui causa un accès de passion hystérique, qui auroit pu avoir de fâcheuses suites, si toutes les Comméres n'avoient pas réuni leurs forces pour mettre Cornelius dehors par les épaules.

CHAPITRE III.

Ce qui arriva au Fils du Docteur le jour qu'il fut baptisé. Avanture du Bouclier.

LE jour, que l'Enfant devoit être baptisé, étant venu, la maison se trouva remplie de Comméres, dont la conversation peu grave assortissoit fort

mal à la gravité du Dr. Cornelius. Ce Savant, qui ne prenoit aucun intérêt à leurs difcours, fongea à paffer ce jour de la façon la plus agréable pour lui, c'eft-à-dire, en ayant quelque *docte Conférence*, & en obfervant quelque *ancienne Coutume.*

Il fe fouvint d'avoir lu dans Théocrite, que le berceau d'Hercule fut un Bouclier. Or comme il avoit le bonheur de poffeder un antique *Ecu*, qu'il regardoit comme une piéce rare, il réfolut d'y faire mettre l'Enfant, avec ordre qu'on l'apportât ainfi dans fon Cabinet, où il vouloit le montrer à quelques Savans de fa connoiffance.

Le cas infini qu'il faifoit de ce Bouclier, l'avoit engagé autrefois à compofer une Differtation (*a*), dans laquelle il prouva l'antiquité de la Piéce, par quelques-unes de fes propriétés, & nommément par la couleur de la rouille.

Il fe propofoit de régaler fes Convives de ce Traité & d'un fouper frugal, quoiqu'il eût encore un autre deffein, qui étoit de fe faire aider par eux, dans le calcul de la *nativité* de fon Fils.

Il tira donc le Bouclier d'un étui, où cette Piéce merveilleufe étoit toûjours renfermée, de peur qu'elle ne contractât quelque rouille moderne, & la re-

(*a*) Voyez *la Differtation fur le Bouclier du* Dr. Wodward.

remit à sa Servante, en lui recommandant, que dès que la Compagnie feroit arrivée, elle eût à mettre l'Enfant dans le Bouclier, & par dessus une petite couverte de satin bleu.

A peine les Savans furent-ils venus, qu'ils commencerent à disputer sur le *Triclinium*, & sur la maniére dont se faisoit proprement le *Decubitus* des Anciens; mais Cornelius les interrompit, en leur adressant ce Discours.

„ J'ai destiné ce jour, mes Amis, „ à vous présenter mon Fils: Enfant „ que les doctes Ancêtres, dont il des„ cend, rendent digne de vos regards. „ Que les Physionomistes examinent ses „ traits; que ceux qui s'entendent en „ Chirographie contemplent les pau„ mes de ses mains; mais sur-tout, „ calculons le thême de sa nativité. Pour „ cet effet, comme ce n'est pas un En„ fant vulgaire, je ne vous le présen„ terai point non plus d'une façon tri„ viale. Son berceau est mon ancien „ Bouclier, si fameux dans toutes les „ Universités de l'Europe. Vous sa„ vez tous comment je me suis procuré „ ce monument de la plus hau te an„ tiquité, aux dépens de la vaisselle „ de toute ma Famille, & comment je „ le transportai ici en triomphe, au re„ gret inexprimable de toute l'Allema„ gne. Melchior Insipidus en mou„ rut de douleur; &, malgré mon

 „ bon-

„ bonheur, la perte de ce Grand-Homme
„ ne laissa pas de me couter quelques
„ larmes ".

Il s'arrêta en cet endroit de sa Harangue, à la vue de la Servante qui entroit avec l'Enfant : L'ayant pris d'abord entre ses bras, „ Voyez donc
„ mon Fils, dit-il, mais regardez premiérement le Bouclier : Contemplez
„ cette rouille — précieux vernis du
„ Tems, & production vénérable de
„ tant de Siécles —.

En achevant ces mots, il leva lentement, & peu à peu, la couverte de satin ; mais à mesure qu'il procédoit dans cette opération, une pâleur mortelle se répandoit sur son visage, & sa main trembloit. A la fin, voyant le tout, ses forces l'abandonnerent au point qu'il laissa tomber le Bouclier & l'Enfant à terre, en disant d'une voix lamentable, mon Bouclier ! ô Ciel ! mon Bouclier !

Son étonnement douloureux venoit de ce que la Servante (qui se piquoit de propreté, & qui s'intéressoit à l'honneur de son jeune Maître) avoit écuré le Bouclier, si bien qu'on s'y pouvoit mirer.

Cornelius, ne pouvant plus se soutenir sur ses jambes, s'assit, pendant que les Convives étonnés s'entre-regardoient, & que l'Enfant jettoit les hauts cris. La Servante accourut à la
voix

voix du nouveau né, & l'ayant pris entre ſes bras, le porta à ſa Maîtreſſe, qu'elle informa de ce qui venoit d'arriver. Les Comméres, curieuſes de voir une ſcéne, gagnerent au plus vite l'appartement du Docteur, qu'elles trouverent ſans connoiſſance. L'eau de la Reine de Hongrie, de là Corne de Cerf, & le bruit confus des voix, le firent revenir à lui-même: quand, ouvrant les yeux, il apperçut le Bouclier entre les mains de la Servante. „ O Femme! Femme! cria-t-il, (& en „ prononçant ces mots, il le lui arra„ cha avec violence) eſt-ce à ton „ ignorance que cette Relique doit ſa „ ruine? Où eſt, où eſt cette belle „ croute, qui t'a couvert ſi longtems? „ Où ſont ces traces du Tems, &, „ pour ainſi dire, ces doigts de l'An„ tiquité? Que ſont devenues tant „ d'admirables obſcurités, ſource in„ tariſſable de ſavantes conteſtations, „ dans leſquelles le doute & la curio„ ſité ſe tenoient par la main, & ſer„ voient éternellement d'exercice aux „ plus doctes Perſonnages? Le rude „ attouchement d'une Femme ignare „ a détruit tout cela"!

Les Comméres, qui ne ſe mettoient guéres en peine de la cauſe de ſes regrets, demanderent ſeulement ſi l'Enfant ne s'étoit point fait de mal, & dirent. „ Là, là, tout eſt bien; la Ser-

„ vante n'a fait que ſon devoir : elle
„ écure, on ne peut pas mieux ; quel
„ tintamare il fait pour un *Baſſin* ;
„ qu'un Barbier de village n'auroit, il
„ y a deux heures, pas voulu pen-
„ dre à la porte de ſa boutique".
„ Un Baſſin (s'écria une autre) ce
„ n'eſt tout au plus qu'un mauvais
„ vieux *Chandelier* ſans tuyau". Les Savans, qui juſqu'à cet inſtant avoient gardé le ſilence, ayant conſidéré attentivement le Bouclier, déclarerent qu'ils adoptoient ce dernier ſentiment, & tâcherent de conſoler Cornelius par l'idée, qu'au bout du compte ce n'étoit qu'un *Chandelier*. Mais cette conſolation, bien loin de calmer le Docteur, le mit dans une ſi furieuſe colére, qu'il fallut l'emporter, & le coucher dans ſon lit ; où, fatigué de tant d'agitations, il ne tarda guéres à s'endormir.

CHAPITRE IV.

De la maniére dont le Grand Scriblerus fut nourri durant ſon enfance, & des premiers Rudimens de ſon ſavoir.

DEs que Cornelius ſe fut réveillé, il s'appuya ſur ſon coude, & regardant Madame Scribler, lui parla en ces termes. „ Homére a bien eu raiſon
„ de

„ de dire, que dans la cave de Jupi-
„ ter il y avoit deux bariques, dont
„ l'une contient du Nectar, & l'autre
„ une très-mauvaise Boisson; & que
„ ce Dieu ne donne jamais aux mor-
„ tels quelqu'une de ces liqueurs à
„ part, mais toûjours un mêlange
„ de l'une & de l'autre. C'est ainsi
„ que le Ciel m'a en même-tems béni
„ de la naissance d'un Fils, & affligé
„ du spectacle de mon Bouclier écu-
„ ré. Mais au-lieu de nous plaindre
„ de ce malheur, qui sans-doute a été
„ dispensé pour de sages raisons, prions
„ plutôt que la rouille d'Antiquité
„ qui a été enlevée de mon Bouclier,
„ puisse être ajoûtée à mon Fils; &
„ que toute celle que l'Education que
„ je lui destine, lui fera contracter, ne
„ soit jamais ôtée par la fureur mo-
„ derne d'être poli".

La vue du Bouclier lui étant devenue insupportable, il ordonna qu'on l'ôtât pour toûjours de devant ses yeux. Il fut acheté peu de tems après par le Dr. Woodward, qui, graces au secours de Mr. Kemp, l'incrusta d'une nouvelle rouille; & c'est ce même Bouclier dont la Figure a été gravée, au grand contentement des Savans.

Cornelius commença alors à prendre des mesures pour que le lait que son Fils devoit sucer, fût bien conditionné. Il se passoit rarement de jour

 qu'il

qu'il n'eût quelque dispute avec la Mere, ou avec la Nourrice, sur ce sujet. Celle-ci essuyoit presque toûjours quelque refus, quand elle souhaitoit de manger de tel ou tel plat, qu'il croyoit préjudiciable à son lait. Un jour qu'une piéce de bœuf la tentoit, & qu'elle avançoit la main pour en prendre, le Savant tira le plat à lui, & parla en ces termes. „ Si tu avois lu les An-
„ ciens, ô Nourrice! tu préférerois l'a-
„ vantage de l'Enfant auquel tu don-
„ nes le sein, au plaisir de contenter
„ un appétit vorace & irrégulier. Le
„ bœuf à la vérité rendra mon Fils
„ plus robuste, mais il offusquera les
„ lumiéres de sa raison". Pendant qu'il tenoit ce Discours, la Nourrice le regardoit de mauvais œil, & de tems en tems jettoit un regard de convoitise sur le bœuf —. „ La colére (conti-
„ nua le Docteur, tenant toûjours le
„ plat) cause à l'ame une violente fer-
„ mentation, & est une espéce de fié-
„ vre pour l'entendement, ou, com-
„ me Horace l'appelle, une *courte fu-*
„ *reur.* Considére, Femme, qu'avec
„ ton lait, mon Fils auroit pu sucer
„ aujourd'hui plusieurs passions indom-
„ tables, & perdre à jamais le calme
„ philosophique. Romulus n'a été si
„ féroce que pour avoir sucé une Lou-
„ ve; & si je devois élever quelque
„ Empereur Ottoman, ou le Fonda-
„ teur

„ teur de quelque République Militaire, je pourois peut-être avoir de „ l'indulgence pour ton appétit carnacier" —. Quoi, interrompit la Nourrice, le bœuf nuit à l'intelligence? en voilà d'un autre —. Comment, si cela étoit, notre Ministre, après avoir bien mangé du bœuf & du Pudding, prêcheroit-il comme il fait? „ Il faut „ nécessairement, repliqua Cornelius, „ que la petite indisposition que mon „ Fils a eue hier, soit venue de quel„ que nourriture indigeste que tu au„ ras prise le jour d'auparavant. Con„ sidére, ô Femme, les tempéramens „ différens des différentes Nations. „ Qu'est-ce qui rend les Anglois phleg„ matiques & sujets à la mélancolie, „ sinon le bœuf? Qu'est-ce qui rend „ les Gallois si emportés, sinon le fro„ mage & les porreaux? Les François „ tirent leur légéreté de leurs soupes, „ de leurs grenouilles, & de leurs „ champignons. Je ne voudrois pas „ que mon Fils fût nourri comme un „ Italien, de peur qu'il ne devînt ja„ loux & vindicatif. La diéte d'un „ Espagnol vaudroit mieux pour lui, „ en ce qu'elle le rendroit d'une ex„ trême gravité, mais malheureusement „ aussi, d'un orgueil insupportable. „ C'est pourquoi, Nourrice, en un „ mot, je trouve nécessaire de vous „ refuser à présent, non seulement du

„ bœuf, mais auſſi tout ce qu'aucun „ de ces Peuples a accoutumé de man- „ ger —. En dépit de tous ces raiſonnemens, l'indocile Nourrice continuoit toûjours à faire la mine, & ne voulut goûter de rien durant tout le reſte du diner. Cornelius s'en étant apperçu, défendit que de tout le jour l'Enfant prît le ſein d'elle, & lui fit donner du beurre mêlé avec du miel, ſuivant une recette qu'il avoit trouvée quelque part dans le Commentaire d'Euſtate ſur Homére. L'Enfant en eut un terrible cours de ventre : mais c'eſt de quoi ſon Pere ſe mit d'autant moins en peine, qu'il étoit perſuadé que l'ame y gagneroit davantage, que le corps ne pouvoit y perdre. Dès lors il inſiſta ſur la diéte particuliére qui devoit être obſervée par la Nourrice, qui, ne pouvant plus ſoutenir un pareil régime, demanda enfin, & obtint ſon congé. Son Maître & elle ſe brouillerent, parce qu'elle refuſoit de manger des *Mammelles de Truye qui venoit de mettre bas*, regardant ce mets comme une inſulte faite à ſon ſexe & à ſa vocation.

Quatre années de la vie du jeune Martin ſe paſſerent en querelles de cette nature. Madame Scribler jugea qu'il commençoit à être tems qu'il apprît ſon *Catéchiſme*, & ſe donna bien de la peine pour cela. Mais Cornelius enviſagea cette maniére d'inſtruire ſon Fils com-

comme ennuyeuse, & tâcha d'imaginer quelques méthodes plus agréables, & qui lui donnassent en même-tems du goût pour les Sciences. Il le menoit souvent aux *Marionettes*, sur-tout quand on y réprésentoit la Création du Monde, ou quelque autre Histoire de la Bible. Pour ce qui est de l'Histoire prophane, il en grava les premiers rudimens dans sa mémoire, en lui faisant voir des *Lanternes Magiques*, & par ce moyen l'Enfant se forma bientôt une idée de tous les Princes de l'Europe. En un mot, notre Antiquaire prit si bien ses arrangemens, que tout, jusqu'aux habits, contribua à l'instruction de son Fils. Il inventa pour lui un assortiment Géographique d'habits, très-propre à lui faire concevoir les principes généraux de cette Science, & en même-tems du commerce des différens Peuples. Il portoit un chapeau de France avec un plumet d'Afrique, de la toile de Hollande, des dentelles de Brabant, des bas de soye d'Angleterre, des gands d'Italie, & des souliers d'Espagne. Son Pere l'interrogeoit chaque jour sur tout cela, & appelloit cet exercice „ Voyager en restant au logis ". Il ne lui donna jamais, ni Figue, ni Orange, qu'il ne l'obligeât de dire auparavant de quels Païs ces fruits étoient originaires. En fait d'Histoire Naturelle, ses progrès furent puissamment

secondés par sa curiosité pour les *Enseignes*, jusques-là, qu'on lui a entendu avouer plus d'une fois, qu'il leur avoit l'obligation de connoitre divers Animaux, dont tous les Auteurs, qu'il eut occasion de consulter dans la suite, ne disent pas un mot, comme des Lions blancs, des Dragons d'or, &c. Il fut pendant quelque tems dans les mêmes idées au sujet des Hommes verds, mais il trouva dans la suite que Kircher en fait mention, & qu'il en est aussi parlé dans l'Histoire de Guillaume de Newbury (*a*).

Ses talens naturels pour les Mathématiques se manifesterent de bonne heure, par le moyen des Lignes paralléles (*b*) qu'il traça sur ses beurrées, & qu'il coupa toutes si bien à angles droits, que la superficie se trouvoit partagée en divers rectangles. Mais au milieu de tant de progrès, Cornelius jugea lui-même à propos d'arrêter son Fils dans l'*Alphabet*, ne voulant point lui permettre d'apprendre la lettre D avant qu'il fût prononcer la lettre C distinctement, & à la maniére des Anciens, ce qui couta trois mois entiers de travail au pauvre Enfant, avant que d'en venir à bout.

Cor-

(*a*) Guil. Neubury. L. I. Ch. 27.

(*b*) Dans la vie de Pascal on trouve plusieurs fots mensonges pour prouver les dispositions étonnantes que Pascal avoit, dès sa premiére jeunesse, pour l'étude des Mathématiques.

Cornelius ayant lu, & foigneufement examiné les méthodes employées dans l'Education du fameux Montagne (*a*), & fouhaitant de renchérir par deffus, réfolut de ne faire apprendre & parler à fon Fils que des Langues Savantes, & particuliérement la Langue Grecque, dans laquelle il devoit demander, en ftile d'Homére, ce qu'il vouloit manger ou boire. Mais ce qui lui facilita le plus l'intelligence de cette Langue, fut fon goût pour le Pain d'épices, ce que fon Pere n'eut pas plutôt obfervé, qu'il fit imprimer fur du Pain d'épices les lettres de l'Alphabet Grec ; & dès le premier jour l'Enfant mangea jufqu'au Jota inclufivement. Par ces différens moyens il fit de fi étonnans progrès, que Gronovius confeffe ingénûment, qu'il n'ofa point s'entretenir en Grec avec le jeune Scriblerus, qui n'avoit alors que huit ans. Six ans plus tard, ce jeune Prodige compofa une Tragédie dans cette même Langue, ce que Pline le jeune avoit pourtant fait avant lui. (*b*)

Il

(*a*) On lui apprit le Latin entre les bras de fa Nourrice, fans permettre qu'on prononçât devant lui un feul mot de fa Langue maternelle, avant qu'il fût parler l'autre dans la perfection. Voici ce que Montagne dit de fon Latin. — George Buchanan, & Marc-Antoine Muret, mes Précepteurs domeftiques, m'ont dit fouvent que j'avois ce langage en mon enfance fi prêt & fi à main, qu'ils craignoient à m'accofter.

(*b*) Plin. Epift. Lib. 7.

Il apprit les Langues Orientales d'Erpenius, qui passa quelque tems chez son Pere uniquement dans ce dessein. Il eût de si bonne heure du goût pour la maniére d'écrire des Orientaux, que, dans sa premiére jeunesse, il imita parfaitement bien leur génie & leur stile dans deux Ouvrages de sa façon, intitulé *Les Mille & une Nuits*, *Contes Arabes*, & *Les Mille & un Jours*, *Contes Persans*. Ces excellentes Productions ont été traduites en différentes Langues, & depuis peu en Anglois avec une élégance toute particuliére, par Mr. Ambroise Philips. Dans ces ouvrages de son enfance, il fut puissamment aidé par les Traditions historiques de sa *Nourrice*.

CHAPITRE V.

Dissertation sur les Jouëts.

VOici les instructions que Cornelius Scriblerus a laissées concernant les Jeux & les Jouëts qui pouroient convenir à son Fils. „ Le *Jeu* fut inventé „ par les *Lydiens* comme un reméde „ contre la *Faim*. Sophocle dit de Palaméde, qu'il inventa le Jeu des *Dez*, „ pour tenir quelquefois lieu d'un re- „ pas. Ainsi la Nature a sagement établi,

„ bli, que les Enfans, qui ont l'ap-
„ pétit toûjours ouvert, aiment tant
„ les *Jeux*. La même cause, jointe à la
„ pureté naturelle de leurs inclina-
„ tions, qui n'ont pas encore eu le
„ tems de se corrompre, fait que les
„ Jeux en usage parmi les enfans des
„ Anciens, nous ont été plus fidéle-
„ ment transmis qu'aucune autre de
„ leurs coutumes (*a*). Sur cet article,
„ je recommande à tous ceux qui
„ pouront avoir quelque part à l'édu-
„ cation de mon Fils, qu'ils ne s'é-
„ loignent en rien de la simple & pri-
„ mitive Antiquité.

„ Pour commencer par le *Sifflet*, qui
„ est le premier de tous les Jouëts, je
„ veux qu'il ressemble exactement à
„ l'ancienne *Fistula*, & qu'ainsi il soit
„ composé de *septem paribus disjuncta*
„ *cicutis*.

„ Je souhaite de tout mon cœur,
„ qu'on recherche avec soin quel a été
„ le vrai *Crepitaculum* ou *Hochet* des An-
„ ciens ; car ce Jouët (à ce qu'a cru
„ Archytas de Tarente) empêchoit les
„ Enfans de casser de la fayence. Les
„ Tasses de la *Chine*, dont on se sert
„ aujourd'hui, ne se trouvent nulle-
„ ment

(*a*) Le Dr. Arbuthnot avoit accoutumé de dire : „ Les Hommes vanteront tant qu'ils voudront la „ certitude de la *Tradition* : elle n'est conservée „ pure & sans mélange que parmi les Enfans, „ dont les Coutumes & les Jeux passent, sans va- „ rier, d'une génération à une autre ".

„ ment en sûreté, malgré tous les *Hochets* modernes ; ce qui démontre manifestement, combien les *Crepitacula* des Anciens l'emportoient sur les nôtres.

„ Je ne veux pas que mon Fils fouette „ une *Toupie*, avant que je sois informé au juste, si le *Trochus*, tant recommandé par *Caton*, est réellement la même chose que notre *Toupie*, ou plutôt le *Cerceau*, que les Enfans chassent devant eux avec un bâton. Le Jeu de *Croix* ou *Pile*, & celui des *Ricochets*, sont moins anciens que celui du *Pied de bœuf*, quoique Macrobe & St. Augustin fassent mention du premier, & que Minutius Felix décrive l'autre; mais le *Pied de bœuf* a été connu d'Aristote, de Platon, & d'Aristophane.

„ Le Jeu que les Italiens appellent *Cinque* & les François *Mourre*, est fort ancien. L'*Hymen* & *Cupidon* le jouerent aux nôces de *Psyché*. Les Latins le désignent par les mots de *digitis micare*.

„ Julius Pollux décrit l'*Omilla*, ou *la Fossette* : quoique divers Savans prétendent que le Jeu de *la Fossette* des Modernes approche davantage de l'*Aphetinda* des Anciens. Pollux fait aussi mention du *Basilinda*, ou *Roi de la Fêve*, & du *Myinda*, ou *Cache cache mitoulas*.

„ Mais

„ Mais le *Chytrindra* décrit par le „ même Auteur, n'eſt certainement pas „ notre Jeu de *la Main chaude.* Car „ ce Jeu ſe jouoit autrefois en pin- „ çant, & point en frappant comme „ nous faiſons, quoique des Ecrivains „ de nom affirment que le *Rathapygiſ-* „ *mus* approchoit davantage du Jeu „ moderne de *la Main chaude.* Mon Fils „ poura les jouer indifféremment, car ils „ ſont également anciens. — *Bâtir de* „ *petits châteaux*, & *aller à cheval ſur un* „ *manche à balai*, ſont des Jeux dont „ origine eſt auſſi ancienne que celle „ du Monde, *Ædificare caſas*, *equitare* „ *in arundine longa.* Je ſuis fort trompé „ ſi le dernier de ces Jeux n'eſt pas „ venu en uſage immédiatement après „ le ſiécle des Centaures.

„ Il y a un Jeu qui prouve bien la „ gravité de l'ancienne Education, ap- „ pellé l'*Acinetinda*, dans lequel les „ Enfans ſe diſputent qui ſe tiendra le „ plus long-tems de bout & tranquille. „ Ce Jeu ne ſubſiſte plus ; & , s'il eſt „ permis de faire ſur ce ſujet quelque „ conjecture, il doit s'être perdu pre- „ miérement en France.

„ Julius Pollux dans ſon neuviéme „ Livre parle du *Melolonthe* ou *Cerf-* „ *volant* : mais je doute que le *Cerf-* „ *volant* des Anciens fût le même que „ le nôtre : Et quoiqu'ils faſſent princi- „ palement mention de leur Ορτυγοκοπία

„ ou

„ ou *Combat de Cailles*, ils doivent auſſi „ avoir eu des Combats de Coqs, com- „ me il y auroit moyen de le prouver „ par divers Bas-reliefs antiques.

„ En un mot, que mon Fils joue à „ tel Jeu qu'il voudra, pourvû qu'il „ ſoit marqué au coin de l'Antiquité, „ excepté un ſeul, qui fut inventé par „ un Peuple de la Thrace. Les Enfans „ de ce Peuple attachoient une corde „ au cou de quelqu'un de leurs cama- „ rades, qu'ils pendoient enſuite, après „ lui avoir donné un couteau en main „ pour qu'il coupât la corde : s'il y „ manquoit, il reſtoit pendu : choſe „ trop ſérieuſe pour qu'on puiſſe l'ap- „ peller un Jeu.

„ Je ne ſaurois finir ſans faire re- „ marquer la beauté des Noms *Grecs*, „ dont les étymologies nous infor- „ ment de la nature de ces Jeux ; & „ combien, tant à l'égard de la ſigni- „ fication que du ſon, ils ſurpaſſent „ les noms barbares des Jeux moder- „ nes ".

Nonobſtant les ordres du Dr. Cornelius, que nous venons de rapporter, ce Grand-Homme eut la condeſcendance de permettre à l'Enfant, l'uſage de quelques Jouëts modernes ; mais ſeulement de ceux qui pouvoient de bonne heure lui donner quelque notion des Sciences. Par exemple, il trouva que les *Chiques* enſeignoient aux Enfans la

Per-

Percussion & les *Loix du Mouvement*; les *Casse-noisettes*, l'usage du *Lévier*; le *Tire-bouchon*, celui de la *Vis*; & que rien n'indiquoit mieux les propriétés de l'*Aissieu dans la Roue*, que la *Pirouëtte*, ni celles du *Mouvement Centrifuge*, qu'une *Toupie*.

Quelques autres Jeux étoient destinés à le former insensiblement à la pratique de certaines vertus. Nous n'en alléguerons qu'un seul exemple, que fournit le Jeu de *Colin Maillard*, qui enseigne en même-tems l'Activité & la Prudence. Outre cela il lui apprit aussi une maniére secréte de *dérober*, suivant la coutume des Lacédémoniens.

CHAPITRE VI.

Des Gymnastiques, & de l'usage que Cornelius en fit en faveur de son Fils: un mot concernant la Musique des Anciens; & quel Homme étoit Albert, Oncle du jeune Scriblerus.

CORnelius ne se montra pas moins soigneux à observer les régles de la pure Antiquité rélativement aux *Exercices* de son Fils. Il l'obligeoit à s'oindre fréquemment à la maniére des anciens Athlétes, mais il le dispensoit d'aller au Bain; ce qui donnoit occasion à la Blanchisseuse de se plaindre sou-

fouvent de la faleté de fon linge. Quand il jouoit au *Palet*, il lui étoit permis d'avoir fes culottes & fes bas, à caufe que les *Difcoboli* (à ce que Cornelius favoit très-bien) n'étoient nuds que jufqu'au milieu du corps. La Mere prit plus d'une fois le parti des Jeux modernes, & des Coutumes ordinaires, mais il lui fermoit la bouche en difant, „ Qu'une Fille foit l'objet des foins de „ fa Mere; mais il faut que l'Educa- „ tion d'un Fils foit les délices de fon „ Pere".

Ce fut environ vers ce même tems qu'il apprit, avec une fatisfaction fans égale, que le *Harpaftus* des Anciens étoit encore en ufage en *Cornouaille*, & connu dans ce Pays fous le nom de *Hurling*. Comme il comprenoit parfaitement que le Jeu de Balon ordinaire étoit une imitation fort défectueufe de cet exercice, il jugea à propos d'envoyer fon Fils vers l'Oueft, pour y être initié dans cette mâle, & véritablement ancienne partie des *Gymnaftiques*. Le pauvre Garçon eut le malheur de revenir avec une jambe caffée. Cornelius traita la chofe de bagatelle, & promit à fa Femme de guérir l'Enfant en moins de deux minutes: auffitôt il fendit un Rofeau verd en deux parties, qu'il lia enfemble à l'endroit de la fracture; après quoi il prononça ces

ces mots (a), *Daries*, *daries*, *aſtataries*, *diſſunapiter*; *huat*, *hanat*, *huat*, *iſta*, *piſta* *fiſta*, *domi abo damnauſtra*. Mais trouvant à ſon grand étonnement, que ces mots, ſi puiſſans, ne produiſoient aucun effet, il conſentit, au bout de cinq jours, que le bras fût remis par un Chirurgien moderne.

Madame Scribler, pour empêcher que ſon Fils ne fût expoſé à l'avenir à des exercices ſi dangereux, propoſa de faire venir un Maître à danſer, qui enſeignât à l'Enfant un Menuet & un Rigodon. „ J'approuve fort la danſe, (répondit Cornelius) ; car Socrate dit, que les meilleurs danſeurs „ ſont les plus vaillans Guerriers ; mais „ il ne parloit point de la ſorte de „ danſes dont vous faites mention, & „ que je tiens pour d'anciennes danſes, Comiques & Satyriques eſtropiées. Je m'informerai dans toute „ l'Europe, juſqu'à ce que je trouve „ un Antiquaire capable d'enſeigner à „ mon Fils la *Pyrrhique*, qui eſt la ſeule „ danſe que je veux qu'il apprenne. (b) „ Scaliger, dont mon Fils deſcend „ en

(a) Plin. Hiſt. Nat. Lib. XVII. in fine. *Carmen contra luxata membra, cujus verba inſerere equidem non ſerio auſim, quanquam à Catone prodita.* Vid. Cato de Re Ruſticâ. c. 160.

(b) Scalig. Poëtic. L. 1. c. 9. *Hanc ſaltationem pyrrhicam, nos ſæpe & diu, juſſu Bonifacii patrui, coram Divo Maximiliano, non ſine ſtupore totius Germaniæ, repræſentavimus. Quo tempore vox illa Imperatoris, Hic puer aut thoracem pro pelle aut pro cunis habuit.*

„ en ligne directe, se vante d'avoir „ brillé par cette danse en présence „ de l'Empereur, qui en témoigna son „ admiration, de concert avec toute „ l'Allemagne. Que diroit-il, s'il pou„ voit jetter les yeux sur un de ses „ Descendans, qui ne sait pas seule„ ment faire le premier pas de la plus „ noble danse qu'il y ait jamais eu au „ Monde"?

La pauvre Femme s'étoit enfin accoutumée à supporter tous ces savans travers, quand un jour il prit à son Mari une nouvelle fantasie. „ Il avoit „ lu quelque part, que la *Rate*, la „ *Jaretiére*, & le *Ceinturon*, sont les „ trois grands empêchemens qui re„ tardent la *Course*". C'est ce qui a fait dire à *Pline* (Lib. XI. Cap. XXXVII.) que ceux qui ont la rate cautérisée, réussissent le mieux dans cet exercice. „ Mon Fils, dit Cornelius), court „ pésamment ; ainsi je prétens qu'il „ subisse cette opération sur le champ. „ Elle servira, outre cela, de reméde „ au ris immodéré, dont il commence „ à prendre l'habitude : car le ris (à „ ce que le même Auteur assûre, (*ibid*:) „ est causé par l'épaisseur de la Rate". „ Il fit part de son dessein à sa Femme, qui fondit en larmes, & manda d'abord son Frere Albert, en lui faisant dire, qu'au nom de tout ce qu'il avoit de plus cher, il eût à venir au plutôt.

Albert

Albert étoit un homme discret, modeste, exemt de pédanterie, & connoissant les Livres & le Monde assez, pour estimer tout ce qui étoit utile ou bon, sans se mettre en peine de la date de l'invention. Quoiqu'il n'eût pas l'autorité suffisante, il ne laissoit pas d'avoir l'art qu'il falloit pour détourner Cornelius de plusieurs extravagances. Il fit bien d'arriver promptement, sans quoi la rate de Martinus auroit couru risque d'être extirpée. „ Qu'importe „ (dit Albert) que mon Neveu excelle „ dans l'Exercice de la *Course*, ou non? „ La vitesse est souvent un symptôme „ de poltronnerie, témoin les Liévres „ & les Daims ". — „ N'oubliez pas „ Achille (répondit Cornelius). Je sais „ bien que les fiers Spartiates ont condamné la Course, comme inutile à la „ Guerre; & cependant Démosthéne a „ eu raison de dire, Ἀνὴρ ὁ φεύγων καὶ „ πάλιν μαχήσεται; *un homme qui s'enfuit* „ *peut combattre encore une fois*". „ J'en „ conviens (repliqua Albert); mais „ considérez, je vous prie, d'un autre côté, que les Animaux (*a*) qui „ n'ont point de rate, donnent dans l'incontinence, comme on pouroit le „ prouver par l'exemple des Chiens ". Cornelius fut frappé de cet argument, & repartit avec gravité; „ Cela étant, „ je renonce à l'opération: car je n'ai

(*a*) Blackmores Essay ou Spleen.

„ garde d'augmenter les puiſſances cor-
„ porelles de mon Fils, aux dépens
„ de celles de ſon ame. La plupart
„ de mes projets échouent ſur le point
„ de l'exécution; & je crains de me
„ trouver à la fin obligé de m'en tenir
„ aux méthodes d'éducation que four-
„ nit la Barbarie moderne. Heureux,
„ ſi nous avions tous vécu du tems
„ d'Auguſte! Alors mon Fils auroit
„ pu entendre les Philoſophes diſpu-
„ ter dans des Portiques, & ſe former
„ à la fois l'ame & le corps". Il eſt
„ vrai, interrompit Albert, que nous
„ n'avons point d'endroit marqué où
„ nos Philoſophes s'aſſemblent; mais il
„ ne tiendra qu'à lui d'aller au Caba-
„ ret, où il poura entendre de merveil-
„ leux argumens. Quoique les An-
„ ciens l'emportent ſur nous en fait de
„ *Danſe Tragique*, nous ſommes plus
„ habiles qu'eux en κυβιστική, qui eſt
„ comme vous ſavez, l'*Art de faire des*
„ *ſauts périlleux*. Les Anciens nous au-
„ roient battus au Palet, mais je ſuis
„ perſuadé que la partie entre eux &
„ nous feroit aſſez égale au Jeu de *jet-*
„ *ter la barre*. Le (a) *Pugilat* a été porté
„ en Angleterre à un auſſi éminent
„ dégré de perfection que dans l'an-
„ cienne *Rome*. & le *Croc en jambe*,
„ *Luctus* (b), ne le céde en rien à la
„ *Vo-*

(a) Combat à coups de poing.
(b) La Lutte.

„ *Voluntaria* des Anciens ". „ Vous ne „ pouviez jamais (répondit Cornelius) „ choisir un exemple plus frappant de „ la stupidité moderne, que celui du „ *Jeu de la barre* (a). Les Crétois firent très-sagement d'interdire à leurs Esclaves les *Gymnastiques*, aussi-bien que la Profession des Armes ; & cependant de misérables Laquais s'exercent journellement au coin de *Hydepark* à *jetter la barre*, pendant que leurs Maîtres sans vigueur se donnent des airs panchés dans leurs Carosses coupés (sorte de Voiture dont anciennement les Viellards seuls faisoient usage.) Vous dites bien (repliqua Albert,) & nous avons encore d'autres Voitures inconnues aux Anciens, particuliérement les Chariots volans, ou les gens du commun ont l'avantage de se promener pour un liard. Mais supposons (ce que je n'ai aucune peine à accorder) que les Anciens nous aient surpassé en tout, pourquoi se singulariser? Votre Fils doit prendre les leçons des Maîtres que notre Siécle fournit. Nous avons des Maîtres à danser, des Maîtres à écrire, & des Maîtres de Musique.

Ce dernier mot mit Cornelius en colére. „ Comment (dit-il) pouvez-vous „ honorer le Charivari moderne du „ nom de Musique ? Le meilleur de

 „ vos

(a) Aristot. Politic. Lib. II. cap. 3.

„ vos Hautbois osera-t-il attendre de
„ pied ferme un Loup, sans autre ar-
„ me que l'instrument dont il joue,
„ comme le Joueur de flûte Pytocha-
„ ris fit autrefois ? Les Sangliers, les
„ Eléphans, les Dauphins, les Balei-
„ nes ou les Turbots, ont-ils jamais
„ témoigné la moindre émotion à l'ouïe
„ d'un concert de vos plus habiles
„ Racleurs modernes ? Cependant tous
„ ces Animaux ont été apprivoisés, &
„ presque humanisés par les Musiciens
„ de l'Antiquité. Ne lisons-nous pas
„ dans (a) Ælien, que les Cavales de
„ Lybie entroient en chaleur par le
„ moyen de la Musique (ce qui doit
„ servir d'avertissement aux Dames qui
„ ont la chasteté en recommandation,
„ d'aller rarement à l'Opéra ; & je vous
„ prie, mon Frere, de considérer que
„ vous êtes réduit au fâcheux Dilem-
„ me, d'abandonner la sagesse du Beau-
„ sexe, ou le pouvoir de la Musique).
„ D'où vient le déréglement des mœurs
„ de notre Siécle ? N'est-ce pas de ce
„ qu'on ne sait absolument plus ce que
„ c'est que l'ancienne Musique, par
„ laquelle (suivant Aristote) on en-
„ seignoit toutes les vertus ? Si la con-
„ noissance de cette Musique s'étoit
„ conservée, on pouroit, grace au
„ merveilleux pouvoir de l'ancienne
„ Har-

(a) Hist. Animal. Lib. XI. c. 18 & Lib. XII. c. 24.

„ Harmonie, faire de tous les Habitans „ de Newgate autant de Lucréces & „ de Catons. D'où vient qu'à-présent „ nos maladies résistent avec tant de „ succès aux remédes ? Et pourquoi „ me plains-je journellement de ma „ sciatique ? Hélas ! c'est parce que „ nous avons perdu la vraie maniére „ de guérir presque tous les maux par „ la mélodie de la Flûte. Tout cela „ étoit bien connu des Anciens, com„ me (a) Théophraste nous l'apprend: „ (aussi (b) Cœlius appelle-t-il cette „ recette *loca dolentia decantare*) ; mais „ il ne nous reste que quelques foibles „ traces de cet Art dans la guérison de „ la piquûre de la Tarentule (c). Py„ thagore n'empêcha-t-il pas une hon„ nête troupe de Breteurs ivres, d'em„ porter une maison d'assaut, en jouant „ un air de Musette sur sa flûte ? Et „ nos Musiciens modernes ont mille „ peines à défendre leurs vitres contre „ les effets des Chiques ordinaires. Per„ sonne n'ignore que quand la Popu„ lace de Lacédémone étoit sur pied, „ on faisoit ordinairement venir quel„ que Musicien de Lesbos pour ap„ paiser le tumulte, & qu'un jour, cette „ même Populace se calma tout-à„ coup, dès qu'elle entendit chanter

 „ Ter-

(a) Athenæus Lib. XIV.
(b) Lib. de sanitate tuendâ, cap. 2.
(c) Quintilian. Lib. 1. cap. 10.

„ Terpandre ; cependant j'ai peine à „ croire, que toute la Musique du Pape, „ quoique la meilleure de notre Siécle, „ puisse empêcher que l'Effigie de sa „ Sainteté ne soit brulée le cinquiéme „ de Novembre. Je suis sûr (repartit „ Albert) que Terpandre & (a) Timo„ thée n'y pouroient rien faire non plus, „ & ne feroient pas même capables de „ rendre (b) Horneck tant soit peu moins „ féroce. C'est une erreur grossiére (dit „ Cornelius avec chaleur), & pour „ vous en convaincre, j'ai ici une pe„ tite Lyre, dont la figure, les cordes „ & le ton, sont parfaitement à la ma„ niére des Anciens. Je suis au fait „ des accords Lesbiens, & je souhaite„ rois d'avoir occasion d'en faire l'essai „ sur les créatures les plus furieuses „ qu'il y ait au Monde. " — Vous ne „ pouviez jamais (dit Albert) rencon„ trer une occasion plus favorable : „ voyez-vous là-bas ces deux Ha„ rengéres qui se disent des injures, „ & qui sont prêtes à en venir aux „ coups " ? Aussi-tôt Cornelius gagne le balcon qui donnoit sur la rue, à moitié deshabillé, & tenant sa Lyre à la main : avec des culottes qui lui pendoient sur les talons, & des galoches aux

(a) Suidas in Timotheo.

(b) Horneck étoit un misérable Ecrivain qui composa une Piéce hebdomadaire appellée, *le Docteur Alemand.*

aux pieds, il avoit un bas sur la tête, & une camisole de satin couleur de chataigne sur le corps. Il eut à peine tiré les premiers sons de sa Lyre, qu'il commença à concevoir les plus flatteuses espérances. La nouveauté de l'Equipage, l'étrange figure de l'instrument, & la singularité de la Musique, attirerent les oreilles & les yeux de tous ceux qui se trouvoient autour des deux Champions femelles, & enfin de ces Champions même. Tous s'approcherent du balcon, aussi attentifs que les Animaux qu'Orphée obligeoit à le suivre. L'effet soudain de cette Musique l'encouragea puissamment, & l'on observa que jamais il n'avoit joué de sa Lyre d'une maniére aussi chromatique, qu'il le fit en cette rencontre. La Canaille rioit, chantoit, dansoit, & faisoit mille contorsions ridicules, qu'il attribuoit, aussi-bien que tout le reste, aux sons mélodieux qu'il faisoit entendre. „ Remarquez, dit-il, „ en ceci la puissance de la Mesure Jo-„ nienne ; en cela, vous voyez mani-„ festement combien la Mesure Æo-„ lienne a dû produire d'effet. ". Mais „ les Spectateurs s'étant bientôt lassés de cette divine harmonie, & de celui qui les en régaloit, commencerent à lui jetter des pierres. Cornelius se retira alors, mais de l'air du monde le plus triomphant. „ Frere (dit-il) avez-„ vous pris garde comment j'ai mis trop

„ de tons *Phrygiens* dans l'air que je „ viens de jouer ? Je pourois y ſubſ- „ tituer des tons *Lydiens*, & à l'inſtant „ même calmer cet orage : mais en voilà „ aſſez : apprenez par cet échantillon „ à parler avec reſpect de la Muſique „ des Anciens. Si dans des mains auſſi „ peu habiles que les miennes, cette „ Lyre peut opérer de pareils prodi- „ ges, que n'auroit-elle pas fait entre „ celles de Timothée ou de Terpan- „ dre" ? En achevant ces mots, il ſe retira, plein de lui-même, & avec une bonne doſe de mépris pour ſon Frere ; & l'on aſſûre que le ſoir de cette glo- rieuſe journée, il traita tous ceux de ſa maiſon avec tant de hauteur, qu'ils n'eurent que trop lieu de ſouhaiter qu'il y eût à portée quelque ancien Joueur de flûte pour modérer ſes tranſports.

CHAPITRE VII.

Rhétorique, Logique & Metaphyſique.

CORnelius ayant (comme il a été dit) échoué plus d'une fois dans les projets formés par lui-même pour la perfection des facultés corporelles de ſon Fils, jugea qu'il étoit plus que tems de

de songer à ses facultés internes. Il trouva bon de commencer par lui apprendre la *Rhétorique*. Mais nous pouvons nous dispenser d'instruire le Lecteur des merveilleux progrès que le jeune Scribler fit dans cet Art, puisqu'il a donné au Public un Traité sur cette Matiére : savoir son admirable Discours *περὶ βάθους*, qu'il composa en ce tems-là, mais qu'il n'eut garde de montrer à son Pere, dont l'extrême partialité en faveur des Anciens lui étoit très-connue. Il tint cet Ouvrage caché (peut-être ne fut-ce qu'un simple oubli) parmi divers autres Ecrits, & nous l'envoya, vers l'an 1727, pour être imprimé, après l'avoir enrichi de quantité d'exemples tirés de tous les excellens Poëtes de notre tems. Ainsi nous passerons à la *Logique*, & à la *Métaphysique*.

Le sage Cornelius étoit convaincu, que ces Arts appartenant au genre polémique, ne pouvoient non plus être appris par un homme seul, qu'on ne pouvoit apprendre seul à faire des armes, ou à jouer aux quilles. Il inféra de-là, qu'il falloit déterrer quelque Jeune-homme de génie, qui servît à son Fils de compagnon subalterne dans ces études. Son bonheur lui en adressa un fait exprès, qui s'appelloit *Conradus Crambe*, qui du côté de son Pere appartenoit aux *Crouches* de Cambridge,

& du côté de sa Mere étoit coufin de Mr. *Swan*, Joueur & Diseur de pointes de la Ville de Londres. De sorte qu'il devoit avoir une heureuse disposition naturelle à se jouer des *Mots*, dont Crambe avoit une immense provision. Heureux Martinus d'avoir un pareil Pere, & un pareil compagnon! Il n'y a plus d'Arts, ni de Sciences rebelles pour toi.

Avant que d'aller plus loin, j'inférerai ici une observation générale fort utile au Genre-Humain.— Savoir, qu'il y a bien des gens qui n'ont l'usage que d'une seule opération de l'Entendement, quoique, à la maniére de ceux qui ont la vue courte, ils ont peine à la découvrir eux-mêmes. Ils sont en état d'avoir de *simples perceptions* (a), mais ils n'ont aucune des deux autres qualités, le *Jugement* ni le *Raisonnement*. Or, comme c'est une chose sagement établie, que lorsqu'on est privé d'un Sens, les autres Sens en sont plus parfaits, les personnages dont il s'agit, concevront les idées simples avec beaucoup plus de vivacité que le reste du Genre-Humain; & ce seroit un vrai bonheur, s'ils vouloient s'y borner, sans

(a) Un des Amis de notre Auteur lui ayant dit, qu'un fameux Faiseur de Dictionnaire condamnoit la latinité de cette expression *amor publicus*, dont il s'étoit servi dans une Inscription, il répondit qu'il permettoit à un Faiseur de Dictionnaire d'entendre un mot, mais pas deux mots joints ensemble.

ſans former des *jugemens*, & bien moins encore des *ſyllogiſmes*.

Cornelius ne tarda guéres à découvrir, que ces deux dernières opérations de l'Entendement étoient très-foibles en ſon Fils, & totalement mortes en Crambe; cependant il avoit accoutumé de dire, que des régles de Logique ſont des Lunettes pour les yeux d'une Intelligence qui ne voit abſolument rien, & réſolut par cela même de pouſſer ſa pointe avec ſes deux Eléves.

La conception du jeune Scribler étoit tellement enfoncée dans les *Objets ſenſibles*, que pour concevoir des idées abſtraites de Logique, il demandoit des exemples empruntés de choſes matérielles. Pour ce qui eſt de Crambe, il ſe contentoit de mots, & étoit fort content pourvu qu'à leur occaſion il pût dire quelque pointe. Il ſoutint un jour à ſon Maître, que l'Individualité ne pouvoit être affirmée que d'un fort petit nombre d'hommes, puiſqu'on diſoit communément qu'un homme n'eſt pas le même qu'il *étoit*, qu'un furieux eſt *hors de lui-même*, & qu'un homme ivre *revient à lui*; ce qui prouve que parmi les hommes les Individus ſont plus rares qu'on ne penſe (*a*). Cornelius dit à ſon Fils

 qu'une

(*a*) Mais s'il eſt poſſible à un même homme d'avoir en différens tems une *Conſcience* diſtincte & incommunicable, il eſt hors de doute que le même homme doit conſtituer différentes perſonnes en différens

qu'une épaule de Mouton étoit un Individu, ce que Crambe nia, assûrant l'avoir vu couper en plusieurs morceaux. Cela est vrai, (repliqua l'Antiquaire), mais vous ne l'avez jamais vu couper en épaules de Mouton. Si cela étoit possible (repartit Crambe), ce seroit le plus aimable Individu de l'Université. Quand on lui enseigna qu'une *Substance* étoit ce qui est sujet aux *accidens*, Crambe déclara que les Soldats, à ce compte, étoit le peuple le plus substantiel du Monde. Il ne voulut jamais reconnoître pour bonne la définition ordinaire d'*Accident*, qu'il pouvoit être *présent* ou *absent sans la destruction du Sujet*; puisqu'il y a un grand nombre d'accidens qui détruisent le Sujet, comme une maison qui est détruite par le feu, & un homme par la mort. Mais rélativement à ce dernier exemple, Cornelius l'informa qu'il y avoit une *Mort naturelle* & une *Mort dialectique*; que quoique la Mort naturelle rendît un Homme inhabile à remplir la moindre petite charge dans la Paroisse, il pouvoit néanmoins avoir son

férens tems ; & il paroit par des déclarations solemnelles, que c'est-là le sentiment du Genre-Humain ; car les Loix Humaines ne punissent pas l'*homme fou* pour les actions, que fait l'*homme de sens rassis*, ni l'homme de sens rassis pour ce qu'a fait l'homme fou, par où elles en font deux personnes. LOCKE *Essai concernant l'Entendement Humain*, L. II. c. 27.

ſon Etau parmi les Prédicamens de Logique.

Cornelius obligé, comme nous l'avons vu, à expliquer des vérités intellectuelles par le ſecours des images ſenſibles, appella un jour ſon Cocher, & lui demanda ce qu'il avoit vu la veille ? Le Cocher répondit, qu'il avoit vu deux hommes qui ſe battoient pour un Prix ; que l'un étoit un bel homme, Sergent aux Gardes ; l'autre noir, & Boucher de profeſſion ; que le Sergent avoit des culottes rouges, au-lieu que celles du Boucher étoient bleues ; qu'ils s'étoient battus ſur un Théâtre, vers les quatre-heures après midi, & que le Sergent avoit bleſſé le Boucher à la jambe. „ Prenez „ garde (s'écria Cornelius) comment „ cet Animal parcourt les Prédicamens. „ Hommes *ſubſtantia ;* deux, *quantitas ;* „ beau & noir, *qualitas ;* Sergent & „ Boucher, *relatio ;* l'un bleſſe l'autre, „ *actio & paſſio ;* combat, *ſitus :* Théâ„ tre, *ubi ;* quatre heures après-midi, „ *quando ;* culottes bleues & rouges, „ *habitus* ". Il eut ſoin en même-tems d'avertir Martin, qu'il devoit *oublier* comme Philoſophe, tout ce qu'on lui *enſeignoit* actuellement comme Logicien ; que quoiqu'on lui eût dit que les accidens étoient inhérens au Sujet, il verroit dans la ſuite que cela n'étoit pas ; & que la couleur, le goût, l'odeur,

 le

le froid & le chaud, ne résidoient pas dans les corps, mais seulement dans notre imagination. Il fut contraint de lui révéler ce sécret, à cause que Martin ne pouvoit pas concevoir comment l'habitude de la danse pouvoit être inhérente à un Maître à danser, dans le tems qu'il ne dansoit pas; & qu'outre cela, il exigeoit une marque caractéristique à laquelle on pût connoitre les Rélations : Crambe contribua à lever cette derniére difficulté, en lui disant qu'un Cocu, un Joueur qui perd son argent, un Poëte qui n'a point diné, & un jeune Héritier qui est tenu de court par son Pere, peuvent tous se discerner par leur air ; que, dans le dernier de ces cas, la *Paternité* & la *Filiation* laissent de sensibles tracesdans le *relatum* & le *correlatum*. Ainsi, le grand embarras fut de venir au dixiéme Prédicament. Crambe affirmoit, que son *habitus* tenoit plus de la substance que lui-même, son bonnet pouvant plus se passer de lui, que lui de son bonnet.

Martin supposoit qu'un *Homme Universel* étoit comme un Député au Parlement, qui réprésentoit quantité d'invidus. Son Pere lui demanda s'il ne pouvoit pas se former l'idée d'un Lord-Maire Universel ? Martin répondit, que n'ayant jamais vu qu'un seul Lord-Maire, l'idée de ce même Maire lui revenoit toûjours dans l'esprit ; qu'il avoit

avoit beaucoup de peine à féparer un Lord-Maire de fes habits, & nommément de fa chaîne d'or; que le cheval qu'il avoit vu monter au Lord-Maire, n'avoit pas médiocrement troublé fon imagination. D'un autre côté, Crambe, pour donner une preuve de fa pénétration, jura qu'il fe trouvoit capable de concevoir un Lord-Maire non-feulement fans fon cheval, fes habits, & fa chaîne d'or, mais même fans ftature, fans traits, fans couleur, fans mains, fans tête, fans pieds, & même fans corps; ce qu'il fuppofoit être un Lord-Maire par abftraction. Cornelius lui en donna le démenti, & ajoûta qu'une *Univerfale* ne pouvoit exifter *à parte rei.*

Crambe blâmoit auffi les Faifeurs d'Avertiffemens, de n'avoir aucun égard aux régles qu'il faut obferver en fait de *définitions*: il difoit que lorfqu'il s'agiffoit de crier un Chien volé ou perdu, il falloit s'énoncer ainfi, *Un animal deftitué de raifon*, du *Genus Caninum*, &c. Cornelius leur apprit, que quoique de pareils avertiffemens violaffent quelques régles des difinitions de Logique, n'étant que des defcriptions de chofes *différentes en nombre*, ils ne laiffent pas de contenir une foible image des *Prædicabilia*, & de pouvoir être de grand ufage dans le train ordinaire de la vie; puifqu'ils contribuoient à trouver des chofes perdues, tant animées, qu'inanimées.

Un

Un Lévrier Italien, couleur de souris, avec une marque blanche au cou, & qui a une patte cassée, appartient à une telle Dame. Lévrier, *genus*; couleur de Souris &c. *differentia*; une patte cassée, *accidens*; appartient à une telle Dame, *proprium*.

Quoique je craigne d'avoir déjà épuisé la patience du Lecteur, je ne saurois m'empêcher de rapporter une chose plus extraordinaire que tout ce qu'on vient de lire; qui est le *Traite* de Crambe *sur les Syllogismes*. Il supposoit que le cerveau d'un Philosophe ressembloit à une grande Forêt, où les idées se rangeoient comme des Animaux de différente espéce; que par la Copulation de ces idées s'engendroient des Conclusions; que quand la Copulation avoit lieu entre des idées de différente sorte, il en naissoit des Monstres ou Absurdités; que la *Majeure* étoit le mâle, la *Mineure* la femelle, lesquelles étant jointes ensemble par le Terme moyen, engendroient la Conclusion. Aussi les appelle-t-on les *præmissa*, ou prédécesseurs de la Conclusion; & les Logiciens ont bien raison de dire, QUOD PARIANT SCIENTIAM, OPINIONEM, *qu'ils engendrent la Science, l'Opinion*, &c. Les Propositions universelles sont des Personnes de qualité; ce qui fait qu'en Logique elles sont de la première *Figure*. Les propositions particuliéres ne peuvent être envisagées que comme de simples

ples Particuliers ; auſſi n'occupent-elles que le dernier rang. De ces principes peuvent ſe déduire naturellement toutes les régles des Syllogiſmes.

I. Qu'il n'y a que trois Termes, ni plus, ni moins ; car un Enfant n'y peut avoir qu'un ſeul Pere & une ſeule Mere.

II. Quand les Prémiſſes ſont univerſelles, la Concluſion doit être univerſelle auſſi, comme ſi quelqu'un diſoit, que des Perſonnes de qualité engendrent toûjours des Perſonnes de qualité.

III. Deux Prémiſſes ſingulières ne peuvent donner qu'une Concluſion du même genre, c'eſt-à-dire, que ſi les Parens ſont roturiers, les Enfans ſont roturiers auſſi.

IV. On ne ſauroit tirer aucune Concluſion de deux Propoſitions particulières, à cauſe que les *individua vaga* (comme les gens perdus de débauche & les proſtituées) ſont ſtériles.

V. Il ne peut y avoir dans la Concluſion que ce qui ſe trouvoit dans les Prémiſſes, c'eſt-à-dire, que les Enfans ne peuvent hériter que de leurs Parens.

VI. La Concluſion ſuit toûjours la plus foible partie, c'eſt-à-dire, que les Enfans héritent les maladies des Auteurs de leur naiſſance.

VII. De deux négatives, il ne naît aucune Concluſion : car toute génération eſt arrêtée par le Divorce.

VIII.

VIII. La Propoſition moyenne n'entre point dans la Concluſion : ce feroit un inceſte dialectique.

IX. Une Propoſition hypothétique n'eſt qu'un Contract, ou une Promeſſe de mariage : or il n'y a pas moyen d'avoir des enfans par le moyen d'une ſimple promeſſe.

X. Quand les Prémiſſes ſont jointes néceſſairement, (ou en mariage légitime) , elles engendrent de légitimes deſcendans ; mais lorſqu'il y a de la contingence dans la Copulation, il en vient des bâtards.

Telles étoient ſes découvertes au ſujet des Propoſitions affirmatives, il ſera parlé des négatives dans quelque autre occaſion. Crambe vantoit extrêmement ce Syſtème, qui ſervoit à faire ſentir la propriété de l'expreſſion, *un tel a l'imagination ſtérile*, & combien ceux qui ont une pareille imagination, ſont diſpoſés à *adopter* des *Concluſions* qui ne naiſſent point de leurs Prémiſſes. C'eſt pourquoi, comme toute Abſurdité eſt un *Monſtre*, toute Fauſſeté auſſi eſt un *Bâtard* ; & une Concluſion vraie, qui n'eſt point déduite des Prémiſſes, doit proprement être tenue pour *adoptée*. Mais qu'eſt-ce donc qu'un Enthymême ? (dit Cornelius.) Un Enthymême (répondit Crambe) eſt quand la Majeure eſt réellement mariée avec la Mineure, mais que le mariage eſt *tenu ſécret*.

La

La Métaphysique étoit un vaste champ, où Martin & Crambe combattoient en présence de Cornelius, & de ses doctes Amis. Et de même que ceux qui se disputent le prix, conviennent quelquefois de ne point faire usage du Bouclier, ou de telle autre arme défensive, Crambe vouloit bien promettre de renoncer à *simpliciter & secundum quid*, pourvû que Martin laissât là *materialiter & formaliter* : mais il se trouva que sans le secours des armes défensives de ces distinctions, les argumens pénétroient si avant, que chaque coup faisoit une profonde blessure. Leurs *Thêses* étoient puisées dans Suarez, Thomas-d'Aquin, & autres savans Ecrivains qui ont traité ces matiéres. J'en donnerai quelques échantillons au Lecteur.

I. Si le désir inné des connoissances Métaphysiques fut la cause de la Chute d'Adam ; & l'*Arbor Porphyriana*, l'Arbre de Connoissance du Bien & du mal ? *affirme.*

II. Si l'on peut avec vérité attribuer au Démon une bonté transcen-dante ? *affirme.*

III. Ce qui précéde dans la nature des choses, un, ou plusieurs ? Ou si l'unité n'emporte pas une notion de pluralité ? SUAREZ.

IV. Si le désir que tous les Hommes ont d'apprendre des nouvelles, est un *Ap-*

Appetitus innatus, mais point *elicitus*? *affirmé.*

V. Si dans l'Entendement humain il y a des fauffetés potentielles? *affirmé.*

VI. Si Dieu aime un *Ange poffible* plus qu'une *Mouche qui exifte actuellement*? *nié.*

VII. Si les Anges paffent d'une extrémité à l'autre, fans traverfer le milieu? THOMAS D'AQUIN.

VIII. Si les Anges apperçoivent la vérité plus diftinctement le matin? THOMAS D'AQUIN.

IX. Si chaque Ange entend ce qu'un Ange dit à un autre? *nié.* THOMAS D'AQUIN.

X. Si le plaifir de tenter eft le *proprium quarto modo* du Démon? *nié.* THOMAS D'AQUIN.

XI. Si un Démon peut en illuminer un autre? THOMAS D'AQUIN.

XII. Si la naiffance des Femelles auroit eu lieu dans l'Etat d'Innocence? THOMAS D'AQUIN.

XIII. Si la Création fut achevée en fix jours, à caufe que fix eft le nombre le plus parfait; ou bien fi ce nombre eft le plus parfait, à caufe que la Création a été achevée en fix jours? THOMAS D'AQUIN.

Il y avoit plufieurs autres queftions, dont nous pourons dire un mot dans la fuite; & particuliérement d'une qui n'a,

pas

pas encore été décidée jusqu'à ce jour. Elle est du savant SUAREZ.

XIV. *An prætereſſe reale actualis eſſentiæ ſit aliud eſſe neceſſarium quo res actualiter exiſtat ?* C'eſt-à dire, ſi outre l'Etre réel d'une eſſence actuelle, il y a quelque autre être néceſſaire qui faſſe exiſter actuellement une choſe.

Ceci me rappelle un projet qui fut formé pour bannir la Métaphyſique d'Eſpagne ; ce qu'on croyoit pouvoir effectuer, en défendant l'uſage des mots d'*ens*, d'*eſſentia*, d'*entitas*, de *ſubſiſtentia*, &c. & de divers autres termes barbares, dont un Métaphyſicien ne ſauroit non plus ſe paſſer que de l'air qu'il reſpire. Crambe regrettoit extrêmement les *Formes Subſtantielles*, race innocente, qui avoit vécu pluſieurs ſiécles, & contribué à la ſubſiſtance de quantité de pauvres Philoſophes : il trouvoit cruel qu'on les pourſuivît comme autant de Loups, ſans leur laiſſer la poſſibilité d'une retraite. On les a, diſoit-il quelquefois, traité bien plus durement que les *Eſſences*, qui ſe ſont retirées des Colléges dans les *boutiques des Apoticaires*, où quelques-unes d'elles ont été élevées au Grade de *Quinteſſences*. D'ailleurs, ajoûtoit-il, pourquoi n'y auroit-il pas des *Formes Subſtantielles*, puiſqu'il y a des *Formes de Priére*, & des *Formes de Gouvernement*, ſans leſquelles les choſes même ne ſubſiſteroient

roient pas long-tems ? Il s'étonnoit aussi qu'il n'y eût point de récompense pour celui qui trouveroit une *quatrième Figure* en *Logique*, comme il y en a pour ceux qui découvriront les *Longitudes*.

CHAPITRE VIII.

ANATOMIE.

IL est certain que Cornelius avoit une vénération tout-à-fait superstitieuse pour les Anciens, & quand il leur arrivoit de se contredire l'un l'autre, sa raison étoit si souple & si complaisante, qu'il étoit toûjours de l'avis du dernier qu'il avoit lu. Mais il se faisoit un point-d'honneur de ne se jamais laisser vaincre en dispute : ce qui lui valut le titre glorieux de *Docteur Invincible*. Pendant que le Professeur d'Anatomie démontroit à son Fils les différentes sortes d'*Intestins*, Cornelius affirma qu'il n'y en avoit que deux, le *Colon*, & l'*Aichos*, suivant Hippocrate, qui sûrement ne s'étoit jamais trompé. On eut beau lui dire, que cette erreur venoit de la division inexacte du canal entier des Boyaux : Vous en direz tout ce qu'il vous plaira, répondit-il, c'est mon opinion, & aussi celle d'Hippocrate.

Vous

Vous pouriez avec autant de fondement (reliqua le Profeſſeur) affirmer que le Foye d'un homme a cinq lobes, & nier la circulation du ſang. La démonſtration oculaire (repartit Cornelius) ſemble décider en votre faveur; mais je ne me rendrai point pour cela: montrez-moi quelque partie interne du Corps-Humain, & je m'engage à vous apporter quelque Monſtre, dont la ſtructure ſera entiérement différente de celle de la partie dont vous aurez fait choix. Si la Nature varie ſi fort ſes productions dans un même ſiécle, pourquoi ne pouroit-elle pas avoir porté cette variété plus loin encore dans des ſiécles éloignés. Produiſez-moi un Homme qui ait à-préſent l'âge des Viellards qui ont vécu avant le Déluge, ou la force de Samſon, ou la taille des Géans. Or, s'il y a actuellement une pareille différence pour le tout, oſez-vous nier qu'il ne puiſſe y en avoir dans de ſimples parties? Les Modernes ont peut-être allongé le canal des Bovaux par gloutonnerie, & diminué le foye à force de boire. Quand même on prouveroit que le ſang moderne circule, je ne laiſſerois pas de croire avec Hippocrate, que le ſang des Anciens avoit un flux & un reflux depuis le cœur. Conſidérez combien de nouvelles maladies la Luxure a introduites, & avec elles apparemment un

mou-

mouvement irrégulier dans le cours des Fluides. Les Riviéres ne changent-elles pas de cours, & l'Océan même occupe-t-il le même lit qu'autrefois ? Quel Orgueil de s'imaginer que le Microcosme du Corps-Humain soit seul exemt d'un sort commun à toutes choses ! Je suis fort trompé s'il n'y a pas moyen de déterminer le tems où le sang a commencé à circuler. — De pareilles disputes, qui étoient assez fréquentes, désoloient tellement le Professeur, qu'il quittoit la partie au milieu de la leçon.

Quelque tems après, un malheureux accident arrêta la continuatiou des études de Martin. Ayant acheté le cadavre d'un Malfaiteur, il loua, tout près de Tyburn Road, une petite chambre pour en faire l'anatomie. Crambe (qui avoit été chargé de ce soin) transporta le corps dans un Fiacre bien avant dans la nuit, de peur de trouver l'hôte de la maison encore debout. Comme il montoit doucement la montée, précédé de Martin, & tenant le corps mort entre ses bras, le pied lui glissa, & il tomba, sans lâcher sa proie, jusqu'au bas de l'escalier. La Servante & la Femme du logis se mirent à crier au voleur. Mais l'Hôte, ayant pris d'une main une chandelle, & de l'autre une épée nue, accourut, & vit bientôt de quoi il étoit question. La Servante le

suit

fuit, & tombe en foibleffe à la vue du corps mort, pendant que fa Maîtreffe crioit au meurtre dans la rue. Sur ces entrefaites arrive le Guet, & met la main fur Crambe, qui fe trouvoit par terre au bas de l'efcalier, & fur Martin, qui defcendoit pour voir ce qu'étoit devenu fon Camarade. Ils furent ménés tous deux devant le Commiffaire du Quartier, qui les fit fouiller. Les armes meurtriéres qu'on trouva fur eux, étant des indices manifeftes de leurs fanguinaires deffeins, le Commiffaire examina premiérement Crambe ——. Quel eft votre nom ? lui dit-il. Je ne me fuis pas fait (répondit Crambe) jufqu'à-préfent un fort grand nom ; ils m'appellent Crambe, ou Crambo, ce qui m'eft affez indifférent ; mais il n'eft pas dit que dans quelques fiécles cela ne donne lieu à des difputes. — Quelle eft votre profeffion & celle de votre Maître ? „ Nous trempons „ nos mains dans le fang ; nous coupons des têtes ; nous arrachons le „ cœur à des gens qui ne nous ont „ jamais fait aucun mal". Martin voulut l'interrompre ; mais le Juge étonné de la franchife avec laquelle Crambe confeffoit tant d'horreurs, lui ordonna de continuer ; ce qu'il fit de la maniére fuivante. „ Pour ce qui eft de la mort „ de cet homme, je fuis prêt à m'en „ juftifier. Ne paffons pas légérement

„ fur cet article. Quoique je n'aie ici
„ perfonne pour défendre ma caufe,
„ la vérité parlera pour moi, & con-
„ fondra mes accufateurs. Ils difent
„ que je fuis venu dans cette maifon
„ avec des armes, & que j'ai maffacré
„ cet homme à leur infu : & moi je
„ déclare que je n'y ai pas la moindre
„ part; car je ne veux pas qu'on faffe
„ tort à ma réputation : j'ai toûjours
„ paffé pour un bon enfant, & il me
„ feroit bien dur de perdre cette qua-
„ lité aux yeux du Public".

Le Commiffaire ne favoit que pen-
fer de tout ceci, & Martin s'impatien-
toit étrangement à l'ouïe d'un difcours
qui tenoit fi mal enfemble. Pour em-
pêcher que fon Camarade ne continuât
fur le même ton, il demanda la per-
miffion de parler, qui ne lui fut ac-
cordée qu'à grand peine. Enfin l'Exé-
cuteur des hautes œuvres, qui avoit
vendu le corps, fut mandé, & fur fon
témoignage, confirmé par ferment, les
prifonniers eurent la permiffion de s'en
retourner chez eux.

Martin ne fe trouva pas plutôt au
logis, qu'il dit à Crambe. „ Quel Dé-
„ mon t'a poffédé pendant tout le tems
„ que tu as harangué le Commiffaire :
„ au-lieu de l'inftruire d'abord, & de
„ me tirer de peine, tu commences par
„ de mauvaifes plaifanteries, & par de
„ fottes pointes fur ton nom. Il y a
long-

„ long-tems que cela m'a déplû, mais à „ présent je n'y puis plus tenir. Viens „ ici, voilà cinq livres Sterling, dix-„ sept Shelings, & neuf sous : tu as „ été à mon service huit mois, trois „ semaines, deux jours, & quatre heu-„ res". Le pauvre Crambe, à la vue de ses gages, fondit en larmes, jetta l'argent par terre, & fit éclater sa douleur par ces mots. — O Cicéron ! Cicéron ! si c'est un crime de dire une pointe, c'est de toi que je l'ai appris : O Bias ! Bias ! si c'est un crime de dire une pointe, c'est ton exemple qui (1) m'a séduit — Sur quoi Martin (considérant qu'un des plus grands Orateurs, & même un Sage de la Gréce, avoit aimé les Jeux de mots) hésita, s'adoucit, & reprit Crambe à son service.

CHAPITRE IX.

Comment Martin devint un grand Critique.

MArtin avoit le talent particulier de convertir chaque bagatelle en une chose sérieuse, non-seulement dans les

(1 *M'a séduit.*) Il y a dans l'Original *Bias'd*, ce qui forme un jeu de mots avec le nom de *Bias*, Mais il ne nous a pas été possible de rendre cette pointe en François par une autre équivalente.

les ſciences, mais auſſi dans le train ordinaire de la Vie. Par rapport aux Sciences, nous en avons un exemple bien remarquable dans l'effet que les pointes de Crambe produiſirent ſur l'ame & ſur les études de Martin. Il s'imagina, qu'une qualité analogue à celle que poſſédoit Crambe, d'*aſſembler des ſons paralléles*, ſoit de *ſyllabes* ou *de mots*, pouroit ſervir à corriger les *anciens Auteurs*, ſi on l'appliquoit à leurs Ouvrages avec la même *diligence* & la même *liberté*. Virgile, Horace & Térence, furent les Auteurs par leſquels il jugea à propos de commencer; concluant très-finement, que ſi les Ecrivains *les plus correctes*, accommodés ainſi, procuroient quelque réputation au Critique, *tous les autres* ſeroient faciles à apprêter; ce qui ouvriroit un nouveau & vaſte champ de gloire au *Critique abſolu*.

Nous terminerons ce Chapitre par l'Eſſai de Martin ſur Virgile; ſon Térence & ſon Horace ſont entre les mains de tout le monde, ſous ſes noms de Richard B—ley, & de François H—re. Et nous avons des preuves ſans replique, que l'Edition de Milton publiée ſous le nom du premier de ces Auteurs, eſt l'Ouvrage de notre Scriblerus.

VIR-

VIRGILIUS RESTAURATUS,

SEU

MARTINI SCRIBLERI

SUMMI CRITICI

CASTIGATIONUM IN ÆNEIDEM

SPECIMEN.

Aeneidem totam, Amice Lector, innumerabilibus pœne mendis ſcaturientem, ad priſtinum ſenſum revocabimus. In ſingulis fere verſibus ſpuriæ occurrunt lectiones, in omnibus quos unquam vidi codicibus, aut vulgatis aut ineditis, ad opprobrium uſque Criticorum, in hunc diem exiſtentes. Interea adverte oculos, & his paucis fruere. At ſi quæ ſint in hiſce caſtigationibus, de quibus non ſatis liquet, ſyllabarum quantitates, προλεγομενα noſtra Libro ipſi præfigenda, ut conſulas, moneo.

I. SPECIMEN

LIBRI PRIMI.

Vers. 1.

Arma Virumque cano, Trojæ qui primus ab oris.
Italiam, *fato* profugus, *Lavinaque* venit
Littora, Multum ille & terris *jactatus* & alto,
Vi ſuperum —

Arma virumque cano, Trojæ qui primis ab *aris*
Italiam, *fatu* profugus *Latinaque* venit
Littora. Multum ille & terris *vexatus* & alto,
Vi superûm —

Ab *aris*, nempe Herceæ Jovis. Vide Lib. II. ✝. 512. 550. — *Flatu*, ventorum Æoli, ut sequitur — *Latina* certe littora cum Æneas aderat, *Lavina* non nisi postea ab ipso nominata, Lib. XII. ✝. 193. — *Jactatus terris* non convenit.

II. VERS. 52.

Et quisquis *Numen* Junonis adoret?
Et quisquis *Nomen* Junonis adoret?

Longe melius, quam, ut antea, *Numen.* Et procul dubio sic Virgilius.

III. VERS. 86.

Venti, velut *agmine facto,*
Qua data porta ruunt.
Venti, velut *aggere fracto,*
Qua data porta ruunt.

Sic corrige, meo periculo.

IV. VERS. 117.

Fidumque vehebat *Orontem.*
Fortemque vehebat *Orontem.*

Non *fidum.* Quia Epitheton *Achatæ* notissimum
Oronti nunquam datur.

V. VERS. 119.

Excutitur, pronusque *magister*
Volvitur in caput.
Excutitur: pronusque *magister*
Volvitur in caput.

Ajo Virgilium aliter non scripsisse, quod plane confirmatur ex sequentibus — *Ast illum ter fluctus ibidem Torquet.*

VI.

VI. VERS. 122.

Apparent rari nantes in gurgite vasto
Arma virum.

Armi hominum: Ridicule antea *Arma virum*, quæ, ex ferro conflata, quomodo possunt *natare*?

VII. VERS. 151.

Atque rotis *summas* leviter perlabitur *undas*.
Atque rotis *spumas* leviter perlabitur *udas*.

Summas, & leviter perlabi, pleonasmus est: Mirifice altera lectio Neptuni agilitatem & celeritatem exprimit. Simili modo Noster, de Camilla, Æn. XI. *Illa vel intactæ segetis per summa volaret*, &c. hyperbolice.

VIII. VERS. 154.

Jamque *faces* & saxa volant, *furor arma ministrat.*
Jam *fæces* & saxa volant, *fugiuntque ministri:*

Uti solent, instanti periculo — *Fæces facibus* longe præstant; quid enim nisi fæces jactarent vulgus sordidum?

IX. VERS. 170.

Fronte sub adversa *scopulis pendentibus* antrum,
Intus aquæ dulces, vivoque sedilia saxo.
Fronte sub adversa *populis prandentibus* antrum.

Sic malim, longe potius quam *scopulis pendentibus:* Nugæ! nonne vides versu sequenti *dulces aquas* ad potandum & *sedilia* ad discumbendum dari? In quorum usum? quippe *prandentium.*

X. VERS. 188.

Tres littore *cervos*
Prospicit errantes: hos *tota armenta* sequuntur
A tergo —

Tres

Tres littore *corvos*
Aſpicit errantes : hos *agmina tota* ſequuntur
A tergo —

Cervi, lectio vulgata, abſurditas notiſſima : hæc animalia in *Africa* non inventa, quis neſcit ? At *motus* & *ambulandi ritus* Corvorum, quis non agnorit hoc loco ? *Littore*, locus ubi errant Corvi, uti Noſter alibi,

Et ſola in ſicca ſecum ſpatiatur arena.

Omen præclariſſimum, immo & *agminibus militum* frequenter obſervatum, ut patet ex Hiſtoricis.

XI. VERS. 748.

Arcturum, pluviaſque Hyades, *geminoſque Triones.*

Error graviſſimus. Corrigo — *ſeptemque Triones.*

XII. VERS. 631.

Quare agite, ô juvenes, *tectis* ſuccedite noſtris.

Lectis potius dicebat Dido, polita magis oratione, & quæ unica voce & torum & menſam exprimebat. Hanc lectionem probe confirmat appellatio *ô juvenes !* Duplicem hunc ſenſum alibi etiam Maro lepide innuit, Æn. IV. ℣. 19.

Huic uni forſan potui ſuccumbere *culpæ :*
Anna ! fatebor enim —

Sic corriges,

Huic uni (*viro* ſcil.) potui ſuccumbere ; *culpas*,
Anna ? fatebor enim, &c.

Vox *ſuccumbere* quam eleganter ambigua !

LIBER SECUNDUS.

VERS. 1.

CONTICUERE omnes, intentique ora tenebant ;—

Inde

Inde toro *Pater* Æneas ſic orſus ab alto :
Concubuere omnes,*intenteque* ora tenebant ;
Inde toro *ſatur* Æneas ſic orſus ab alto.

Concubuere, quia toro Æneam vidimus accumbentem : quin & altera ratio , ſcil. *conticuere* & *ora tenebant* , toto logice dictum. In manuſcripto perquam rariſſimo in patris muſeo legitur, *ore gemebant* ; ſed magis ingenioſe quam vere. *Satur* Æneas , quippe qui jamjam a prandio ſurrexit : *Pater* nihil ad rem.

II. VERS. 3.

Infandum,Regina,jubes renovare dolorem.
Infantum ,Regina, jubes renovare dolorem,

Sic haud dubito veterrimis codicibus ſcriptum fuiſſe : quod ſatis conſtat ex perantiqua illa Britannorum cantilena vocata *Chevy Cache*, cujus autor, hunc locum ſibi aſcivit in hæc verba ,

The Child may rue that is unborn.

III. VERS. 4.

Trojanas ut *opes* , & lamentabile regnum
Eruerint Danaï.

Trojanas ut *oves*, & lamentabile regnum
Diruerint — Mallem *oves* potius quam *opes*, quoniam in antiquiſſimis illis temporibus oves & armenta divitiæ regum fuere. Vel fortaſſe *oves Paridis* innuit, quas ſuper Idam nuperrime paſcebat, & jam in vindictam pro Helenæ raptu , a Menelao , Ajace , (Vid. Hor. Sat. II. 3.) aliiſque ducibus , merito occiſas.

IV. VERS. 5.

Quæque ipſe *miſerrima vidi*,
Et quorum pars magna fui.
Quæque ipſe *miſerrimus audi*,
Et quorum pars magna fui —

 Omnia

Omnia tam *audita* quam *visa* recta distinctione enarrare hic Æneas profitetur; multa; quorum nox ea fatalis sola conscia fuit, vir probus & pius tanquam *visa* referre non potuit.

V. VERS. 7.

Quis talia *fando*,
Temperet *a* lacrymis?
Quis talia *flendo*
Temperet *in* lacrymis? —

Major enim doloris indicatio, absque modo lacrymare, quam solummodo a lacrymis non temperare.

VI. VERS. 9.

Et jam nox *humida* cœlo
Præcipitat, suadentque *cadentia* sidera somnos.
Et jam nox *lumina* cœlo
Præcipitat, suadentque *latentia* sidera somnos.

Lectio, *humida*, vespertinum rorem solum innuere videtur. Magis mi arridet *lumina*, quæ *latentia* postquàm *præcipitantur*, Auroræ adventum annunciant.

Sed si tantus amor *casus* cognoscere *nostros*,
Et *breviter* Trojæ *supremum* audire *laborem*
Sed si tantus amor *curas* cognoscere *noctis*.
Et *breve ter* Trojæ *superumque* audire *labores*.

Curæ noctis (scilicet noctis excidii Trojani) magis compendiose (vel, ut dixit ipse,, *breviter*) totam belli catastrophen denotat, quam diffusa illa & indeterminata lectio, *casus nostros*. *Ter* audire gratum fuisse Didoni patet ex libro quarto, ubi dicitur, *Iliacosque* iterum *demens audire labores Exposcit : Ter* enim pro *sæpe* usurpatur. *Trojæ*, *superumque labores*, recte, quia non tantum homines sed & Dii-

Dii ſeſe his laboribus immiſcuerunt. Vide Æn. II. ỳ. 610, &c.

Quamquam animus meminiſſe horret, *luctuque refugit.*

Incipiam. —

Quamquam animus meminiſſe horret, *luctuſque reſurgit.*

Reſurgit multo proprius dolorem *renaſcentem* notat, quam, ut hactenus, *refugit.*

VII. VERS. 19.

Fracti bello, fatiſque repulſi
Ductores Danaûm, tot jam labentibus annis,
Inſtar montis *Equum*, divina Palladis arte,
Ædificant — &c.

Tracti bello, fatiſque repulſi.

Tracti & *repulſi*, Antitheſis perpulchra! *Fracti* frigide & vulgariter.

Equum jam *Trojanum* (ut vulgus loquitur) adeamus; quem ſi *Equam Græcam* vocabis, lector, minime pecces; ſolæ enim femellæ utero geſtant. Uterumque *armato milite complent* — Uteroque *recuſſo Inſonuere cavæ* — *Atque* utero *ſonitum quater arma dedere* — *Incluſos* utero *Danaos*, &c. Vox *fœta* non convenit maribus, — *Scandit fatalis machina muros.* Fœta *armis* — Palladem virginem, equo mari fabricando invigilare decuiſſe, quis putet? Incredibile prorſus! quamobrem exiſtimo veram *equæ* lectionem paſſim reſtituendam, niſi ubi forte, metri cauſſa, *equum* potius quam *equam*, *genus* pro *ſexu*, dixit Maro. Vale! dum hæc paucula corriges, majus opus moveo.

CHAPITRE X.

Comment Martin s'appliqua à la pratique de la Medecine, & particuliérement à la guérison des maladies de l'Ame.

IL est tems de passer à l'Histoire des progrés de Martin dans l'étude de la Médecine, & de faire au moins l'énumération de ses plus belles découvertes.

Une des premiéres, fut sa méthode de connoître les maladies cachées, par le moyen de quelques Chiens d'arrêt. Les avantures qu'il eut en se promenant avec ces animaux dans le Parc, & dans d'autres lieux publics de Londres, mériteroient de trouver place ici; mais le récit en sera bientôt imprimé, avec une Liste des Messieurs & des Dames qui ont été arrêtés. Scriblerus y a ajoûté la réprésentation qu'il fit, à l'occasion d'une maladie devenue presque épidémique, aux deux Chambres du Parlement, sous le titre de *Projet d'une Salivation generale*, pour exterminer en une fois la V—e, qui infecte le Royaume.

Mais las d'exercer son habileté sur des *Corps fœtides*, il résolut de ne s'attacher qu'aux maladies de l'*Ame*. Il entreprit donc de trouver des Spécifiques contre toutes les Passions, & au-lieu que d'autres Médecins donnent à leurs malades des Sudorifiques, des Vomitifs, des Purgations, &c. Il donnoit

aux

aux ſiens de l'Amour, de la Haine, de l'Eſpérance, de la Crainte, de la joie, de la Triſteſſe, &c. Et véritablement ce fut l'extrême irrégularité des paſſions du Peuple Anglois, qui le détermina principalement à tourner toutes ſes études de ce côté-là.

Profitant habilement des connoiſſances qu'il avoit aquiſes en Anatomie, il conſidéra les Vertus & les Vices comme des diſpoſitions qui naiſſoient de la conformation & de la ſtructure naturelle des parties du Corps. Un Oiſeau vole, parce qu'il a des ailes. Un Canard nage, parce qu'il a les pattes faites de façon à pouvoir repouſſer l'eau; & il n'y a pas le moindre doute, que le bec crochu des Faucons, auſſi-bien que la force prodigieuſe & les dents pointues des Tigres & des Lions, ne produiſent le manque de bonté naturelle qu'on remarque dans ces animaux.

1. Il obſerva que le Corps & l'Ame opérent mutuellement l'un ſur l'autre; d'où il inféra, que pour guérir une paſſion de l'Ame, il ne falloit qu'ôter à la plus excellente partie de nous-mêmes les inſtrumens dont elle ſe ſert ordinairement pour exprimer cette paſſion.

2. Que chaque paſſion ſe manifeſtoit par le mouvement de quelques *Muſcles* particuliers.

3. Que tous les Muſclès, dont on fait un *frequent uſage*, deviennent plus

forts & plus gros: Qu'ainſi les paſſions habituelles peuvent ſe diſcerner par la groſſeur & par la force des Muſcles, qui ont ſervi à exprimer ces paſſions.

4. Qu'on peut fortifier ou affoiblir un Muſcle en affoibliſſant ou fortifiant ſon antagoniſte. Ces propoſitions préliminaires ainſi établies, il diſoit.

Que la *Complaiſance*, *l'Humilite*, *l'Aquieſcement*, *l'Approbation* & la *Civilité*, paroiſſoient en inclinant la tête, & en baiſſant le corps en avant. Qu'au contraire, le *Refus*, *l'Orgueil* & le *Mécontentement* ſe manifeſtoient en ſecouant la tête, & en jettant le corps en arriére: auſſi les Latins déſignoient-ils avec beaucoup de raiſon le *conſentement* & le *refus*, par les verbes d'*annuere* & d'*abnuere*. Il obſerva de plus que les gens civils & complaiſans avoient les Fléchiſſeurs de la tête très-forts; mais pour ce qui eſt des gens fiers & inſolens, la force réſidoit dans les Etendeurs du cou & dans les Muſcles du dos, ce qui fait qu'ils ſecouent la tête facilement, mais qu'ils ont mille peines à ſe *baiſſer*. Pour corriger ce déſordre, il jugea que la paire de Muſcles appellés *Recti interni*, le Muſcle Maſtoïde, avec les autres Fléchiſſeurs de la tête, du cou & du corps, doivent être fortifiés; & leurs antagoniſtes les *Splenii complexi*, & les Etendeurs de l'Epine du dos affoiblis.

La

La plupart des Meres, bien loin de ſuivre un ſi ſage avis, ſemblent vouloir détruire dans leurs Filles les marques naturelles de modeſtie, en leur enſeignant à ſe *rengorger*, au-lieu de les exhorter à *baiſſer humblement la tête*. Martin conſeilloit à tous ceux qui recherchoient quelque fille en mariage, de bien prendre garde à la *poſture de ſa tête*, tout le bonheur de leur vie pouvant en dépendre.

Les *Flatteurs*, qui ont les Muſcles Fléchiſſeurs ſi forts, qu'ils pouroient faire la révérence huit jours de ſuite, ſe corrigeroient, ſuivant lui, au moins en partie, ſi on les ſuſpendoit à un arbre par le dos, comme les Enfans des Indiens : conjecture heureuſe, qui fut puiſſamment confirmée par la force qu'il trouva aux *Levatores ſcapulæ*. Ce Muſcle eſt appellé le Muſcle de *patience*; à cauſe que tous ceux qui ſont doués de cette affection de l'Ame, touchent de l'épaule le bout de l'oreille. On a obſervé auſſi que la plupart des Maris ont ce Muſcle exceſſivement large & fort.

En vertu de cette même Théorie, il ſuppoſoit que les *Conſtricteurs* des *paupiéres* doivent être fortifiés dans les gens fiers, les *Abducteurs* dans les ivrognes & dans les contemplatifs, qui regardent toûjours gravement le même objet. Que les *Buccinateurs*, ou qui enflent les *jôues* & les *Dilateurs* du *nez* étoient trop forts dans

dans ceux qui se laissoient dominer par la colére, & qu'ainsi la Nature même indiquoit le reméde convenable, qui étoit de *tirer* ces sortes de gens *par le nez*. Pour guérir de jeunes impertinens, qui sautent sur des tables, & qui font éternellement des cabrioles, il vouloit qu'on appliquât à leur gras de jambe des émolliens propres à relâcher les nerfs.

Mais il y a deux cas, dont il avouoit être extrêmement embarrassé. Premiérement l'*Affectation*, qui met en œuvre tant de Muscles des cuisses, du ventre, du cou, du dos & de tout le corps, & tous autrement qu'il ne faut; que la guérison de ce mal exigeroit une quantité impraticable d'ordonnances différentes. Le second cas est le *Ris* immodéré. Quand on amenoit au Docteur quelqu'un de ceux qui étoient sujets à cette ridicule maladie, & qu'il considéroit quelle infinité de Muscles éprouvoient, dans un seul & même instant des mouvemens convulsifs, par la gayeté apparente de ces stupides Animaux; quels spasmes le Diaphragme & tous les Muscles qui servent à la respiration, devoient souffrir; avec quelle violence ces rieurs ouvrent la bouche, clignent des yeux, se secouent les Muscles de l'Abdomen; quand, dis-je, il considéroit toutes ces choses, il avoit accoutumé de s'écrier, *Casus plane deplorabilis!* & déclaroit le Patient incurable.

CHA

CHAPITRE XI.

Cas d'un jeune Seigneur de la Cour, avec l'Ordonnance que le Docteur prescrivit.

VOici un exemple frappant de la sagacité admirable qu'avoit Martin pour découvrir les maladies de l'Ame. Un jeune Seigneur de la Cour parut tout-à-coup extrêmement affecté dans ses discours, & capricieux dans ses actions. Il faisoit les plus étranges questions, se récitoit des vers à lui-même, évitoit ses Amis, & n'étoit accessible qu'à des Flatteurs, à des Chevaliers d'industrie, & à des Poëtes. Ses anciennes connoissances, & ses Parens, le voyant dans un si triste état, le jugerent un Patient digne de notre Docteur.

A peine ce dernier eut examiné tous les symptômes, qu'il décida que cette maladie s'appelloit *Amour*.

Les Amis du Patient lui protesterent, qu'ils avoient observé avec soin tous ses mouvemens, & que le Beau-Sexe n'y entroit pour rien. Scribler soutint de son côté, qu'il étoit éperdûment amoureux. „ Comment cela se peut-il ? (dit „ sa Tante, qui étoit venue consulter „ le Docteur) puisqu'il ne converse „ qu'avec lui-même ? Cela étant, repliqua-t-il, votre Neveu, Madame, est „ amoureux de lui-même ; & cette maladie est assez ordinaire pour ne vous pas

„ pas devoir ſurprendre". Je m'étonne, continua-t-il, qu'on n'ait pas pris garde jusqu'ici, que cette ſorte d'Amour a les mêmes cauſes & les mêmes ſymptômes, & doit être guérie de la même maniére que l'autre, qui cependant réſiſte moins aux remédes. Il y a des gens en qui l'on remarque, dès leur première jeuneſſe, une amoureuſe inclination pour eux-mêmes ; & cette diſpoſition eſt cultivée avec un malheureux ſuccès par des Meres, qui ne veulent pas ſouffrir que leurs enfans ſoient *traverſés en Amour*. L'aiſe, la luxure & l'oiſiveté, allument de plus en plus cette flamme auſſi-bien que l'autre : de fréquentes occaſions d'entretenir la perſonne aimée (qui ſont, comme on ſait, les alimens de l'Amour) ne ſauroient être retranchées ici. Dans l'autre Amour, les Entremetteuſes jouent leur rôle par des billets-doux, ou en diſant un mot favorable à l'oreille : ainſi je voudrois ſavoir, Madame, ſi notre Malade n'a pas été obſédé par des Flatteurs, & par une claſſe de gens qui apportent des Dédicaces & des Vers? „ Nous ne voyons „ autre choſe, Monſieur (répondit la „ Tante".) — Je l'avois bien cru (répliqua Scriblerus) ce ſont-là les Maqueraux, qui s'entremettent entre un Homme & lui-même. N'y a-t-il point quelques Dames qui ont la politeſſe de lui dire, qu'il ſe met bien, & qu'il a

bon

bon air ? „ Sans-doute, Monſieur, mon „ Neveu n'a pas mauvaiſe grace" — Ecoutez, Madame, ceci eſt un malheur pour lui. Autrefois ces ſortes d'Amans avoient au moins le bonheur d'être ſans rivaux, mais depuis quelque tems toutes les Dames ſont leurs rivales — Oſerois-je faire encore quelques queſtions ? De qui parle-t-il ordinairement ? De lui-même, dit la Tante —. De qui vante-t-il le plus l'eſprit ? Le ſien. — A qui écrit-il des Lettres ? A lui-même. — Quel eſt l'objet favori de ſes ſonges ? Lui ſeul. — Qui lorgne-t-il là-bas ? Lui-même dans ſon miroir de poche. — Pourquoi détourne-t-il la tête avec un air de langeur ? Pour ſe ſourire à lui-même en paſſant. — Se dérobe-t-il quelquefois un baiſer à lui-même en ſe mordant les lévres ? Oh ! continuellement, juſqu'à ce qu'elles ſoient d'un beau vermillon. — Lui avez-vous vu faire des careſſes à quelqu'un ? „ A perſonne qu'à lui-même : il s'embraſſe quelquefois en croiſant les bras, il place ſouvent la main ſur ſa propre hanche, & il arrive fréquemment qu'il la mette dans ſon ſein".

Madame, dit le Docteur, ce ſont-là tous de terribles ſymptômes, mais il en reſte encore quelques autres. Ce jeune Amoureux ne s'eſt-il pas fait préſent à lui-même de quelques galanteries ; comme Tabatiéres d'or, Montres à répétition, Etuis ? Ce ſont-là de ces choſes qui

qui ramolliſſent avec le tems le cœur le plus dur. „ Non-ſeulement de pareils „ préſens (interrompit la Tante) mais „ il acheta l'autre jour une belle bague „ de Diamans pour la porter lui-mê- „ me". — S'il a accepté la bague, l'intrigue doit être fort avancée, & il eſt plus que tems; que la famille y mette ordre. Encore un mot, Madame, & j'ai fait. Paroît-il craindre que ſes connoiſſances n'aient pas pour lui tous les égards qu'il mérite? Permet-il qu'on badine, & qu'on prenne avec lui d'innocentes libertés? „ Nullement; le „ moindre air de familiarité le met en „ colére; celui qui oſeroit lui toucher „ la main, auroit un ſoufflet à craindre „ de ſa part". Cela étant, il ne reſte plus aucun ſujet de doute: il a le vrai ſigne pathognomique de l'Amour, la *jalouſie*; car ame qui vive ne ſouffriroit qu'on traitât ainſi ſa Maîtreſſe. Tout bien conſidéré, Madame, le cas eſt fort dangereux. J'ai connu des perſonnes qui ont été engagées bien avant dans cette paſſion d'Amour d'eux-mêmes, mais elles avoient ſoin de tenir l'*intrigue fort ſecrète*. Au-lieu que ce Patient n'a pas le moindre ſoin de la réputation de l'objet de ſa tendreſſe; il eſt enchanté, enſorcelé, & preſque incurable. Cependant, qu'on eſſaie quel effet pouront produire ſur lui les Ordonnances ſuivantes.

Pre-

Premiérement, qu'il *** *Hiatus* ***. Secondement, qu'il porte une perruque d'Abbé. En troisiéme lieu, qu'il évite la compagnie, non-seulement des flatteurs, mais aussi des gens cérémonieux, & de tous les François en général. Il ne feroit pas mal de parcourir l'Angleterre en Coche, & de faire le tour de la Hollande dans une des Barques ordinaires de ce Pays. Qu'il rende les Tabatiéres, les Montres (& particuliérement la bague de diamans) qu'il a reçues de lui-même. Que quelque Ami éclairé & fincére lui repréfente les défauts de fa Maîtreffe, & lui mette devant les yeux, que l'extravagance, l'orgueil, & la prodigalité de cette Belle, le réduiront à la befface. Que cet Ami lui prouve, qu'il n'a pas été fidéle envers lui-même; & quelle caufe légitime alléguera-t-on pour congédier une Maîtreffe, fi l'infidélité n'en eft pas une? En un mot, qu'on lui déclare, qu'aucun autre mortel que lui ne peut fouffrir cette créature. Que tous les miroirs, jouëts polis, & même des affiettes bien écurées, ne s'offrent à fes yeux, de peur d'y ramener l'objet chéri. Qu'il apprenne à laiffer-là tous les airs tendres, ces fouris affectés, ces regards languiffans, ces mouvemens gracieux du corps, ce ton de voix adouci, & toutes les autres fimagrées qui l'ont rendu l'objet de fa propre adoration. Qu'il fur-

furprenne la Beauté qu'il admire dans fon plus profond négligé, & dépouillée de tous fes charmes artificiels; & que dans ce même inftant il life les Lettres, les Dédicaces, &c. dont il a été parlé. Si tous ces remédes font inutiles, j'abandonne le pauvre homme à fon deftin. Qu'il *s'époufe lui-même*, & quand il fe trouvera condamné à refter éternellement avec lui-même, peut-être fe jettera-t-il dans un étang pour fe délivrer de lui-même.

CHAPITRE XII.

Comment Martin entreprit de trouver le fiege de l'Ame, & de fa correfpondance avec les Efprits-forts.

LE projet que Martin avoit formé de trouver des remédes aux maladies de l'Ame, l'engagea à rechercher le *fiége* de cette noble partie de nous-mêmes. Cette recherche le jetta plus d'une fois dans l'embarras. Tantôt il logeoit l'Ame dans le Cerveau, tantôt dans l'Eftomac, & quelquefois auffi dans le Cœur. Enfuite il trouva que c'étoit une chofe abfurde, de n'affigner à cette Souveraine qu'un feul appartement; d'où il inféra qu'elle en changeoit fuivant qu'elle devoit préfider à telle ou

telle fonction de la vie. Le Cerveau étoit ſon cabinet, le Cœur ſa chambre de parade, & l'Eſtomac ſa cuiſine. Mais comme il s'apperçut que différentes fonctions de la vie ſe faiſoient dans le même inſtant, il ſe vit contraint de renoncer à une ſi ingénieuſe Hypothéſe. Cette dure néceſſité lui ſuggéra l'idée, qu'il convenoit davantage à la dignité de l'Ame, de s'aquiter de ſes opérations par l'humble miniſtére des *Eſprits Animaux*, d'où l'on pouvoit conclure naturellement, qu'elle réſidoit en différentes parties ſuivant les différentes inclinations; les différens ſexes, les différens âges, & les différentes profeſſions. Les fins Gourmets l'avoient, diſoit-il, vers les régions de leur palais; les Philoſophes dans le cerveau, les Soldats dans le cœur, les Dames dans la langue, les Joueurs de violon dans les doigts, & les Danſeurs de corde dans la plante des pieds. A la fin il ſe laiſſa prévenir en faveur de la *Glandule pinéale*, ayant diſſequé quantité de ſujets pour trouver les différentes figures de cette glandule, afin de rendre raiſon par-là de la différence des caractéres qu'on remarque parmi les hommes. Il ſuppoſoit que dans des gens inquiets & factieux, elle devoit être pointue, l'Ame n'y trouvant aucun endroit pour ſe repoſer; que dans des caractéres tranquilles, elle ſe terminoit en cube, pour

fournir à l'Ame un bon & large coussin. Il fut confirmé dans ce sentiment par la constante observation, que les Veaux & les Philosophes, les Tigres & les Ministres d'Etat, les Renards & les Filous, les Paons & les Fats, les Moineaux mâles & les Coquettes, les Singes & les Comédiens, les Courtisans & les Epagneuls, les Taupes & les Avares, se ressemblent exactement dans la conformation de la *glande pineale.* Il comptoit bien aussi de trouver la même ressemblance entre les Voleurs de grand-chemin & les Conquérans. Ce fut pour s'éclaircir sur un point si connu, & pourtant si délicat, qu'il acheta le corps qui avoit appartenu à quelqu'un de la premiére de ces deux classes (comme nous l'avons vu ci-dessus) espérant d'avoir un jour quelqu'un de l'autre classe sous le couteau Anatomique.

N'oublions pas de rapporter ici, que ces recherches pour déterminer le *siége* de l'*Ame*, donnerent lieu à sa premiére correspondance avec les Esprits-forts, dont la Société venoit tout nouvellement de s'établir en Angleterre. Ils furent si charmés des talens de Martin, & de sa maniére d'en faire usage, qu'ils ordonnerent à leur Sécretaire de lui écrire la Lettre suivante.

Au savant Scrutateur des Secrets de la Nature, MARTINUS SCRIBLERUS:. *La Société des* Esprits-forts, *salut.*

C'est

C'eſt avec une joie inexprimable que nous avons appris, que votre génie s'applique aux plus profondes recherches ; mais nous ſommes mortifiés, que ce même génie s'amuſe à rechercher le Siége de cette Subſtance Théologique & imaginaire qu'on appelle l'*Ame*. Puiſque vous-même n'avez fait à cet égard aucune découverte qui vous ſatisfit, n'eſt-ce pas une démonſtration qu'il n'exiſte rien de pareil ? Pour achever de vous détromper, en cas qu'il reſte encore quelque doute à votre modeſtie, nous vous avons envoyé une réponſe aux Sophiſmes des ſoi-diſant Philoſophes, comme auſſi une *explication méchanique de la Perception* ou *Penſée*.

(a) Un de leurs principaux Argumens eſt, que le ſentiment indiviſible qu'on eſt *Un*, ne ſauroit ſe trouver dans un compoſé matériel, à cauſe que toute matiére eſt le réſultat de divers Etres diſtincts, ce qui ne ſauroit jamais faire un ſeul Etre individuel penſant.

Il eſt facile de réſoudre cette difficulté par une comparaiſon tout-à-fait ſimple. Dans chaque *Tourne-broche* il y a une qualité *rotiſſante*, qui ne réſide ni dans le poids, ni dans aucune roue particuliére, mais qui eſt le réſultat de toute la machine : de même dans un Animal, le

(a) Tout ce Chapitre eſt une Satire ingénieuſe des argumens par leſquels Collins a voulu prouver contre Clarke, que l'Ame étoit une Qualité.

ſentiment de ſon unité n'eſt point une qualité inhérente à ſon être (plus que la faculté de rotir eſt inhérente à un Tourne-broche), mais le réſultat des différens modes réunis dans le même ſujet. Comme les roues, la chaîne, le poid, les cordes, &c. forment un Tourne-broche, pareillement les différentes parties du Corps forment un Animal. La perception, à ce qu'on aſſûre, eſt inhérente à l'Animal : mais la faculté de rotir ne l'eſt-elle pas au Tourne-broche? Les ſentations, le raiſonnement, la volition, la mémoire, &c. ſont autant de modes différens de penſée; de même, les actions de rotir du bœuf, du mouton, du veau, des poulets, des oyes, &c. ſont différens modes de la qualité de rotir. Et comme la propriété générale de rotir, avec ſes diverſes modifications rélativement au bœuf, au mouton, aux poulets, &c. n'eſt pas affectée à quelque partie du Tourne-broche; pareillement les différens modes de ſenſation, de volition, &c. ne ſont pas inhérens à ce qu'on appelle l'Ame, mais ſont le réſultat de la compoſition méchanique de tout l'Animal.

Il n'en eſt pas autrement de la diſpoſition d'un Violon à rendre des tons qui ſont conformes aux régles de la Muſique, & avec lequel on peut jouer des Préludes, des Sarabandes, des Gavottes, &c. ſans qu'aucun de ces Airs réſide

ſide davantage dans l'Inſtrument, que la penſée ou l'imagination ne réſide dans l'Ame de la perſonne qui les a compoſés.

Les parties, diſent-ils, du corps d'un Animal changent perpétuellement, & les fluïdes éprouvent une circulation continuelle ; de ſorte que les mêmes particules individuelles ne reſtent point dans le cerveau ; d'où il ſuit que l'idée du ſentiment qu'on exiſte, doit paſſer continuellement d'une particule de matiére à une autre ; ce qui exige, que la particule B ſente qu'elle eſt préciſément la même que la particule A, qui l'a précédée.

Nous répondons, qu'on donne un faux ſens à notre Théſe, qui doit s'entendre dans le même ſens, que cette Maxime des Loix d'Angleterre, *que le Roi ne meurt jamais*. La puiſſance de penſer, de ſe mouvoir, & de gouverner toute la Machine, eſt communiquée par une particule à une autre qui lui ſuccéde immédiatement ; laquelle, dès que celle qui la précédoit, eſt partie, prend immédiatement après en main les rênes du Gouvernement ; ce qui conſerve toûjours l'unité du Syſtême.

Ils ſe croient bien forts avec leur queſtion, comment un Homme peut s'aſſurer par la voie du ſentiment intérieur, qu'il eſt le même individu qu'il étoit il y a vingt ans ; nonobſtant l'écoulement de ces particules de matiére

dont ſon Corps a été compoſé. Une comparaiſon familiére ſuffira pour réſoudre cette difficulté.

Le Chevalier Cutler avoit une mauvaiſe paire de bas de laine, que ſa Servante eut ſoin de rentraire ſi ſouvent avec de la ſoie, qu'ils devinrent à la fin de vrais bas de ſoie. Suppoſons préſentement que ces bas du Chevalier, chaque fois que la Servante les raccommodoit, étoient doués du ſentiment de ce qui leur arrivoit, ils doivent avoir ſenti en même-tems qu'ils étoient la même paire de bas, avant d'avoir été rentraits, & après cette opération ; & ce ſentiment doit avoir eu lieu dans tous les cas pareils. Cependant à la fin ils devinrent, comme il a été dit, de vrais bas de ſoie.

On dit que chaque Animal ſent qu'il y a en lui un principe ſimple, qui le meut, le détermine, &c. Nous réſoudrons cette difficulté, en obſervant, que comme dans la *Chambre des Communes* toutes choſes ſe décident par la *pluralité*, il en eſt de même dans tout Syſtême Animal. Comme ce qui détermine la *Chambre*, s'appelle la Raiſon de toute l'Aſſemblée ; il en eſt de même ici des Etres penſans, qui ſont déterminés par la plus grande force de différentes particules, leſquelles, comme autant de membres qui ne penſent pas, forment un Syſtéme penſant.

Pour

Pour ce qui eſt de l'argument, que les châtimens ne peuvent être infligés avec juſtice qu'au même Individu, ce qui ne ſauroit être ſans la notion d'une ſubſtance ſpirituelle, nous diſons qu'il n'y a pas plus de difficulté en cela, que dans la coutume établie d'obliger une Communauté à payer les dettes contractées par ceux qui en ont été membres autrefois.

Nous allons expliquer à-préſent les différens Modes des penſées, par la ſtructure du Cerveau. Les Anatomiſtes ſavent que le Cerveau eſt un aſſemblage de glandes, qui ſéparent les parties les plus ſubtiles du ſang, appellées les Eſprits Animaux; qu'une glande n'eſt autre choſe qu'un long canal, plus ou moins recourbé. Des différens mouvemens des Eſprits dans ces canaux, procédent les différentes ſortes de penſées. Les Idées ſimples ſont produites par le mouvement des Eſprits dans un ſimple canal: quand deux de ces canaux ſe déchargent dans un ſeul, ils forment ce que nous appellons une *Propoſition*; & quand deux de cette derniére ſorte de canaux ſe déchargent dans un troiſiéme, ils forment un *Syllogiſme*, ou *Raiſonnement*. La Mémoire a un appartement diſtinct dans le Cerveau, & conſiſte dans la diſpoſition de divers vaiſſeaux ſimilaires, & ſitués d'une maniére analogue aux canaux des Idées, de même qu'à

ceux des Propositions & des Syllogismes. Qu'on ne s'étonne point après cela, que tant de gens pensent de travers, la mauvaise configuration de leurs glandes rendant la chose absolument nécessaire. Les canaux des Propositions manquent quelquefois, & à plus forte raison ceux des Syllogismes. Il y a des Nations entiéres, qui ne sont stupides, qu'à cause que l'excessive longueur des canaux retarde le mouvement des Esprits Animaux ; dans ceux qui s'amusent à la bagatelle, les canaux sont foibles, & étroits ; mais trop serpentans dans ceux qui se piquent de rafinemens ; & ainsi des autres.

Nous sommes tellement convaincus de la vérité de notre Hypothése, que nous avons chargé un de nos Membres, qui demeure à Nuremberg, de construire une sorte d'Instrument Hydraulique, dans lequel une Liqueur Chymique, semblable à du sang, traversera des canaux élastiques pareils à des artéres & à des veines ; par le moyen d'un piston tel que le cœur, l'Instrument agira à l'aide d'une Machine Pneumatique de la nature des poûmons, avec des cordes & de poulies, qui tiendront lieu de nerfs, de tendons, & de muscles : & nous sommes persuadés que cet Homme artificiel de notre invention, non-seulement marchera, parlera, & s'aquitera de la plupart des fonctions extérieures

rieures de la Vie Animale, mais (étant remonté une fois chaque semaine) raisonnera peut-être aussi-bien que quelques-uns de nos Curés de Village. Nous languissons après le bonheur de vous voir devenir Membre de notre Société, & vous prions de nous croire, &c.

Nous aurons quelque jour occasion de rapporter la réponse que Martin fit à cette obligeante Lettre : il suffira de dire ici, que Crambe se mit en fureur contre eux, parce que (à ce qu'il s'imaginoit) ils s'étoient approprié une des belles idées de sa *Theorie des Syllogismes*, sans lui faire seulement l'honneur de le nommer. Il conseilla à son Maître de ne former aucune liaison avec eux, à moins qu'ils ne lui donnassent caution bourgeoise, qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui après cette Vie.

CHAPITRE XIII.

Récit abregé des Voyages de Martin.

MArtin commença ses *voyages* l'an 1699. Nos Lecteurs seront curieux sans-doute d'en avoir le détail, mais il n'est pas tems encore de leur donner cette satisfaction. Voici tout ce qu'il m'est actuellement permis d'en révéler.

Dans son premier voyage, une tempête favorable lui procura la découverte des restes de l'ancien Empire des *Pygmees*.

Le principal événement de son second voyage, fut que son Vaisseau échoua sur la côte du Pays des Géans, qui sont présentement le Peuple le plus humain de toute la Terre. Son troisiéme voyage lui valut la connoissance du Royaume des *Philosophes*, qui est gouverné *Mathématiquement*. Il en rapporta d'admirables projets, & dont l'exécution auroit pu faire un bien infini à sa chére Patrie ; mais, à sa grande mortification, ils furent tous rejettés par les envieux Ministres de la Reine ANNE, & lui-même eut le malheur d'être renvoyé hors du Royaume.

C'est ce qui a fait, que dans son quatriéme voyage, il témoigne quelque mécontentement contre tous ceux de son espéce, mais particuliérement contre les *Ministres d'Etat*, & qu'il déclare ouvertement sa résolution de ne jamais donner aucun Mémoire au *Secretaire d'Etat*, pour soumettre à la *Couronne* de la *Grande-Bretagne* les Pays qu'il avoit découverts.

Je serois charmé, qu'au moyen du peu qui a été dit dans ce Chapitre, le Lecteur pût deviner la nature & les particularités de ces voyages. Les Loix de l'Honneur ne me permettent pas de m'ex-

m'expliquer plus ouvertement ſur ce ſujet.

Mais ſi quelqu'un lit jamais les merveilleux événemens dont il a été le témoin parmi tant de Nations inconnues, & qui ſont écrits de façon qu'on y reconnoit la plume d'un Philoſophe, d'un profond Politique, & d'un ſage Légiſlateur ; & peut s'imaginer qu'ils ont pour Auteur un *Chirurgien de Vaiſſeau*, ou le *Contre-Maitre* d'un *Navire Marchand*, qu'il reſte dans ſon ignorance.

Et qui que ce puiſſe être, qui obſervera de plus, à chaque page d'un pareil Ouvrage, un *Amour* cordial pour le *Genre-Humain*, un *Reſpect* inviolable pour la *Verité*, un ſincère *Attachement* pour ſa chére *Patrie*, & pour la Reine ANNE ; ſûrement cet Homme eſt un objet de pitié, ſi à tant de caractéres diſtinctifs & frappans, il ne reconnoît pas le grand *Scriblerus.* (a).

CHAPITRE XIV.

Découvertes du grand Scriblerus, faites & à faire, écrites & à écrire, connues & inconnues.

NOus finirons notre premier Livre à ce grand période. Et c'eſt ici, ô Lec-

(a) Les *Voyages de Gulliver* avoient été d'abord deſtinés à faire partie des Mémoires de SCRIBLER.

ô Lecteur, que nous te prions d'oublier entiérement tout ce que tu as vu jusqu'à-présent, & de ne fixer tes regards que sur le vaste champ que le second Livre va ouvrir à tes yeux : champ, dont les fruits (si tes péchés ou les nôtres ne l'empêchent) enrichiront cet Ouvrage, & se répandront sur toute la face de la Terre.

En attendant, témoigne hautement l'obligation que tu as à cet excellent Personnage, à ce Prodige de notre Siécle; qu'on peut appeller à juste titre *le Philosophe des dernieres Causes*, puisque par une sagacité qui lui est particuliére, il a découvert chacun des effets dans sa propre cause; & que sans le secours trivial des Expériences ou des Observations, il a été l'Inventeur de la plupart des Systêmes & des Hypothéses modernes. Il a aussi enrichi les Mathématiques de plusieurs *Quadratures* Géometriques du *Cercle*. C'est lui qui a découvert le premier la *Cause de la Gravité*, & le *Mouvement* intestin des *Fluides*.

On lui a l'obligation d'avoir determiné la *Paralaxe* de l'*Etoile Polaire*, & d'avoir trouvé toutes les nouvelles *Théories* du *Déluge*.

L'*Horreur du Vuide* & la *Matiére Subtile* ont été employées plus d'une fois par ce profond Philosophe, à résoudre les principaux Phénoménes de la Nature.

Les

Les *Couleurs* font devenues *palpables* pour lui; & il a le tact si délicat, qu'il distingue les différentes vibrations des rayons hétérogénes de Lumiére.

Il a trouvé plus d'un *Mouvement perpétuel*, des *Machines volantes*, & les *Longitudes*, par le moyen des *Galiotes à bombes*; pour ne rien dire de son ingénieuse découverte, d'augmenter la force des Vents alizés, en plantant une prodigieuse quantité de roseaux & de joncs.

Je n'indiquerai qu'un petit nombre de ses Ouvrages Philosophiques & Mathématiques.

1. Un Traité complet des Loix de la Nature, avec une Revue de celles qui sont hors d'usage, comme aussi de celles qui sont prêtes à être renouvellées & remises en vigueur.

2. Explication Méchanique de la formation de l'Univers, suivant l'Hypothése d'Epicure.

3. Recherche touchant la Quantité de Matiére qu'il y a dans l'Univers, & dans quelle proportion de Gravité spécifique le partage a été fait entre la Matiére solide & la Matiére fluïde.

4. Observations Microscopiques sur la figure & la grosseur des particules dont les Fluïdes sont composés. Calcul de la diminution annuelle de ces Fluïdes, & le vrai instant où la source s'en trouvera totalement épuisée.

5. Calcul de la durée du Soleil, &

combien de tems il brulera avant de s'éteindre.

6. Méthode pour appliquer la force, qui nait de l'immense vitesse de la *Lumiere*, à des usages méchaniques.

7. Réponse à la question d'un Curieux. Combien de tems une *nouvelle Etoile* doit avoir été allumée pour être apperçue par les habitans de notre Globe? Avec une supputation de ce que chaque Habitant de la *Lune* mange ordinairement à souper, eu égard à la longueur de leurs nuits, qui valent chacune quinze de nos jours naturels.

8. Démonstration de l'empire que les Habitans de la Terre ont sur ceux de la Lune, s'il arrive jamais que ces deux Planétes se joignent. Avec un plan de Traité de partage entre les principaux Potentats, dès que cette proximité aura lieu.

9. Table des Marées, pour une Cométe qui doit passer tout-près de la Terre.

10. Le nombre des Habitans de Londres déterminé par le rapport des Vuidangeurs.

Il paroît clairement par ce qu'on vient de lire, combien ses études tendoient à l'avantage général du Genre-Humain. Ce généreux motif l'engagea à faire nombre de projets, dont il suffira d'en indiquer *deux*, pour qu'on admire l'étonnante grandeur de son génie.

Le

Le premier consistoit à imposer une contribution générale à tous les Princes, pour percer la premiére croute de notre *Globe*, jusqu'à la sphére concentrique suivante. Il se proposoit en cela pour but de trouver la *Paralaxe*, des Etoiles *Fixes*; mais principalement de réfuter la Théorie de la *Gravité* que le Chevalier Newton a donnée, & celle des *Variations* de Mr. Halley. L'autre projet consistoit à élever deux perches d'une prodigieuse hauteur sous le Méridien de Londres, ou de quelque autre Ville, & d'attacher au haut de ces perches de grandes lanternes, afin de réparer cet oubli de la Nature, & de rendre le calcul des Longitudes aussi aisé que celui de la Latitude. L'un & l'autre de ces projets lui sembloient très-praticables, quand il considéroit la puissance des Monarques de la Terre, & leur zéle pour l'avancement des Sciences.

Après les merveilles que nous-venons d'en rapporter, en voici d'autres moins sublimes, mais plus utiles au Genre-Humain. Pourvu qu'il connût l'âge, le teint, ou le poids d'une Personne, il prescrivoit d'aussi bonnes Ordonnances, que s'il eût passé plusieurs jours devant le lit du Malade. Il enseigna à divers Médecins modernes à guérir leurs Patiens par *intuition*, & à d'autres à guérir les leurs *sans les regar-*

der seulement. Il avoit conçu l'idée d'une espéce de Menstrue pour dissoudre la Pierre, & admettoit dans la composition l'*Eau Diluvienne Universelle* du Dr. Woodward. On lui doit aussi l'expédient de soulager les Astmathiques, en faisant apporter de l'air frais de la campagne en ville, par des Tuyaux de la nature des Récipiens de Machines Pneumatiques. Par ce moyen on pouroit voyager, & respirer l'air auquel on a été le plus accoutumé, au contentement inexprimable d'un grand nombre d'Ecossois, de Lapons, & d'Ours blancs.

Sa pénétration, en fait de Physionomie, étoit telle, qu'il entreprenoit d'écrire la vie d'un Homme, pourvu qu'il vit son Portrait; & à l'aide des traits des Parens, il traçoit le portrait d'un Enfant qui devoit encore naître.

Les Sciences qu'il illustroit, si fort, ne l'empêcherent pas de cultiver les Beaux-Arts, comme la Peinture, l'Architecture, la Musique, la Poësie, &c. Ce fut lui qui donna la premiére idée à nos Peintres modernes, de rendre leurs Portraits plus ressemblans, en se servant de *couleurs* qui conviennent à un Homme, non-seulement pendant qu'il se porte bien, mais aussi quand il devient malade, âgé, ou même qu'il est mort.

En Architecture il avoit moins égard à la symétrie présente, qu'à une pensée bien

bien digne d'un vrai Partisan de l'Antiquité, savoir, le noble coup-d'œil que l'Edifice offriroit à la Postérité, quand il seroit tombé en ruines.

Pour ce qui est de la Musique, Heidegger n'aura pas le front de nier qu'il ne lui ait de grandes obligations.

En Poësie, il a brillé sous cent noms différens, dont nous donnerons quelque jour un Catalogue.

En Politique, ses Ecrits sont d'un goût particulier, la plupart ironiques; mais l'ironie en est si fine, que bien des Sots s'y sont trompés. Il voulut persuader un jour aux Irlandois de manger leurs propres Enfans, & il y eut des gens assez bêtes pour prendre la chose en mauvaise part (a). Il a souvent écrit contre la Liberté sous le nom de *Freeman* & d'*Algernoon Sidney*, pour justifier les mesures de l'*Espagne*, sous celui de *Raleigh*; & en faveur de la Corruption, sous ceux de *Caton* & de *Publicola*.

Il est vrai qu'à son dernier départ d'Angleterre, sous le Régne de la Reine ANNE, craignant qu'on ne pervertît l'usage de ces Piéces, au scandale des Foibles, ou à l'encouragement des Méchans, il les jetta toutes sans miséricorde dans un Privé près de *St. James*. Quelques Ecrivains à gages firent si bien néanmoins, qu'ils en recouvrérent quelques-unes, qui sont actuellement

(a) Traité Ironique de Swift sur ce sujet.

ment les grands ornemens de leurs Ouvrages.

Tout ce qu'il crut avantageux au Genre-Humain, il le communiqua constamment (non-seulement durant son séjour parmi nous, mais aussi depuis son absence) par quelque moyen ou autre, auquel l'ostentation n'avoit aucune part. La modestie incroyable avec laquelle il s'est toûjours caché, est connue de plusieurs de ceux auxquels il a adressé des Epitres, des Traités, des Avis, des Projets pour être remis entre les mains des premiers Ministres; des Lettres, des Découvertes qui ont été admirées par tous les Membres de la Société Royale; & bien d'autres Productions encore.

Dans la suite de ses Mémoires ces Piéces seront rendues à leur véritable Auteur. Et j'ose dire qu'elles ne déplairont qu'à ceux qui y sont trop intéressés comme *Plagiaires*, pour qu'ils aient le droit d'en parler comme *Juges*. C'est pourquoi nous avertissons le Public, que tous ceux qui disent du mal de cet Ouvrage, ne le font que par quelque raison secréte, qu'ils n'auront garde d'avouer.

FIN.

ΠΕ-

ΠΕΡΙ ΒΑΘΟΥΣ,

OU

L'ANTI - SUBLIME,

C'EST-A-DIRE,

L'ART DE RAMPER EN POESIE,

Par MARTIN SCRIBLER.





L'ANTI-SUBLIME, OU L'ART DE RAMPER EN POESIE.

CHAPITRE PREMIER.

Dessein de l'Auteur.

IL y a long-tems, mes chers Compatriotes (*a*), que c'est pour moi un sujet de surprise & de chagrin, de voir que, tandis qu'un grand nombre de Poëtes, de Critiques, & d'Orateurs, ont compilé & rédigé l'Art de la Poësie ancienne, il ne s'en soit pas trouvé un seul parmi nous qui ait eu assez de zéle, assez d'amour du Bien-public, pour faire la même chose à l'égard de la Poësie moderne, quoiqu'on reconnoisse & qu'on con-

(*a*) Martin Scribler, quoiqu'Allemand d'extraction, étoit né en Angleterre. Voyez sa Vie & ses Mémoires, qu'on publiera incessamment.

convienne généralement, que nos Modernes, induſtrieux en tout genre, ſont infiniment au-deſſus des Anciens, tant par la ſolidité & l'élégance de leurs Ecrits, que par la légéreté & la rapidité de leurs jugemens.

Cependant il n'eſt que trop vrai que, tandis qu'on a fait un chemin droit & facile pour arriver à l'ὕψος ou *ſublime* des Anciens, on ne nous a pas encore frayé la moindre route pour nous conduire à notre βάθος ou *profond*, que les Latins qui ſont venus entre les Grecs & nous, ont exprimé par le mot d'*altitudo*, qui ſignifie également *hauteur* & *profondeur*. C'eſt pourquoi, conſidérant avec une extrême douleur, que pluſieurs grands Génies de ce ſiécle (dont on peut dire que d'ailleurs ils promettent beaucoup) errent ſans guide dans l'obſcurité, & s'égarent dans les ténébres, j'ai entrepris cet Ouvrage difficile, mais néceſſaire, pour les mener comme par la main & pas à pas dans l'agréable ſentier, & par la douce pente qui conduit au βάθος, qui eſt, pour ainſi dire, le fond, la fin, le centre, & le *non-plus ultra* de la véritable Poëſie moderne.

Oui, mes chers Compatriotes, quand je conſidére l'étendue, la fertilité, la multitude des habitans de nos Pyas-bas du Parnaſſe, l'état floriſſant de notre Commerce, l'abondance & le grand nombre

bre de nos Manufactures ; je ne puis m'empêcher de faire deux réflexions, qui me jettent dans la derniére surprise : la premiére est, qu'on n'a accordé les plus grands honneurs & les plus grandes dignités qu'aux seuls maigres habitans du sommet de la montagne, qui sont en très-petit nombre : la seconde, que notre Nation est néanmoins parvenue sans aucun systême régulier, & sans régles fixes, à ce point de grandeur & d'élevation où nous la voyons aujourd'hui. Quant à la premiére de ces réflexions, j'ai consideré depuis peu avec beaucoup de joie & de satisfaction, la décadence du bon goût & du rafinement ; décadence qui est arrivée comme par dégrés ; & qui a tellement changé les esprits, qu'ils sont devenus trop raisonnables pour exiger que nous nous donnions des peines infinies pour atteindre jusqu'au dégré d'élevation où sont ces Montagnards, & pour parvenir au goût de sublimité qu'ils respirent dans la haute région du Parnasse, tandis qu'ils peuvent eux-mêmes, sans beaucoup de peine, descendre & se rabaisser jusqu'à nous. Mais comme nous avons maintenant incontestablement la pluralité de notre côté, je ne doute point que nous ne soyons bientôt en état de mettre de niveau avec nous les habitans de ce haut Pays, & de procurer un plus grand cours & un débit plus rapide à nos rares productions, qui

qui font déjà si goutées de tous les Seigneurs, & de toute la petite Noblesse de la Grande-Bretagne, qui nous appuient de leur crédit, qui nous encouragent, qui nous récompensent.

Pour suppléer au premier défaut, je me propose de recueillir les régles dispersées de notre Art, & de les rédiger en un Traité régulier, appuyé sur les exemples & sur la pratique des profonds Génies de notre Nation; imitant en cela mes illustres prédécesseurs, le Maître d'Alexandre[3] & le Sécrétaire[4] de la célébre Zénobie. Je suis d'autant plus animé à exécuter un si noble projet, que je me flatte d'y réussir beaucoup mieux que ces grands Critiques, puisque leurs régles, quelque bonnes qu'elles puissent être, n'ont jamais été que très-négligemment exécutées, & que leurs préceptes, quoique strictes & exacts, n'ont été suivis que par accès, par caprice, & par un très-petit nombre d'Auteurs.

Je me propose en même-tems de faire justice à nos voisins les habitans du haut du Parnasse, qui prenant avantage du poste élevé où ils sont, nous jettent continuellement des décombres, de la boue, des pierres, & ne sauroient nous laisser vivre en repos. Ne méritent-ils pas bien d'être punis ces insolens, qui tandis qu'ils jouissent de l'eau pure & crystalline de l'Hélicon, nous envient notre eau commune, qui graces à notre étoi-

3. Aristote.
4. Longin.

étoile, quoiqu'elle ſoit quelquefois bourbeuſe, coule néanmoins en plus grande abondance ? Mais ce n'eſt pas-là la plus grande injuſtice dont nous ayons à nous plaindre. Quoiqu'il ſoit évident que nous n'ayons jamais fait la moindre entrepriſe ni la moindre incurſion ſur leurs Terres, & que nous ayons toûjours vécu contens de notre ſort dans les marais où nous ſommes nés, il leur eſt arrivé ſouvent de commettre pluſieurs petits vols ſur nos frontiéres ; ils ont même couru & pillé tout le Pays ; ils ont enlevé des charretées entiéres d'ouvrages de notre Manufacture : & c'eſt en partie pour reclamer quelques-uns de ces biens qui nous ont été volés, que j'entreprens ce Traité.

Nous allons voir dans le cours de cet Ouvrage, que nos plus grands adverſaires ſont quelquefois deſcendus vers nous, & qu'indubitablement ils auroient pu de tems en tems arriver eux-mêmes au *Bathos*, s'ils n'avoient été arrêtés & retenus par l'opinion erronée dans laquelle ils perſiſtoient tous, qui eſt que les régles des Anciens étoient également néceſſaires aux Modernes : erreur la plus abſurde qui ſe puiſſe imaginer, comme nous le prouverons amplement dans les Chapitres ſuivans.

En effet, lorſque quelques-uns de ces Meſſieurs ſe ſont avancés juſqu'à vouloir s'eſſayer ſur de nouveaux modéles par

la

la seule lumiére de leur esprit, il est surprenant de voir combien ils ont approché de nous dans ces Piéces particuliéres, quoique dans toutes les autres ils soient aussi éloignés de notre *Bathos*, que le Ciel est éloigné de la Terre.

CHAPITRE II.

Que le Bathos, *ou* Profond, *est le goût naturel des Hommes, & en particulier du Siecle present.*

LA Nature elle-même a donné à l'Homme le goût du *Bathos* : ce goût est, pour ainsi dire, imprimé dans son ame, & il le conserve toujours, jusqu'à ce que perverti par la coutume & entrainé par l'exemple des autres, il apprenne, ou plutôt il soit forcé à donner dans le sublime. C'est pour cela que les enfans, dont l'esprit n'est pas encore gâté par les préjugés, ne goûtent que les productions & les images que leur présentent nos Ecrivains modernes. J'ai remarqué avec quelle rapidité le goût général revient à la premiére simplicité & à la premiére innocence ; & si le but de toute la Poësie est de divertir & d'instruire, il est certain que le genre de Poësie qui divertit & qui instruit le plus grand nombre, doit avoir la préférence.

Jettons

Jettons les yeux ſur tous les admirateurs de la Poëſie, nous trouverons qu'il y en a très-peu qui aient du goût pour le Sublime, au-lieu que le *Bathos* ou *Profond*, frappe généralement tous les hommes, & ſe trouve proportionné à leur capacité. C'eſt une entrepriſe infructueuſe, que d'écrire pour des gens d'un goût délicat & rafiné, aux quels après tout il eſt preſqu'impoſſibile de plaire: mais c'eſt une entrepriſe encore plus chimérique, que d'écrire pour la Poſtérité, parce que nous ne pouvons en aucune façon juger de ſon goût, & que jamais nous ne pourons jouir de ſes applaudiſſemens. Il faut avouer que nos Auteurs les plus ſages & les plus prudens ont leur but, qu'ils ne perdent point de vue: *ils cherchent à plaire & à inſtruire*, ET PRODESSE VOLUNT ET DELECTARE POETÆ. Le gain eſt leur véritable but: c'eſt leur unique fin: c'eſt-là qu'ils bornent toutes leurs vues. Pour y parvenir, il faut qu'ils cherchent les applaudiſſemens des Lecteurs, en leur donnant du plaiſir, & leur préſentant des choſes agréables. D'où il s'enſuit démonſtrativement, que leurs Productions doivent être conformes au goût préſent. Pour moi je ne puis m'empêcher de féliciter notre ſiécle ſur ce bonheur particulier, qui eſt que, quoique nous ayons fait véritablement de grands progrès dans toutes les autres eſpéces

de luxe & de débauche, nous ne donnons point encore dans ce haut goût en fait de Poëſie, & que c'eſt en cela ſeul que nous ſommes moins délicats que nos Ancêtres. S'il faut juger d'un Art par le ſuccès, j'en appelle à l'expérience, & je demande s'il n'y a pas eu, à proportion du nombre, autant de bons que de mauvais Poëtes qui ſoient morts de faim ?

Cependant lorſque je dis que le gain doit être le principal but & la principale fin de notre Art, je ne prétends pas interdire les amuſemens de la Poëſie aux grands-Génies, qui ont un rang dans le Monde, ou qui poſſédent de grands biens; ils ne ſont pas moins eſtimables, & ne méritent pas moins de louanges, que ces Princes, qui emploient leurs heures de loiſir à quelqu Art méchanique ou manuel, qui demande une certaine addreſſe; il y auroit même de l'ingratitude à ne pas avouer que notre Art leur a été plus d'une fois infiniment redevable.

CHAPITRE III.

La néceſſité du Bathos, *conſidérée Phyſiquement.*

Outre cela, il y auroit trop de cruauté à vouloir ôter entiérement la liberté d'écrire, à tous les Auteurs qui ne

ne peuvent pas écrire dans un autre genre. J'oppoſe à cette injuſte prétention un argument que je tire d'un principe de Phyſique qui me paroît inconteſtable, qui eſt que la poëſie peut-être regardée comme *une ſecrétion* ou *purgation naturelle des humeurs peccantes du cerveau*. De même donc que je ne voudrois pas tout d'un coup arrêter à mon voiſin un rhume de cerveau, ou tout autre écoulement d'humeurs, je ne voudrois pas non plus l'empêcher d'écrire, parce que c'eſt dans lui un mal néceſſaire, & qu'il faut que cette humeur peccante ait ſon cours. On peut aſſûrer avec vérité que dans tout l'Univers on trouveroit à peine un ſeul homme hors de l'enfance, qui n'ait eu, ſoit dans un tems, ſoit dans un autre, quelque évacuation poëtique ; & il n'y a point de doute que cette évacuation n'ait produit des effets merveilleux pour ſa ſanté : tant il eſt vrai que *nous naiſſons Poëtes*, NASCIMUR POETÆ ! Ainſi l'envie d'écrire s'appelle proprement *pruritus* ou *démangaiſon*, parce c'eſt en effet une *titillation de la faculté générative du cerveau* ; & en parlant de celui qui a cette envie, on dit qu'il *conçoit* : or, celui qui conçoit, doit *enfanter*. J'ai connu un homme, qui après avoir été penſif, rêveur, & mélancholique pendant pluſieurs jours, devint tout d'un coup ſociable, enjoué, gai ; & cela par un heu-

reux débordement d'humeurs peccantes & de bile poëtique, qui lui déchargea le cerveau. Je ne doute nullement que la plûpart des morts ſubites & prématurées, ne viennent d'une trop grande plénitude des humeurs, qui produiſent cette fougueuſe paſſion, & qui ne peuvent ſe diſſiper par une évacuation louable: j'oſe même dire que les pauvres Poëtes qui n'ont pas dequoi ſe donner le néceſſaire, meurent, hélas! d'une mort précipitéé, faute de plumes, d'encre, & de papier. De-là il s'enſuit que la ſuppreſſion de la plus mauvaiſe Poëſie, eſt d'une dangereuſe conſéquence pour l'Etat. Nous voyons par l'expérience, que les mêmes humeurs qui dans l'Eté s'évacuent d'elles-mêmes en *Ballades* & en *Sonnets*, ſont condenſées par le froid de l'Hiver, & ne produiſent que des Libelles, des Brochures, des Diſcours, des Harangues pour ou contre le Miniſtére: & je ne ſais pas même ſi fort ſouvent une Piéce de Poëſie ne ſeroit pas la compoſition la plus innocente à laquelle un Miniſtre pouroit lui-même s'appliquer.

Il eſt donc manifeſte qu'il faut tolérer la médiocrité, & qu'on doit même la permettre aux bons Sujets d'Angleterre. Pour moi je ne puis comprendre comment le monde a pu ſe laiſſer perſuader le contraire, & le recevoir même comme un principe, ſur la ſimple autorité de ce paſſage d'Horace: MEDIO-

CRIBUS

CRIBUS ESSE POETIS NON DII, NON HOMINES, NON CONCESSERE COLUMNÆ, De Arte Poëtica. *Ni les Dieux, ni les Hommes ne peuvent souffrir un Poëte médiocre, & ses Ouvrages ne valent pas la peine d'être affichés.* En effet, comment se peut-il faire que ce juste milieu, cette vertu toute d'or, cette quinteſſence de toutes les vertus, soit regardée comme un défaut, & comme un défaut si choquant, dans le seul Art de la Poësie ? Et comment la modération & la médiocrité, qui sont des qualités si aimables dans un Homme, peuvent-elles être si détestables dans un Poëte ?

Quoi qu'il en soit, à Dieu ne plaîſe que je compare ces médiocres & froids Ecrivains, à ces grands Génies qui sont nés avec une certaine *vivacité de pesanteur*, ou, pour me servir des termes d'un Auteur Anglois, avec une aptitude & une souplesse merveilleuse pour ramper, & qui sont en état d'exceller par la seule force & la vigueur de leur heureux naturel: tout ce que je me propose, c'est de prouver la néceſſité des régles à ces médiocres Génies, & leur utilité aux Esprits plus sublimes.

CHAPITRE IV.

Qu'il y a un Art du Bathos *ou* Profond.

IL s'agit maintenant de prouver qu'il y a un *Art de ramper en Poësie.* N'y a-t-il pas une Architecture pour faire des voûtes & des caves, aussi-bien que pour élever des dômes & des pyramides? Ne faut-il pas autant d'art & de travail pour faire des fossés, que pour élever des montagnes? N'y a-t-il pas un art de plonger, aussi-bien qu'un art de voler? Y a-t-il un homme de bon-sens, un homme de métier, un bon connoisseur qui puisse dire qu'une Machine à plonger n'est pas d'une utilité merveilleuse pour faciliter la respiration, pour soulager & aider la vue, & pour fournir au Plongeur d'autres moyens ingénieux pour rester plus long-tems sous l'eau?

Si nous examinons les Auteurs de l'Antiquité, nous en trouverons aussi peu qui se soient distingués dans le *véritable Profond*, que dans le *véritable Sublime:* & comme il paroît par Longin, on a eu la même idée de l'un que l'on a aujourd'hui de l'autre, c'est-à-dire, qu'on a été persuadé que c'étoit uniquement un don de la Nature. Je conviens que pour exceller dans le *Bathos*, il faut du génie; mais on doit convenir aussi que les

les régles de l'art ne ſont pas moins utiles, ſoit pour augmenter notre péſanteur naturelle, ſoit pour nous attacher des poids qui accélérent notre chûte, pour faciliter notre deſcente, pour nous conduire par les pentes les plus avantageuſes, & pour accoutumer notre imagination à une façon de penſer profonde. Il y en a beaucoup qui peuvent tomber, mais il y en a peu qui aient le talent de tomber avec grace. Diſons plus : un Homme qui eſt dans le plus bas dégré, & au fond de l'Atmoſpére, il ne lui eſt pas ſi facile de deſcendre au-deſſous de lui-même, à moins qu'il n'appelle l'art à ſon ſecours. Il en eſt du *Bathos* comme de la petite Biére; ſi vous la laiſſez à l'air, elle ſe tourne, elle devient inſipide; mais ſi vous la bouchez bien ſelon nos régles, il n'y a rien de ſi mouſſeux, de ſi vif, de ſi pétillant.

Le Sublime dans la Nature, c'eſt le Ciel, c'eſt le Firmament, c'eſt le Soleil, ce ſont les Etoiles, &c. Le Profond dans la Nature, c'eſt l'Or, ce ſont les Perles, les Pierres précieuſes, les Tréſors cachés dans les entrailles de la Terre; tréſors auſſi ineſtimables qu'ils ſont inconnus. Mais ce qui tient un certain milieu entre toutes ces choſes, par exemple les Grains, les Fleurs, les Fruits, les Animaux, & autres choſes qui ſont uniquement pour l'uſage de l'Homme;

tout cela est d'un prix médiocre, & si commun que les Curieux n'en font pas grand cas: car il est certain que toutes les choses dont nous connoissons le véritable usage, ne peuvent pas être regardées comme étant d'un prix inestimable. C'est ce qui nous fournit la solution de la question dont il s'agit, & c'est ce qui nous fait comprendre pourquoi le Sens-commun a été ou entiérement méprisé, ou peu estimé, &, pour ainsi dire, mis au rebut par les plus grands Critiques & les plus grands Auteurs modernes.

CHAPITRE V.

Du véritable Génie pour le Profond, & *ce qui le constitue.*

JE ne crains pas d'avancer ici cette proposition, comme la base, le premier principe, & la pierre angulaire de notre Art. Quiconque voudra exceller dans le *Bathos*, doit éviter soigneusement, & même détester & avoir en horreur toutes les idées, les productions, & les moindres vestiges de ce dangereux ennemi de l'Esprit, & de ce destructeur des plus belles Figures, qui est connu, je ne dirai pas de tous les hommes, sous le nom de *Sens-commun*: il faut qu'il s'applique

plique tout entier à aquérir le véritable *goût de travers*, & à se faire à une maniére de penser plus heureuse, moins commune, bizarre, & dont il ne puisse pas même rendre raison.

Il doit se regarder lui-même comme un Peintre *grotesque*, qui gâteroit ses ouvrages s'il imitoit la Nature, ou s'il observoit l'uniformité de Dessein. Il faut qu'il mêle ensemble toutes sortes de morceaux de différentes espéces & entiérement discordans, Paysage, Histoires, Portraits, Animaux; qu'il les lie les uns aux autres par un grand nombre de cadeaux & de festons, par la tête ou par la queue, selon que cet alliage plaîra à son imagination, & qu'il poura concourir à son but principal, qui est d'éblouir par un bizarre contraste de couleurs, & de surprendre par la contrariété & la disparité des images, ensorte *qu'il unisse ensemble les Oiseaux & les Serpens, les Tigres & les Agneaux* ; SERPENTES AVIBUS GEMINENTUR, TIGRIBUS AGNI. *Horat. de Arte Poëticâ.* Son dessein doit être semblable à un labyrinthe, dont personne ne puisse vous tirer que lui-même. Et puisque le grand art de toutes sortes de Poësie, est de mêler ensemble la vérité & la fiction, & de joindre le vraisemblable avec le surprenant, notre Auteur produira le croyable en peignant la Nature dans sa plus basse simplicité, & le surprenant,

 il

il le préſentera d'une façon directement oppoſée à l'opinion commune. S'il s'agit de peindre les Mœurs, c'eſt pour lors qu'il ſe guindera, & qu'il donnera dans le merveilleux. Faudra-t-il peindre Achille, il vous le repréſentera auſſi patient que Job; il fera parler un Prince comme un Bouffon de Théâtre, une Dame d'honneur comme une Revendeuſe, un Laquais ou un Valet de pied comme un Philoſophe, un Homme du monde comme un Scholare & un Pédant. Quiconque a lu ou vu repréſenter nos Piéces de Théâtre modernes, peut faire un beau recueil de tout ce qu'il y a de plus noble en ce genre, & former en même-tems un corps complet d'inſtructions & de moralités à la nouvelle mode.

Nos grands Auteurs ſe ſont apperçus, que depuis pluſieurs ſiécles le monde étoit las & fatigué de voir repréſenter des choſes naturelles. Et nous voyons en effet évidemment, par l'applaudiſſement général avec lequel on écoute tous les jours ſur notre Théâtre les admirables entretiens des Arlequins, Magiciens, Farceurs, & Joueurs de gobelets, que le contraire du naturel eſt fait pour plaire & pour divertir. Quand on voit un Caroſſe ſe changer tout-à-coup en une brouette, un Enchanteur ſe métamorphoſer en une vieille; quand on voit la tête d'un Homme où doivent être naturellement ſes talons, de quelle ſurpriſe, de

de quelle joie les Spectateurs ne se sentent-ils pas transportés ? Un effet si merveilleux ne peut s'attribuer qu'à cette seule & unique cause, qui est que les Spectateurs voient chaque objet métamorphosé en celui que les idées qu'ils ont eux-mêmes du *Bathos* ou *Profond*, leur avoient déjà suggéré auparavant.

Un Poëte moderne doit donc s'accoutumer à cette heureuse, &, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, à cette antinaturelle maniére de penser ; il doit s'en rendre tellement le maître, qu'il puisse à la vue de quelque objet que ce soit, se remplir l'imagination d'idées infiniment au-dessous de cet objet : ses yeux doivent toujours être comme au faux bout d'une Lunette d'approche, qui diminue tous les objets.

Par exemple, quand un de ces grands Génies regarde le Ciel, il saisit tout d'un coup l'idée d'une Piéce de *taffetas bleu* ou d'une *tavayole*.

Le Ciel qui est d'un si vaste volume qu'à peine peut-il trouver assez de place pour s'étendre, filoit délicatement, & travailloit sur le beau métier de la Nature ; il embrassoit dans son tendre giron *le Monde* nouveau né, *& le couvroit tout autour avec son* manteau étoilé : Pr. Arthur, pag. 41. & 42. (a)

 S'il

(a) Afin de rendre justice à ces grands Poëtes, nous avons pris nos citations des meilleures, des derniéres & des plus correctes éditions de leurs Ouvrages. Celle du *Prince Arthur* dont nous nous servons, est in 12. 1714 ; c'est la 4. Edition *revue*.

S'il considére une tempête, s'il en médite la description, il saisira l'image d'un lit défait, & décrira ainsi le calme qui lui succéde :

L'Océan réjoui de voir la tempête appaisée, remet *ses flots en ordre*, & raccommode son lit défait, pag. 14.

Les triomphes & les acclamations des Anges à la création de l'Univers, présentent à son imagination les réjouissances de la fête du *Lord Maire* (a) ; il se figure ces Etres glorieux célébrant le Créateur par des cris de joie & des illuminations, jettant des fusées volantes, pétards, & autres feux d'artifice.

Les glorieuses illuminations, dit-il pag. 50. *faites au haut des Cieux par toutes les Planétes & les Etoiles du Firmament rangées dans une* exacte symétrie, *& placées dans un* ordre brillant, *charmoient les Spectateurs, & embellissoient le* Palais *du Très-haut. L'air étoit tout enflammé : on y voyoit voler de toutes parts* les feux d'artifice *lancés par les Chérubins, qui dans des transports de joie redoubloient leurs* acclamations. *Tantôt les Comêtes* montoient, & traînoient après elles leurs queues balayantes ; *tantôt elles descendoient en* ondées étoilées, *& en* pluie brillante. *On voyoit briller dans l'air une infinité de Météores* enflamés, *qui tantôt paroissoient comme* suspendus, *tantôt sembloient* s'élancer *du haut des* creneaux *éternels*.

Si

(a) Magistrat de Police à Londres.

Si un homme violemment passionné pour ce qu'on appelle *Esprit*, sacrifie à cette passion son Ami ou son Dieu, ne seroit-ce pas une honte, que celui qui est épris de l'amour du *Bathos*, ne sacrifiât pas à cette passion tous autres égards, & toutes considérations passagéres? Vous allez entendre un zélé Protestant, qui invoque une Sainte, & qui modestement ne lui demande pour toute grace, que de changer le cours de la Providence & du Destin, en considération de trois ou quatre lignes importantes.

Grande Sainte, jettez alors sur nous des regards de compassion; répandez sur ce Pays vos plus douces influences, & conduisez-nous au travers des brouillards de la Providence dans lesquels nous nous égarons. A. Phil. sur la mort de la Reine Marie.

S'il trouve en son chemin quelque belle comparaison, il ne se fera point de scrupule d'assûrer qu'il a été lui-même témoin oculaire de choses qu'aucun Homme n'a jamais vues, ou qui n'ont jamais existé.

Ainsi, dira-t-il, *j'ai vu dans* l'Arabie Heureuse *un* Phénix *couché & étendu sur son lit funébre*. Anon.

Mais pour vous convaincre qu'il n'y a rien de si grand, qu'un génie merveilleux, animé d'un louable zéle, ne soit capable de diminuer & d'avilir, écoutez de quelle maniére le plus sublime de tous les Etres est représenté dans les images suivantes.

 D'a-

D'abord le Poëte en fait un PEINTRE.

Quelquefois le Seigneur & Maître de la Nature, répand ses nuages au milieu des airs, il étend son canevas de sable, (*a*) *sur lequel avec son* pinceau trempé *dans le brillant* azur *des Cieux*, il peint *son bel Arc-en-ciel, le plus charmant objet qui puisse se présenter à nos yeux.* Blackm. Job pag. 172. de la meilleure Edition, in-12. 1716.

Tantôt c'est un CHYMISTE.

Le Chymiste tout-puissant *prépare son ouvrage; il verse ses eaux sur les plaines altérées: il* digére *ses éclairs*, & distile *sa pluie.* Blackm. Ps. 104. pag. 263.

Tantôt c'est un LUTEUR.

L'Eternel me prit, & *me* serra *entre ses* bras agrippans; *il* sécoua *mon* corps *d'une si* terrible force, *que mes membres furent* pitoyablement roués *dans ses* violentes serres, *tous mes* os brisés, & *tous mes* nerfs luxés. Pag. 75.

Tantôt c'est un OFFICIER QUI FAIT DES RECRUES.

Les rayons du Soleil lévent de nouveaux renforts *pour former des nuages; ils font des* recrues *de vapeurs, qu'ils* attirent *des Mers pour les* faire passer en revue *dans les Cieux.* Pag. 170.

Tan-

(*a*) *De sable*, c'est ici un terme de Blason qui marque de quelle couleur étoit ce cannevas.

Tantôt c'eſt un GARANT d'un Traité de paix.

Les Voiſins *convinrent* de faire *entr'eux un* Traité de paix ; & *afin que ce Traité fût obſervé exactement*, Dieu en fut le Garant. Pag. 70.

Dans un autre endroit, c'eſt un PROCUREUR.

Dieu pourſuit *Job* en juſtice *comme un vil pécheur*, & écrit *contre moi de terribles Decrets* ..... *Dieu ne ſera pas mon* AVOCAT *pour* défendre ma cauſe. Pag. 61.

Dans les vers ſuivans, c'eſt un BATTEUR D'OR.

Qui bat *le* riche métal, & *qui enſuite* déploie *avec ſoin les* feuilles d'or *pour* dorer *les pleines aëriennes*. Pag. 181.

Dans un autre endroit, c'eſt un FOULON.

Les exhalaiſons qui s'élévent imperceptiblement, attirées dans les airs par les rebondiſſans rayons du Soleil, ſont foulées, épaiſſies, travaillées & blanchies, *juſqu'a ce qu'elles deviennent une* toiſon céleſte, &c. Pag. 18.

C'eſt un MERCIER ou COLPORTEUR, qui déploie ſa marchandiſe.

Si tu tenois un bout *du vaſte* rideau *de l'Air*, & *ſi tu aidois a* déployer les balots

de l'Ether, *dis-nous quelle* pile *azurée fut* déroulée *par ta main*? Pag. 174.

C'eſt un SOMMELIER.

Il meſure *avec une* adreſſe merveilleuſe toutes les goutes *dont les noirs nuages* rempliſſent *ſes* flottantes bouteilles Pag. 131.

Enfin c'eſt un BOULANGER.

Dieu étend ſa table dans le déſert, & dans ſes fours aëriens il fait cuire leur pain. *Blackm.* Cantique de Moïſe, page 218.

CHAPITRE VI.

Des différentes ſortes de Génies pour le Bathos *ou* Profond, *& des marques & caractéres de chacun.*

JE ne doute point qu'après cette foule d'exemples, on ne ſoit déjà convaincu de la vérité du principe que j'établis ici, ſavoir que le *Bathos* eſt un Art, & qu'il n'y a point d'Homme, quel qu'il puiſſe être, & quelque étendue de génie qu'il ait, qui, en ſuivant les idées de la Nature, & ſans l'aide d'une longue, laborieuſe & ſinguliére habitude de penſer, puiſſe jamais parvenir à tracer des images d'une baſſeſſe ſi ſurprenante, & d'une bizarrerie ſi inexplicable. Le grand Auteur des tréſors duquel nous avons tiré tous

tous ces exemples, ce Pere du *Bathos*, qu'on peut appeller un *Homére* dans le *profond*, a borné, de même que ce *Grec* immortel, tous ses travaux au plus sublime genre de Poësie, & par-là il a laissé aux autres le champ libre pour se distinguer & se faire un nom dans les genres inférieurs. Plusieurs Peintres qui n'auroient jamais pu parvenir à bien faire un nez ou un œil, ont heureusement copié une Petite-vérole, où ils se sont fait admirer par leur habileté à représenter un Crapaud ou un Harang-for.

Un Siécle ne suffit pas pour produire un Génie universel: mais quand il s'en éléve un, il s'éléve avec lui des armées d'Ouvrages & d'Ecrits; il produit cinq ou six Poëmes Epiques avec plus de facilité qu'un exact & servile Copiste ne peut produire cinq ou six pages d'après Nature ou d'après les Anciens. Quintilien assûre que le même Génie qui fit de Germanicus un si grand Général, en eût pu faire aussi un excellent Poëte Héroïque, s'il se fût appliqué à la Poësie comme il s'appliqua à la profession des Armes. S'il est permis de raisonner de la même façon sur l'affinité qu'il paroît y avoir entre les Arts & les Sciences, je ne doute point qu'un Homme qui a une dextérité merveilleuse pour attrapper des Papillons, un habile & phantasque Dessinateur de modéles, un Homme industrieux pour faire un assemblage de co-

coquillages, un infatigable & habile Joueur de musette, ou un Homme qui excelle dans l'art d'élever des lapins domestiques, ne puissent exceller chacun en particulier dans leurs espéces respectives du *Bathos*.

Je vais ranger ces Génies bornés & moins féconds dans leurs propres classes; & pour en donner au Lecteur des portraits plus exacts & plus frappans, je les désignerai sous des noms d'Animaux de différentes espéces: par ce moyen il sera en état de connoître du premier coup d'œil, à quelle espéce il faudra rapporter ceux qui s'éléveront de jour en jour, & avec quels Auteurs il doit les comparer.

1. *Les Poissons volans.*

Ce sont des Ecrivains qui s'élévent de tems en tems sur leurs nageoires, & qui sortent du *profond* mais leurs aîles se séchent bientôt, desorte qu'ils retombent en bas, & se replongent au fond.

2. *Les Hirondelles*

Sont des Auteurs qui ne font que se trémousser, voltiger, & chasser perpétuellement; mais toute leur agilité & toute leur vitesse se terminent à attraper des mouches.

3. *Les Autruches*

Sont ceux dont la pésanteur naturelle leur permet rarement de s'élever de terre;

re ; leurs aîles ne leur font d'aucun usage pour voler dans les airs, & leur motion tient un certain milieu entre *voler* & *marcher*, mais en récompense ils courent d'une vitesse extraordinaire.

4. *Les Perroquets*

Sont ceux qui répétent les paroles des autres, d'une voix si enrouée & si originale, qu'on croit que c'est leur voix ordinaire & naturelle.

5. *Les* Plongeons*

Sont des Auteurs qui se tiennent longtems cachés dans l'eau, & qui reparoissent de tems en tems où vous les attendiez le moins.

6. *Les Marsoins*

Sont lourds & pésans : ils déploient toute leur mélodie dans le grand bruit, dans le tumulte, dans la tempête : mais toutes les fois qu'ils se montrent à la lumiére & en plein jour, ce qui arrive rarement, ce ne sont que des monstres hideux & informes.

7. *Les Grénouilles*

Ne peuvent ni marcher ni voler, mais elles sautent & bondissent avec une agilité merveilleuse. Elles vivent ordinairement dans le fond d'un fossé, & font grand bruit quand elles mettent la tête hors de l'eau.

8. *Les*

8. *Les Anguilles*

Sont des Auteurs obſcurs, qui s'enveloppent & ſe tiennent cachés dans la boue, mais qui ſont extrêmement vifs & diſpos.

9. *Les Tortues*

Sont lentes, frilleuſes, & engourdies. Semblables aux Auteurs qui écrivent des Paſtorales, elles ſe plaiſent beaucoup dans les jardins : elles ont la plupart une belle écaille brodée, & ſous cette écaille ce n'eſt qu'une lourde maſſe.

Voilà les principales marques caractériſtiques du *Bathos*. Nous avons la conſolation de voir que dans notre Ile le Ciel nous a donné un grand nombre de Génies qui ont des diſpoſitions admirables dans ces différens genres.

CHAPITRE VII.

Du Profond, *qui conſiſte dans la penſée.*

NOus avons déja établi les principes ſur leſquels notre Auteur doit travailler, & nous avons expliqué de quelle maniére il doit former & tourner ſes penſées, en ſe familiariſant avec les objets les plus vils & les plus bas. On peut ajoûter que l'uſage des converſations ordinaires & triviales, contribuera beaucoup à le perfectionner. Il n'y a pas de doute

doute que souvent on ne puisse reconnoître dans ces sortes de compositions le Garçon-Imprimeur, les gréniers & les compagnies où elles ont été faites; & on ne peut nier que Mr. *Curl* lui-même n'ait beaucoup communiqué de son génie à ses savans Eléves, & qu'il ne s'en soit glissé insensiblement dans leurs Ecrits.

Le Médecin par l'étude & par l'inspection de l'urine & des excrémens, se perfectionne & se confirme dans sa science. Notre Auteur pouroit de la même maniére accoutumer son imagination à considérer ce qu'il y a de plus bas & de plus vil dans la Nature; il se perfectionneroit lui-même par un si noble exercice.

C'est par-là qu'il parviendroit à ne plus enfanter que des pensées véritablement & fonciérement basses; c'est par cet exercice qu'il s'abaisseroit de beaucoup au-dessous de la médiocrité. Car il est certain, quoi qu'en pensent quelques cervelles tiédes, qui s'imaginent qu'on ne hazarde rien de tenir un milieu entre les deux extrêmes; il est, dis-je, certain que quand on conserve une certaine médiocrité dans sa pensée, & qu'on s'en tient à ce qu'il y a de plus commun, on ne peut jamais descendre jusqu'au véritable & parfait *Bathos*, quelque peine qu'on se donne pour n'employer que les expressions le plus basses: on peut tout au plus se rendre exactement obscur ou métaphoriquement bas: mais

mais c'eſt la penſée ſeule qui frappe ; c'eſt elle ſeule qui donne tout cet eſprit que nous admirons & qui fixe notre attention. Par exemple, dans cette ingénieuſe Piéce ſur une Dame qui boit de l'eau des Bains, qui peut ne pas être frappé de cette penſée de l'Auteur anonime ?

Elle boit ! Elle boit ! Admirez l'incomparable Dame ! Pour elle ce n'eſt que de l'eau, mais pour vous c'eſt une flamme : ainſi le feu eſt eau, & l'eau eſt feu, ſucceſſivement & tour-à-tour ; deſorte que le même courant d'eau rafraichit & brûle tout à la fois. Anon.

Eſt-il rien de plus naturel & de moins affecté que la diction de ces beaux vers ? C'eſt le tour de la penſée, c'eſt la variété de l'imagination qui y brille : c'eſt cela ſeul qui nous charme & qui nous ſurprend.

Quand la même Dame entre dans le Bain, la penſée de l'Auteur, par une ſuite néceſſaire, devient auſſi plus profonde & entre plus avant dans le *Bathos*.

Vénus *la regardoit au milieu de la foule de ſes eſclaves, elle croyoit ſe voir* elle-même *telle qu'elle étoit lorſqu'elle ſortit du ſein des ondes.* Le même.

Cette réfléxion de Vénus, qui ne ſe reconnoît pas elle-même d'avec la Dame, n'eſt-elle pas parfaitement contraire au ſens-commun ?

Voici une autre penſée de même nature. C'eſt un Cerf épouvanté, qui ſe trompe

trompe en pleine chasse: le Poéte dit:

Qu'*il écoute ses propres pieds*, qu'*il s'imagine qu'ils font autant de bruit que ceux d'un grand nombre de bêtes qui seroient poursuivies par les Chasseurs, & qu'il craint que les pieds de derriére n'atteignent les pieds de devant.*

Quelqu'étonnans que soient ces vers, ils cédent cependant à celui que je vais rapporter, qui est la profondeur même:

Nul autre que lui-même *ne peut entrer en* paralléle *avec lui.* Theobald. *Double Distress.*

Peut-être est-il tiré de la pensée de cet Homme, qui montroit des curiosités à Londres dans la *Place aux Maréchaux*, & qui avoit écrit en gros caractéres sur le tableau de son Eléphant:

C'est ici le plus grand Eléphant qu'il y ait dans le Monde, excepté lui-même.

Quoi qu'il en soit, l'exemple suivant n'est certainement pas moins original. L'Auteur parle d'un Enfant d'une rare beauté, & s'exprime en ces termes:

Vous êtes si beau, que si le grand Cupidon *est un enfant, comme disent les Poëtes,* vous êtes *certainement* Cupidon. *La charmante* Vénus *vous prendroit pour son fils, si vos yeux n'annonçoient que vous* n'êtes pas son fils: *là on voit briller tous les éclairs de votre* Mere, *& les* vôtres tuent *avec leur éclat fatal.*

D'abord c'est *Cupidon*, ensuite ce n'est plus *Cupidon*: d'abord *Vénus* elle-même y seroit trompée & le prendroit pour

son

ſon fils, enſuite elle ne peut s'y tromper : ſes yeux ſont les yeux de ſa Mere, & à la fin ce ne ſont plus les yeux de ſa Mere, mais ce ſont ſes yeux à lui.

Un autre Auteur voulant dépeindre un Poëte qui brille au milieu d'un cercle de Critiques :

C'eſt ainſi, dit-il, *que* Phébus *prend ſa route par le Zodiaque, & qu'au milieu des* monſtres *il ſe léve & nous raméne le jour.*

Quelle ſingularité, quelle admirable invention ne voit-on pas briller dans ces Vers ? Semblable à la baguette de *Circé*, le pinceau de l'Auteur change tout en *monſtres*, d'un ſeul coup. Un grand Génie prend les choſes en gros, ſans s'arrêter aux minuties : envain le Bélier, le Taureau, le Capricorne, le Lion, l'Ecreviſſe, le Scorpion, les Poiſſons ſe préſentent-ils dans ſon chemin, comme autant d'animaux naturels ; envain prétendroit-on que des Balances, un Vieillard, & deux jeunes Enfans ne ſont pas des monſtres, & qu'il n'y a que le Centaure ou le Sagittaire & la Vierge qu'on pouroit regarder comme tels. Il uſe de la hardieſſe qui convient à ces Génies entreprenans, que rien ne peut arrêter ; & ce qui ne fut jamais monſtre, il le fait monſtre.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Du Profond, *qui consiste dans les circonstances ; & de l'Amplification & Périphrase en général.*

CE qui distingue d'une maniére bien marquée les autres Ecrivains d'avec les nôtres, c'est l'attention qu'ils apportent à choisir & à séparer dans une description les circonstances les plus propres à illustrer ou à relever leur sujet.

Les circonstances les plus naturelles se présentent d'elles-mêmes, ainsi elles n'ont rien de fort surprenant, rien de singulier. Mais celles qui sont tirées de bien loin, auxquelles on ne s'attend pas, & qui ont une espéce d'incompatibilité, frappent, étonnent, surprennent prodigieusement. Notre principal soin doit donc être de les chercher & de les découvrir, mais sur-tout de conserver une louable prolixité, en présentant aux yeux tout à la fois chaque côté entier de l'image que nous voulons leur tracer. Car le choix & la distinction, non-seulement tiennent l'esprit dans la gêne, & bornent les talens qu'on peut avoir pour étendre une description, mais encore diminuent le Livre, ce qui est souvent de la plus funeste conséquence pour l'Auteur.

Job dit en peu de mots, *qu'il se lavoit les pieds dans le beurre ;* circonstance que certains Poëtes auroient adoucie ou omise entiérement: mais admirez le grand génie dont nous avons déjà rapporté plusieurs Vers, & voyez si jamais beurre fut mieux étendu que l'étend sa plume féconde.

De mugissans troupeaux, avec leurs pis tendus d'une abondance lactée, se rassembloient en si grand nombre devant ma porte pour se décharger de leurs pénibles fardeaux, que nous aurions pu nous laver les pieds dans le beurre. Blackm. *Job*, pag. 133.

Quel curieux détail ! Quelles particularités ! Quelles admirables circonstances ! Il avoit, dit notre Auteur, il avoit tant de troupeaux, ces troupeaux étoient si gras & si bien nourris, ils faisoient tant de lait, & ce lait produisoit tant de beurre, que s'il ne lavoit pas ses pieds dans le beurre, il ne tenoit qu'à lui de le faire.

La description de l'Enfer que nous lisons dans un autre Poëte, n'est pas moins remarquable par les circonstances.

En monceaux enflammés roule l'Océan furieux, dont les livides flots engloutissent des ames désespérées ; les liquides embrasemens montrent d'effroyables couleurs . les unes d'un rouge foncé, les autres d'un bleu pâle. Prince Arthur, pag. 89.

Le plus mince Peintre Flamand ou Hollandois auroit-il été plus exact ?

Cette

Cette deſcription d'un Cheval de guerre n'eſt-elle pas auſſi circonſtanciée d'une maniére inimitable ?

La prunelle de ſes yeux brûle, il bleſſe la fumante plaine, & des nœuds de ruban ponceau *ornent* ſa criniére. Anon.

Et cette autre deſcription de certains Joueurs de bâtons ?

Ils branlent haut en l'air leurs bâtons *menaçans, leurs* mains ſont *à couvert & garanties par une garde tiſſue d'ozier, dans laquelle ils fichent le* bout *de leurs armes* de Coudrier. Prince Arthur, pag. 197.

Qui ne croiroit que le Poëte a paſſé toute ſa vie à regarder de ſi nobles divertiſſemens ? Tant il a bonne grace à nous montrer comment il faut tenir & faire un bâton !

La *Périphraſe* eſt encore d'un grand ſecours pour la prolixité. Car c'eſt une circonlocution diffuſe, pour exprimer une idée connue & une choſe ſimple, de façon qu'elle ſoit ſi miſtérieuſement enveloppée, que le Lecteur ait le plaiſir de deviner ce que l'Auteur a voulu dire, & qu'il ſoit agréablement ſurpris quand il l'a trouvé.

Le Poëte dont je viens de parler, eſt incomparable pour cette figure.

Une ondoyante mer de têtes étoit répandue autour de moi, & des courans toujours nouveaux nourriſſoient le déluge contemplant. Job, pag. 78.

C'est une mer ondoyante, c'est une mer de têtes, qui par un courant de têtes toujours nouveau, devient un déluge de têtes qui regardent. Vous méditez long-tems sur ces expressions obscures, guindées, entortillées; & vous trouvez enfin qu'il ne veut dire autre chose qu'*une grande foule de monde*.

Que la périphrase suivante est jolie! qu'elle est délicate! quelle est gentille!

Confiseur de la Nature... dont les confitures sont moitié Chymie; l'alambic de son rafinant moule. monnoyant le jardin en or. Cléveland.

Que signifient ces rares expressions accumulées & tirées de si loin, sinon une Abeille qui cueille des fleurs & qui fait du miel?

Petite Siréne du Théâtre, frivolement gazouillante, Lyre soufflante, folâtre Zéphir de désirs passionnés, mélodieux malheur, enchantement vocal.... Ph-to. C....

Qui croiroit qu'il ne s'agit ici que d'une simple Demoiselle qui chantoit avec grace?

On peut définir *l'Amplification*, l'Art de faire d'une pensée tout ce qu'on en peut faire: c'est le rouët du *Bathos*; c'est le rouët qui le file, qui l'étend, qui l'allonge, qui le dévide, & qui le met en fil très-délié. Il est des Amplificateurs qui ont l'heureux talent d'étendre une demi-douzaine de pensées minces & triviales, jusqu'à en faire un *in-folio* en-

entier. Cependant tous les contes que contiennent plusieurs Romans fort étendus, & toute la substance de plusieurs grands Volumes, pouroient se réduire à la grosseur de ces Alphabets dont on se sert pour montrer à lire aux Enfans.

On lit ces paroles dans le Livre de Job:

As-tu donné tes ordres au Point du jour, & fait connoître à l'Aurore sa place?

Que cette pensée est bien étendue par le plus célébre Amplificateur de notre Siécle!

Peux-tu faire agir les mines *aëriennes qui sont* en haut, *& que* fournit la matiére *lumineuse? Connois-tu le* fourneau *céleste ou* je fais fondre *le* métail *d'or? Trésors d'où* je distribue *la lumiére aussi promptement que toutes mes étoiles & tous mes* prodigues *soleils* peuvent la prodiguer. *Job*, pag. 180.

Le même Auteur a amplifié un passage du Pseaume CIV. qui est conçu en ces termes:

Il regarde la Terre, & elle tremble: il frappe les Montagnes, & elles fument.

Les Montagnes oublient quelles sont immobiles; *& dans leur frayeur* elles mettent bas leur propre pesanteur, & se déchargent *de leur fardeau pour s'enfuir: les Bois à qui la peur* donne des aîles, volent plus vite *que le vent, laissant derriére eux les* pesantes *Montagnes tout* essoufflées.

Vous voyez ici les Montagnes qui non-seulement tremblent de peur & se trémoussent, mais encore secouent leurs Bois & leurs Forêts de dessus leurs dos, pour courir plus vite. Après cela le Poëte vous représente une course de Montagnes & de Forêts à pied, dans laquelle les Forêts devancent les Montagnes, qui viennent après elles en soufflant & haletant ; mais qui ne les suivent que de fort loin, comme des masses poussives & trop pesantes.

CHAPITRE IX.

De l'Imitation & de la Maniére d'imiter.

IL est indubitable que les vrais Auteurs du *Profond* doivent être attentifs à imiter les grands Modéles dans leur maniére d'écrire ; & on peut prouver évidemment par un grand nombre d'exemples, qu'il y en a plusieurs qui par ce moyen sont parvenus à une profondeur à laquelle leur propre pesanteur ne les auroit jamais conduits. En effet, ne voit-on pas que *de F.* étoit le fils poëtique ou l'éléve de *Withers*, que *T-te* étoit celui d'*Ogilby E. W. erd* celui de *Jean Taylor*, & *E-n* celui de *Blackmore* ?

C'est pourquoi lorsque nous nous mettons à écrire, rappellons-nous dans la mémoire quelque grand Auteur. Faisons-

ſons-nous à nous-mêmes cette queſtion: comment le Sieur Richard auroit-il dit ceci? M'exprimé-je auſſi ſottement qu'*A. Ph-*? Mes vers coulent-ils avec la tranquille ſtupidité de Mr. *W-ſt-d*?

Peut-être trouvera-t-on étrange que je preſcrive ſi poſitivement à notre Eléve de lire auſſi les Ouvrages de ces fameux Poëtes qui ont excellé dans le Sublime. Mais ce que je dis eſt-il un paradoxe? Ne ſait-on pas que Virgile avoit lu Ennius, pour tirer de l'or de ſon fumier? Et pourquoi notre Auteur ne pourra-t-il pas lire auſſi Shakeſpear, Milton & Dryden, pour enterrer leur or dans ſon fumier? Un Poëte qui aura véritablement du génie, quand il trouvera quelque choſe de majeſtueux, quelque trait brillant dans les écrits de ces grands Maîtres de l'Art, aura l'adreſſe de les rendre bas & rampans; il ſaura en ôter tout le luſtre; il en déchargera entiérement le coloris par une ingénieuſe circonſtance, par une belle périphraſe, par quelqu'addition ou par un retranchement; ou enfin il trouvera le moyen de les défigurer par quelqu'une de ces figures dont nous ferons voir le grand & merveilleux uſage dans le Chapitre ſuivant.

Le Livre de Job eſt reconnu pour une Piéce infiniment ſublime. Cependant notre Pére du *Bathos*, n'a-t-il pas bien trouvé le ſecret de le réduire, & d'en défigurer les beautés à chaque page?

Y a-t-il dans tout Virgile un endroit plus brillant & mieux travaillé que la defcription du Mont *Etna*, Enéïd. Liv. III.

—— Horrificis juxta tonat Ætna ruinis,
Interdumque atram prorumpit ad æthera nubem,
Turbine fumantem piceo, & cadente favillâ,
Attollitque globos flammarum, & fidera lambit:
Interdum fcopulos avulfaque vifcera montis
Erigit eructans liquefactaque faxa fub auras
Cum gemitu glomerat, fundoque exæftuat imo.

J'efpére que les Honnêtes-gens & les Ecrivains qui ne favent pas le Latin, me pardonneront cette citation de quelques vers de Virgile. En tout cas, les voici heureufement rendus par notre Poëte Anglois. Ah qu'il les a bien pris! Qu'il a bien fu les rabaiffer, en donnant par un heureux trait de plume, & par une penfée véritablement digne du *Bathos*, un accès de *colique* à la montagne!

Etna, *& toutes les montagnes brûlantes, fentent que leurs magafins enflammés par les horribles tempêtes qu'excitent les vents* qui font nés dans leurs entrailles, commencent à fe foulever, & font faire rage. Déchirées par des tranchées, & par des douleurs véhémentes, qui les font affreufement fouffrir, *elles fe plaignent* en mugiffant. *Les tourmens qu'elles reffentent, leur font* jetter *de tous côtés leur horrible* vomiffement; *elles* couvrent *la terre de leurs* entrailles liquéfiées. *Prince Arthur pag.* 75.

Ho-

Horace dans la recherche du Sublime, fe heurta la tète contre les Aſtres: *Sublimi feriam ſidera vertice*. Livre I. Ode I.

Empédocle, au contraire, pour ſonder le *Profond*, ſe jetta dans les fournaiſes ardentes du Mont *Etna*: & qui ne s'imagineroit pas ſur la deſcription qu'on vient de voir, que notre excellent Moderne y avoit été auſſi?

Il y a deux ſortes d'imitation; la premiére, c'eſt quand nous donnons, pour ainſi dire, la torture aux penſées d'autrui pour les ajuſter au ſujet que nous traitons; la ſeconde, conſiſte à copier les imperfections & les défauts des Auteurs célébres. J'ai vu une Comédie compoſée exprès dans le ſtile de *Shakeſpear*, & dont la plus grande reſſemblance avec les Piéces de cet Auteur, conſiſte dans cette ſeule ligne.

Hé bon jour, mon bon Monſieur le Lieutenant.

J'ai vu auſſi pluſieurs Poëmes faits à l'imitation de *Milton*, dont l'art, d'un bout à l'autre du Poëme & ſans aucune exception, conſiſtoit à imiter avec la derniére exactitude ſon orthographe & ſes termes ſurannés; comme ſi on ſe ſervoit aujourd'hui des vieux mots de Marot, &c. dans une Piéce Françoiſe; d'*aronde* pour *hirondelle*, de *velous* pour *velours*, d'*écurieu* pour *écurieuil*, de *ſoudard* pour *ſoldat*, de *chardonnet* pour *chardonneret*, de *dépendu* pour *dépenſé*, d'*élon-*

longner pour *éloigner*, &c. Et véritablement c'est-là pour les vrais Poëtes modernes le moyen de lire avec quelque utilité les Ouvrages des grands-hommes, tels que sont *Milton* & *Shakespear*.

On s'imaginera peut-être, qu'à l'exemple des autres Critiques, après avoir traité de l'Imitation, je devrois parler des Passions. Mais comme le premier but & le principal effet du *Bathos* est de produire la tranquilité d'esprit, & qu'il vaut sans-doute beaucoup mieux occasionner aux Lecteurs un doux sommeil qu'une espéce de fureur & de phrénésie, nous avons peu de chose à dire sur ce sujet. D'ailleurs les bornes étroites de ce Traité ne nous permettent pas de nous étendre fort au long sur les *lénitifs*. *émolliens* & *opiats* de la Poésie, non plus que sur le stile *froid* & sur la maniére de le produire, ou sur les *méthodes* dont nos Auteurs se sont servis pour *manier* les *passions*. Je remarquerai seulement en passant, que rien ne contribue tant à produire le *froid*, que de mettre trop d'esprit & d'employer des pointes à exprimer les passions. Un génie véritablement né pour la Poësie, manque rarement de pointes, de saillies, de comparaisons & de similitudes dans de pareilles occasions. On peut appeller ce stile le *Pathétique Epigrammatical*; on y emploie même les jeux de mots avec succès. Aussi nos meilleurs Auteurs ont-ils

ils évité de se jetter eux-mêmes ou leurs Lecteurs dans aucun transport indécent.

Mais comme il est quelquefois nécessaire d'exciter les passions de notre Antagoniste, en traitant polémiquement un sujet, les vrais Etudians en *Bathos* ont tous emprunté leur méthode de la vie basse, où ils ont observé que pour exciter la colére, on emploie les railleries, les querelles des Harangéres, les criéries; que pour exciter l'amour, on se sert du langage des mauvais lieux; que pour se concilier la faveur & l'amitié de quelqu'un, on a recours à la flatterie la plus grossiére; & que pour intimider on calomnie son adversaire, en le chargeant de crimes punissables par les Loix de l'Etat. Pour ce qui est de la honte, c'est une passion folle & ridicule, dont nos Auteurs n'étant pas susceptibles eux-mêmes, ils ne voudroient pas non plus l'exciter en d'autres.

CHAPITRE X.

Des Tropes & *des* Figures: *Et premiérement de l'art de les diversifier, de les bigarrer, de les confondre, & de les employer à rebours.*

QUant à ce qui concerne les *Figures*, nous ne pouvons trop recommander à nos Auteurs de s'étudier à *abuser du*

langage. Il faut qu'ils posent pour principe, qu'ils ne doivent jamais rien dire selon l'usage ordinaire, mais qu'ils doivent toûjours parler, s'il est possible, d'une façon directement contraire à cet usage. Ainsi ils s'étudieront à tourner tellement leurs figures, qu'elles décélent tout d'abord cette admirable trempe de cervelle embrouillée, qui caractérise tous les Ecrivains de cette espéce, ou qu'elles représentent le mouledans lequel elles ont été faites, mais qu'elles le représentent exactement, avec toutes ses *inégalités*, *cavites*, *obliquites*, *crevasses*, *recoins*, *detours*, *sinnosités*, en un mot, qu'elles le représentent tel qu'il est, & , pour ainsi dire, avec tout son *guingois*.

Je ne finirois jamais, si je voulois entreprendre l'énumération de *toutes ces* sortes de *Figures*; il me seroit même impossible d'en venir à bout : c'est, pourquoi je me contenterai de ranger sous trois classes les principales de ces Figures qui contribuent le plus au *Bathos* ou Profond.

Dans la premiére, je traiterai de l'art de varier, bigarrer, confondre & employer à rebours les *Tropes* & les *Figures*.

Dans la seconde, je parlerai de l'art d'amplifier & d'exagérer.

Et dans la troisiéme, de l'art de diminuer.

Je ne puis me dispenser de donner à ces

ces Figures les noms *Grecs* ou *Latins* ſous leſquels elles ſont connues. Mais par amitié pour nos compatriotes & pour nos illuſtres confréres les grands Maîtres dans l'Art du *Bathos*, dont la plupart, quoique très-habiles & de bon goût, ignorent entiérement ces deux langues, nous les avons auſſi expliqués en notre langue.

Entre les Tropes & Figures de la premiére eſpéce, il n'y en a point qui contribuent plus efficacement à abuſer du langage, & à allier enſemble des expreſſions qui jurent l'une contre l'autre, que

LA CATACHRESE.

Elle conſiſte à employer un mot abuſivement.

Un Auteur expert & habile à employer la Catachréſe, dira

Faucher la barbe,
Raſer l'herbe,
Attacher une planche *avec une épingle*,
Clouez-moi ma manche.

Ces rares façons de parler, ces expreſſions ſinguliéres, réjouiſſent l'eſprit du Lecteur, & ne lui font pas moins de plaiſir, qu'en fait, aux yeux des Spectateurs, un Arlequin qui ſe raſe avec une hache, qui taille un arbre avec un raſoir, qui fait ſon thé dans une chaudiére, & qui braſſe ſa biére dans une théiére, ſpectacles qui ſont à nos Anglois un plaiſir incroyable.

LA METONYMIE,

Qui est une inversion par laquelle on met les causes pour les effets, les inventeurs pour les inventions, &c.

La nouvelle épouse paroissoit lacée avec son Cosin (*a*) *tout neuf, un* Bubbleboy (*b*) *&* *un* Tompion (*c*) *à son côté ; déployant son* Colmar (*d*) *avec une grace divine : &, ô Dieu, s'écrioit-elle, quels esclaves vois-je autour de moi ! ici un brillant* habit rouge; *là un* toupet (*e*) *charmant !*

LA SYNECDOCHE,

Consiste à mettre une partie pour le tout : ainsi, par le moyen de cette figure, on peut appeller une jeune personne : *Mon petit visage mignon*, *Mes petits yeux de cochon*, *Mon petit nez morveux*, *Ma queue traînante*, &c. Elle consiste aussi à prendre les accidens pour les personnes : ainsi, au-lieu de dire, *un Homme de Palais*, *un Homme de Robe*, on dit *un Fendeur* ou *Dechiffreur de Causes ;* pour *un Tailleur*, on dit *un Picque-poux*, &c. En-

(*a*) *Cosin* étoit un habile Faiseur de corps.
(*b*) C'est-à-dire un Etui.
(*c*) Une Montre de *Tompion*, fameux Horloger de Londres.
(*d*) Son Eventail, ouvrage de *Colmar*, habile Faiseur d'Eventails.
(*e*) Perruque à toupet. C'est-à-dire, la nouvelle épouse lacée avec son corps, son étui, sa montre à son côté, & son éventail à la main. En Angleterre en 1717. ces cinq mots nouveaux, *Cosin*, *Bubbleboy*, *Tompion*, *Colmar* & *Toupet*, étoient fort à la mode.

Enfin elle consiste à prendre les choses qui appartiennent à un homme, pour l'homme même; par exemple, *l'homme à la robe*, *l'homme à l'épée*, *l'homme aux vidanges*, *un bâton blanc* (a), *un tourne-clef* (b), &c.

L'APOSIOPESIS ou RETICENCE.

C'est une excellente Figure: elle est d'un grand secours pour les ignorans. Elle consiste dans ces façons de parler, *Que dirai-je?* quand on n'a rien à dire; ou, *je ne puis plus rien dire*, lorsque réellement on ne peut plus rien dire: expressions que le Lecteur a la bonté de ne jamais prendre à la lettre.

LA METAPHORE.

La premiére régle qu'il faut observer pour faire un bon usage de la Métaphore, est de la tirer toujours des choses les plus basses & les plus viles. C'est le meilleur moyen, c'est le secret le plus infaillible pour rabaisser & avilir ce qu'il y a de plus sublime. Par exemple lorsque vous parlez du tonnerre, voici comme il faut vous exprimer.

Les Seigneurs de là-haut *sont* en colére, & prennent le haut ton. LEE *Alex.*

Si vous voulez faire le portrait d'un homme riche qui va rendre ou dégorger ses

(a) Charge à la Cour d'Angleterre, dont la marque est un bâton blanc, que porte à la main celui qui est revêtu de cette Charge.

(b) Géolier, Guichetier, &c.

ſes tréſors, & ſe voir obligé de les quitter pour toujours, exprimez votre penſée en ces termes:

Quoiqu'il puiſſe, comme l'on dit, ſe gorger de richeſſes, il en ſera dépouillé malgré lui, & il les dégorgera *en* maſſe par *un pénible* vomiſſement; *il périra bientôt par une décadence ſubite, & traité avec autant de mépris que ſes propres* excrémens, il ſera jetté à la voirie. BLACKM. *Job pag.* 91-93.

La ſeconde régle qu'il faut obſerver, c'eſt que toutes les fois que vous ſerez aſſez heureux pour faire lever une métaphore *de ſon gîte*, il faut la pouſſer auſſi loin qu'elle peut aller, de même que le chaſſeur fait pouſſer par ſes chiens le liévre qu'il a lancé, il faut même l'outrer. Par exemple, ſi vous ſentez l'odeur d'une négociation d'Etat, faites-en une ample deſcription, & pourſuivez-la à la piſte en cette maniére.

Les pierres & tous les élémens ratifieront *avec toi une* étroite confédération; *les bêtes ſauvages oublieront leur férocité naturelle, &* traiteront *avec toi pour faire une* alliance que rien ne puiſſe rompre; *le tyran à grandes nageoires, qui regne dans la vaſte mer, enverra une* ambaſſade *écaillée* pour *te demander* la paix: *le* crocodile gardera *ſa* foi *quand il l'aura* engagée, *& en te voyant il pleurera de joie.* Job pag. 22.

Ou ſi vous repréſentez le Créateur déclarant la guerre aux Impies, il ne faut omet-

omettre aucune des circonſtances ou formalités qu'on a coutume d'obſerver lorſqu'on proclame la guerre, & qu'on léve l'étendard.

Mes Envoyés, *mes* Agens, *qui par mon ordre* réſidez *en* Paleſtine, *vous à qui j'ai donné* commiſſion *d'y* veiller *aux* intérêts du Ciel; *vous ſaints* Hérauts *qui proclamez ou la* guerre *ou la* paix *au nom de* votre Maître, *c'eſt-à-dire, en mon nom*; *vous* Pionniers *du Ciel, préparez une* route, *rendez-la unie, droite & large.... Je veux me mettre en perſonne* à la tête *de mon peuple.... Car le divin Libérateur veut paroître* dans ſa marche *avec majeſté, & n'a beſoin du* ſecours *d'aucune* Puiſſance confédérée. BLACKM. *Iſaïe* XL.

Nous rangeons ſous la claſſe de la confuſion,

LE MELANGE DE FIGURES,

Qui fait naître tant d'images, & qui en préſente un ſi grand nombre à la fois, qu'à le bien prendre il ne donne abſolument aucune image. Sa principale beauté conſiſte à donner une idée directement contraire à ce qu'il ſemble qu'on vouloit décrire d'abord. C'eſt ainſi qu'un ingénieux Auteur & un des grands Maîtres de l'Art, faiſant la peinture du Printems, nous repréſente une *neige* de fleurs, & nous fait par ce moyen une peinture à laquelle nous ne nous attendions pas, c'eſt-à-dire, une peinture de *l'Hiver*.

Les

Les expreſſions ſuivantes ſont auſſi de la même eſpéce.

Les brillantes nuées verſent des lacs de ſouffre, dont les livides flammes font éclipſer les rayons du Soleil qui ſemblent tomber en langueur. Pr. Arthur. pag. 73.

Quelle noble confuſion ! Des nuées, des lacs, du ſouffre, des flammes, des bâillemens, des pluies qui tombent à verſe, des rayons qui tombent en langueur, des éclipſes ! Et tout cela en deux lignes.

LE JARGON.

Ta tête s'élevera, quoiqu'enſévelie dans la pouſſiére, & portera juſques dans les nuées ſes brillantes tourelles. Job pag. 107.

C'eſt une queſtion de ſavoir ce que c'eſt que les brillantes tourelles de la tête d'un homme.

Les Dimétiens *tout joyeux ſe tiennent debout ſur le* rivage, en *auſſi* grand nombre *que les grains de ſable, à la rencontre du Prince.* Pr. Athur. pag. 157.

C'eſt encore une queſtion de ſavoir où ces *Dimétiens* ſe tenoient debout, & de quelle taille ils étoient.

L'empire de la deſtruction *ne* durera *pas deſormais, & la* déſolation *demeurera pour jamais* déſerte. *Job* pag. 99.

Mais pour confondre & bigarer les objets, rien n'eſt plus utile que

L'ANTITHESE ou la BALANÇOIRE.

C'eſt une Figure par laquelle on balance

lance avec tant d'adresse les choses contraires & opposées, que le Lecteur demeure suspendu entre les unes & les autres, sans savoir de quel côté se déterminer ; ce qui lui cause une satisfaction inexprimable, & un plaisir excessif. Telles sont ces admirables Antithéses dans une Piéce de Vers sur une Dame qui avoit grossi sa taille en cachant une jeune Princesse sous ses habits.

Tandis que la Nymphe bienfaisante changeant sa belle & parfaite taille, *devient* laide *afin de l'échapper* belle. WALLER.

Sur les Dames-d'honneur en deuil.

Elles charment tristement, *elles plaisent* hideusement. ST.., *sur la Reine* MARIE.

—— *Ses yeux brillans* laissent entrer *l'objet*, & laissent sortir *la lumiére*. QUARLES.

Les Dieux ont le visage pâle *de voir votre visage si* vermeil. LEE. *Alex.*

Les Nymphes & leur Reine en mantes bleues, *vinrent en sautillant sur* le gazon. PHIL. *Past.*

Toute la Nature sentit un choc respectueux; *la Mer* s'arrêta *pour voir les montagnes* se bercer. BLACKM. *Job pag.* 176.

CHA-

CHAPITRE XI.

Suite des Figures de l'Art d'amplifier & de diminuer.

UN véritable Ecrivain du *Bathos* aura soin de ne jamais *amplifier* un sujet sans *l'obscurcir* en même tems : sa pensée doit être enveloppée comme dans un *brouillard*, & tout-à-fait différente de ce qu'elle est dans sa nature. Il doit toujours se souvenir que *l'obscurité* est une qualité essentielle du *Profond*; ou, si par hazard il arrive qu'il y ait quelque lueur, il faut qu'elle soit telle que l'exprime *Milton* :

Non une lumière, mais plutôt une obscurité visible.

La principale Figure de cette espèce est

L'HYPERBOLE OU L'IMPOSSIBLE.

Par exemple, un Auteur dit en parlant d'un Lion :

Il rugit si fort, & regarde d'un œil si terrible, que son ombre même n'osa pas le suivre. Un ancien Auteur.

En parlant d'une Dame à table :

L'argentine blancheur qui embellit ton col, ternit ton assiette, & fait paroître noire ta serviette.

En

En parlant de la même :

—— *L'obscurité de sa naissance ne sauroit éclipser l'éclat de ses beaux yeux, qui font qu'elle est toute de lumiére* THEOB. *Double distress.*

Un autre Auteur dit, en parlant d'un combat de chiens contre un taureau :

Les dogues étendus tout de leur long, volent jusqu'aux étoiles, & ajoûtent de nouveaux monstres au Firmament effrayé. BLACKM.

En parlant d'une scéne de malheurs :

Voici une scéne de malheurs & de miséres : *ici* Argus *lui-même* pleureroit *jusqu'à se rendre entirément aveugle, quand même il auroit les cent mains de* Briarée *pour essuyer ses cent yeux.* Anonym.

Et cette modeste priére de deux Amans absens :

O Dieu ! anéanti seulement le tems & l'espace *qui nous séparent, & rends deux Amans heureux*, &c.

La PERIPHRASE,

Que les Modernes appellent *Circumbendibus*, & dont nous donnerons des exemples dans le douziéme Chapitre, outre ceux que nous avons déjà donnés dans le neuviéme.

On peut rapporter à la même classe de l'*amplification* & du *magnifique*, les façons de parler suivantes, qui sont si ex-

cel-

cellement modernes & si originalement singuliéres, que nous manquons de termes pour les exprimer.

Voici une belle description d'un Paysage :

Je les appellerois montagnes : mais je ne puis les appeller ainsi, de peur de leur faire une injustice en les dégradant par un nom trop bas, puisque les beaux valons se tiennent si humblement *au dessous, que le terme d'*humble *ou* humblement *semble même trop relevé pour eux.* Anonym.

Il nous reste à parler de la troisiéme classe, qui est celle des Figures qui diminuent.

Commençons par

L'ANTICLIMAX.

C'est une Figure par laquelle la seconde ligne, au-lieu d'enchérir sur la premiére, lui est de beaucoup inférieure. Il n'est point de Figure plus propre à produire une grande surprise.

Par exemple, pour faire voir que les armes des Anglois s'étendent fort loin, un de nos Poëtes s'exprime en ces termes :

Sous les Tropiques on parle notre langue, & une partie de la Flandre *a reçu notre joug.* WALL

Un Anonyme en parlant d'un Guerrier :

Et toi, *Dalhoussy* notre grand Dieu de guerre, *Lieutenant - Colonel du Comte de Mar,*

Mar, qui commanda pour le Chevalier de Saint George (le Prétendant) en 1715.

Un autre, ſur la valeur des Anglois :

Ni la Mort, ni l'Enfer même ne peut les empêcher d'entrer, ni les redoutes fortifiées. DENN. *ſur Namur.*

Il y a d'autres occaſions où cette Figure fait encore plus d'effet, & trouve un plus beau champ. C'eſt lorſque le Lecteur eſt dans l'attente de quelque grande image, & qu'à ſon grand étonnement on ne lui préſente qu'une image très-*imparfaite*, ou qu'on la lui préſente avec quelque choſe de *bas* ou de fort *ridicule*. Sa ſurpriſe n'eſt pas moins grande que celle d'un Curieux, qui dans un Cabinet de Statues antiques, voit un piedeſtal avec le nom d'*Homére* ou de *Caton*, mais qui levant les yeux pour conſidérer ce qu'il y a deſſus, apperçoit un *Homére* ſans tête, & ne voit rien de *Caton*, que cette partie du corps qui ne doit pas être expoſée à la vue.

Tels ſont ces Vers ſur un *Leviathan* en pleine mer :

Son mouvement agite & bat la fange marécageuſe, il mêle & incorpore avec les flots ſa matiére glaireuſe, juſqu'à ce que les ondes, troubles, epaiſſies, & fermentées, paroiſſent comme un vaſte pot d'onguent bouillant : *par-tout où il nage, il laiſſe dans le lac tant d'écumeux ſillons & de traces écumantes, que toutes les eaux de la mer paroiſſent* blanches *comme les cheveux d'un homme que*

l'âge

l'âge *a fait blanchir, ou qu'une* frayeur *subite a fait* grisonner. BLACKM. *Job pag.* 137.

Mais peut-être que les Vers suivans l'emportent encore sur ceux que nous venons de citer.

Ces flammes qui trouvent de la resistance, ces magasins ardens assaillis par les vents, rugissent dans de vastes fourneaux, & l'on voit couler des flots de mine fondue, semblables à une mer dans sa rage; on entend remuer *tantôt* de longues barres de fer, *tantôt de grands* tas de charbons agités ça & là. *Pr. Arthur.* pag. 157.

La Figure VULGAIRE,

Est aussi une Figure *qui diminue.* Par le moyen de cette Figure, un dard qui vole en l'air, peut être comparé à un laquais qui siffle en allant faire une commission où son Maître l'envoie.

Le vigoureux Stuffa *lança un trait massif, qui* en faisant sa commission à laquelle il prenoit plaisir, chanta & siffla *dans l'air. Pr. Arthur.*

Par la même Figure, un homme qui enrage de dépit, peut être élégamment comparé à un gros dogue.

Je ne puis étouffer ce chagrin gigantesque, ni mettre une museliére *à mon dépit enragé. Job pag.* 41.

On peut de même comparer des nuées grosses d'eau, à une femme grosse ou en travail d'enfant.

Les nuées gonflées *par les* eaux *qu'elles ren-*

renferment dans leurs flancs, demeurent suspendues bien haut *en l'air*, elles y demeurent, dis-je, suspendues, sans qu'il s'y fasse ni fente ni ouverture par où *leurs eaux puissent* s'écouler.

L'ENFANTINE.

C'est quand un Poëte redevient assez simple & assez innocent pour penser & parler comme un enfant. Nous allons en rapporter quelques exemples, tirés des Poësies du plus grand Maître en ce genre. Ecoutez-le jargonner mignardement comme un enfant qui bégaie.

Petit charme *à douce mine*, Mignature *de la Reine de beauté*, *Venez-çà*, ma *Muse* Angloise, *Venez toutes* les neuf Grecques, *avec les* trois *charmantes Graces*, *venez voir votre* jolie nourrissonne.

Lorsqu'on voit les prairies voisines, agréablement émaillées de blanc & de verd; lorsqu'on voit les petits agneaux jouer & bondir; gentils folâtres pleins *du suc des herbes* de Mai: *Alors le col si blanc & si rondelet*, (Petit col *entouré & orné de brillans.*) *Et votre* gentillesse *d'esprit* (gentille *enfant d'un* gentille race) heureux *trois fois*, & encore trois fois *heureux*, le plus heureux *des* heureux *mortels*, &c. *A. Phil. sur Mademoiselle* C....

Et le reste de ces excellentes *Chansons à bercer & à endormir*, qui sont de sa composition.

Avec quelle grace, par exemple,

avec quelle gentilleſſe ne prie-t-il pas ſes brebis de lui apprendre à bêler ?

Apprenez-moi, cheres brebis, à gémir d'un ton bêlant. Phil. *Paſt.*

Ecoutez comme il fait raiſonner un petit enfant ſur la mort de ſa nourrice :

Quoi ! ſeroit-elle *donc morte ! ô la plus* inhumaine *de toutes les femmes ! Mourir, & laiſſer-là le pauvre* Colinet ! *Et cependant... Mais pourquoi la blâme-je ?* Phil. *Paſt.*

Son Berger ne raiſonne pas moins en innocent, en fait d'amour.

J'aime en ſecret mon aimable Bergére ; en ſecret mon amour eſt bien payé ; elle réſerve *pour moi* la nuit *prochaine.* Ibid.

L'amour de cette Bergére pour ſon Berger paroît d'une façon bien marquée, en ce qu'elle veut bien lui réſerver une nuit qu'elle dérobe à ſes autres Amans ; & vous voyez qu'il lui en fait très-bon gré.

Il ne montre pas moins ſa ſimplicité, lorſqu'il ſuppoſe que les Bergéres s'arrachent les cheveux & ſe frappent la poitrine, à leur propre mort.

O charmantes Bergéres, & cependant foibles emblêmes de ma Belle, les yeux baiſſés & les cheveux épars dans votre amére angoiſſe, vous frappez vos poitrines, & vous pleurez ſa mort précipitée, comme ſi c'étoit votre propre mort. *Ibid.*

L'INANE OU LE RIEN.

Le même Auteur nous fournit les plus

plus beaux exemples de cette Figure.

O le grand niais que je suis, plus niais encore que mes brebis, que je gardois autrefois dans les pleines fleuries! Phis. *Past.*

Au grave Sénat elle fut capable de donner des conseils, qui furent reçus avec étonnement. Phil. sur la Reine MARIE.

Celui que le bruit terrible des Canons ne pouvoit épouvanter, tombe de la grandeur de Sa Majesté, le bruit *retournant avec la* lumiére *retournante.* Ibid.

Que veut dire tout cela?

Quelle admirable expression dans ce Vers d'un Anonime!

Il a *dispersé le* silence, & *dissipé la* nuit. Anonyme.

Et dans ceux-ci d'un ancien Auteur?

Pour contempler la gloire de la superbe Londres, *le Soleil lui-même se levera.... au point du jour.* Author. vet.

L'EXPLTIVE.

Nous voyons d'admirables exemples de cette Figure, dans les épithétes dont plusieurs Auteurs se sont servis. Est-il rien de plus beau que les trois Vers suivans, où le Poëte a entassé les épithétes?

L'ombre ombragée des bois, & le verd verdoyant, le courant des eaux courantes, & la charmante odeur odoriférante, égaient ma solitude solitaire par une joyeuse joie.

LA MACROLOGIE & LE PLEONASME.

Ce sont deux Figures qu'on trouve aussi souvent accouplées ensemble, qu'on voit une accolade d'un lapereau maigre avec un gras. Ce n'est pas au reste une grande merveille, puisque la superfluité de mots & le vuide de sens sont justement la même chose. Je suis charmé de voir un de nos plus grands adversaires employer cette Figure.

Le crû des prairies, (c'est-à-dire l'herbe qui croît dans les prairies,) *& l'orgueil des campagnes*, (c'est-à-dire, les moissons.) *Les vivres des armées, & le soutien des guerres. Le rebut des épées, & le glanage d'une bataille, diminuent ses nombres, retrecissent son armée ; en quelque lieu que ses amis se retirent, ou en quelqu'endroit que ses ennemis se postent, couvert de tempêtes, & submergé dans les Océans.* Campagnes de Marlborough par Mr. ADISON.

LA TAUTOLOGIE

Est le comble, la perfection, le complément de toutes les Figures.

Par exemple, quand on dit *enfoncer les flots*, (percer au travers, se faire jour au travers, les forcer & les enfoncer comme un bataillon ; & ..... *fendre la pleine mer* (de même qu'on dit fendre la presse :) *en nombres plus coulans, & .... en vers plus tendres & plus doux.* Tons. Misc. in-12. Tom. IV. pag. 291. 4. Edition.

Di-

Diviser & partager *le monde* séparé en deux. *Ibid.* Tom. 6. pag. 121.

On pouroit ajoûter encore dix mille autres exemples de Vers également sonores & harmonieux : on en trouve un assez grand nombre dans la plupart de nos plus célébres Poëtes modernes.

CHAPITRE XII.

*De l'*EXPRESSION, *& des différentes sortes de* Stile *de ce Siécle.*

L'*Expression* est juste & convenable, lorsqu'elle est basse à proportion de la profondeur de la pensée dont elle est l'interpréte. Il ne faut pas qu'elle soit toûjours conforme aux régles de la Grammaire, de peur qu'elle ne paroisse pédantesque & peu digne d'un honnête-homme ; ni trop claire, de crainte qu'elle ne devienne commune ; car l'obscurité donne à la diction un certain air de merveilleux, & répand une dignité d'oracle dans une Piéce où il n'y a ni sens ni raison.

Par exemple, on met tantôt un nombre pour un autre ; c'est ainsi que Tickelt dit dans sa traduction d'Homére. Il. 1. *Le fer & la peste tout à la fois les* dévore, au-lieu de *les dévorent.* Tantôt un cas pour l'autre : *Et qui est-ce*, dit le même Auteur, *qui est plus en état que* te (au-lieu de *plus en état que* toi) *d'appaiser le Dieu* ? & au-lieu de *Thétis* vit verser des lar-

mes à *Achilles*, il dit qu'*elle l'entendit verser des larmes*.

Il faut sur-tout faire une grande attention à deux choses : premiérement, à un certain choix de termes bas ; & secondement, à une certaine manière de les arranger avec discernement & sagacité. Plusieurs de nos Poëtes sont assez heureux pour y réussir parfaitement : la nature leur a donné ce rare talent, & le leur a même prodigué ; desorte qu'ils sont dans le cas de ce Bourgeois-Gentilhomme ; qui avoit fait de la Prose toute sa vie sans le savoir. Que les vers roulent donc de façon qu'ils servent de véhicule aux mots. Vous en allez voir un bel exemple dans les Vers suivans, je les tire du dernier Auteur que je viens de citer ; quoique d'ailleurs il ne soit nullement de notre volée, il semble cependant qu'il a voulu une fois en sa vie être simple.

Sinon, ce sera à moi-même que je décernerai le prix, en l'ôtant à celui-ci, ou à celui-là, ou peut-être à toi-même. Ti. Hom. Il. 1. pag. 11.

—— *Il étoit plein de jours ; deux âges déjà passés, il vivoit jusqu'à voir le troisiéme.* Id pag. 17.

Le Roi de quarante Rois, & plus honoré du grand Jupiter, que ne fut jamais aucun Roi avant lui. *pag.* 19.

C'est afin que je connoisse que si tu rejettes ma priére, le plus méprisé entre tous les Dieux c'est moi. pag. 34. Que

Que ma Mére une fois se laisse conduire par mes conseils, quoiqu'elle soit beaucoup plus sage que je ne crois l'être. pag. 38.

En voici encore un autre exemple dans ces Vers, qui sont de la même main.

J'abandonne les Arts de la Poësie & des Vers, à ceux qui les pratiquent avec plus de succès : je me dispose maintenant à parler de vérités plus importantes, & ainsi tout à la fois, cher Ami & chére Muse, Adieu. TONS. Misc. 12. Tom. IV. pag. 292. de la 4. Edition.

Quelquefois un seul mot rendra familiére & commune une idée poëtique, comme dans l'exemple suivant, où un Vaisseau en feu doit tout l'esprit du *Bathos* à un mot bien choisi qui finit la ligne.

Et la brûlante contagion de ses côtes grillées faisoit une friture. *Pr. Arthur pag.* 151.

Et dans cette description du Monde tombant en ruines, qui est une traduction de ces Vers d'Horace, *si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ* :

Quand même tout l'édifice de la Nature s'écroûleroit autour de lui, sans s'émouvoir il en entendroit l'épouvantable crac. Tons. *Misc. Tom. VI. pag.* 119.

Et dans ces deux Vers :

Les bêtes, tant apprivoisées que sauvages, viennent des campagnes & des déserts au bord du fleuve .... pour boire. *Job* pag. 263.

Souvent deux ou trois mots produisent cet effet.

Il exprime *des nuées* la douce liqueur, *qui ranime & égaie les arbres* des Forêts & des Jardins, *Id.* Job. pag. 264.

Il eſt auſſi quelquefois très-utile d'employer des *termes techniques*, qui dépaïſent, pour ainſi dire, & qui éloignent votre ſtile des grandes idées, des idées, générales de la Nature ; & plus votre ſujet eſt élevé, plus devez-vous chercher dans la plus vile méchanique des expreſſions baſſes & rampantes... Par exemple, ſi vous faites la deſcription de l'habillement d'un Ange, ne manquez pas de dire que ſon *linge* étoit d'un fil *délicatement filé & blanchi ſur les plaines fortunées*. Pr. Arthur pag. 19.

Si vous parlez d'une armée d'Anges, appellez-la *les Angéliques Cuiraſſiers*. Ibid. *pag.* 239 : & s'il s'agit de faire mention d'un grand nombre de malheurs, appellez-les.

Fraîches troupes de *peines & régimens de malheurs*. Job pag. 86.

Les Rhéteurs diviſent le ſtile, en ſtile propre & ſtile figuré. Nous avons déjà traité du figuré, & le ſtile propre eſt un ſtile dont nos Auteurs n'ont que faire. Ainſi, entre tous les différens ſtiles, nous ne parlerons que des principaux, dont nous devons aux Modernes le principal progrès, ou même l'invention.

1. Le

1. Le Stile Fleuri.

De tous les stiles, il n'y en a aucun qui soit plus propre au *Bathos* que le stile fleuri. Il en est de ce stile comme des fleurs, qui, quoique le plus bas de tous les Végétaux, sont néanmoins les plus agréables, & naissent ordinairement en grande abondance dans le fond des marais & des fossés.

Un habile Ecrivain dans ce genre vous présente le bouquet suivant :

Les Bôcages paroissent tout habillés de guirlandes de fleurs, & de leurs feuillages coulent d'aromatiques ondées ; leurs têtes odoriférantes, entrelassées par le haut en nœuds mistiques, font une espéce d'échange de leurs parfums, & entremêlent mille baisers comme si les branches s'efforçoient à l'envi d'orner, d'embellir, & d'ombrager le Bôcage.... Behn *Poëm. pag.* 2.

C'est ce que font véritablement la plupart des branches.

Mais ces expressions fleuries ne sont pas à comparer à notre Poëte couronné de lauriers.

Des branches entrelassées dans d'autres branches, composent le Bôcage ; elles poussent des sillons, elles s'épanouïssent, elles s'étendent, & fleurissent en amour ; les palmiers tremblans ré étent leurs vœux mutuels, les peupliers plians rencontrent de plians peupliers, les planes distans semblent se serrer plus près ; & les aulnes soupirans, soupirent après les aulnes. Guardian. 12. 127.

Ecoutez aussi notre *Homére.*

Sa Robe de parade *est formée de lumiére raffinée*; *une* queue *brillante & infinie* s'étend derriére : *son trône est fait de* gloire *éclatante &* rassemblée, orné *de* perles *célestes & de pierres précieuses enchassées, d'où coulent des* flots *de joie & des* mers *de splendeur sur toute la Troupe Angélique qui est en bas, & qui regarde fixement.* BLACKM. Ps. CIV.

2. Le Stile VIF.

Ce stile convient autant à un petit esprit, qu'un air vif convient à une personne de petite taille. Pour se former à ce stile, il faut lire & étudier avec application Mr. *Thomas Brown*, qui est l'Auteur de *l'Espion de Londres*, & en général de tous les *Espions*, Livrets, Brochures; & pour les Vers, il faut lire les *Prologues* de Mr. Cibber.

Mais la beauté & l'énergie du stile vif ne paroît jamais si bien, que quand on l'emploie à donner un air de nouveauté aux Ouvrages des Anciens, à les adapter au goût du siécle, &, s'il m'est permis de hazarder le terme, à les *moderniser*; c'est ce que nous appellons proprement les *Angliser*, les mettre à l'*Angloise*; expressions qui sont toutes deux d'une grande justesse; l'une pour marquer combien nous nous embarrassons peu du *quomodo*; l'autre pour marquer la for-

force & la violence avec laquelle nous les faiſons venir dans nos diſcours.

C'eſt par la vertu de ce ſtile que *Tacite* parle comme un *politique de Caffé*, & *Joſeph* comme le *Gazetier d'Angleterre*; c'eſt par le même ſtile que *Ciceron* eſt auſſi concis, auſſi ſubtil, auſſi pointilleux que *Senéque* ou Mr. *Aſgill*; que *Marc-Auréle* eſt excellent pour les pointes & jeux de mots; & que le bon-homme *Thomas à Kempis* eſt auſſi *poli*, & ſe ſert d'expreſſions auſſi *recherchées*, qu'un Prédicateur de Cour.

3. Le Stile A LA MODE.

Il eſt beau par ſa nouveauté, & il a le bonheur de ſubſiſter auſſi long-tems, & de ſe répandre auſſi loin que le Poëme même; Vous en avez quelques exemples dans la deſcription du Soleil en char de deuil à la mort de la Reine MARIE.

Voyez maintenant Phébus; *il* s'eſt maſqué *le viſage, comme il fit autrefois pour* Phaëton; *il eſt en* grand deuil, *de ſombres nuages environnent ſon* char noir, *& ſes* courſiers engourdis marchent à petit pas ſur le globe mélancolique, &c. *A.* Phil.

Et dans le Poëme, où l'on vous repréſente les Soldats du Prince Arthur qui boivent.

Pendant que le riche vin de Bourgogne, *& le petillant vin* de Champagne, *chaſſent de leurs cœurs les terreurs de la mer.* Pr. Arthur pag. 16.

D'où nous apprenons aussi que le *Bourgogne* & le *Champagne* ont la vertu de faire mépriser à un homme qui est sur le rivage, les tempêtes qui s'élévent sur mer.

Un autre Poëte parle ainsi du Tout-Puissant, qui fait camper ses régimens .... *Il creusa un vaste & profond abime, où il garde ses* liquides régimens. *Là les flots* défilent, *& font leur route, pour former le grand* corps *de la mer, où ils campent & se tiennent dans leur poste*, retranchés, *dans des* travaux *de rocs, dans des* lignes *de sable*. BLACKM. Ps. CIV. *pag.* 261.

Et en parlant de deux armées qui sont sur le point d'en venir aux mains.

Les armes que voici, sont les cartes *avec lesquelles l'un & l'autre doivent jouer; du moins* tirez-vous d'affaire, & ne perdez pas *si vous pouvez.* Jouez hardiment *pour la* somme *que les Dieux ont marquée: ceux-ci qui sont de votre côté* parieront *pour vous toute leur fortune & tous leurs biens.* LEE Sophon.

Toutes ces belles expressions conviennent parfaitement aux coutumes & aux meilleures maniéres qui sont aujourd'hui en usage dans notre Capitale.

Mais la principale partie du stile *à la mode*, est le stile *de démangeaison;* stile qui est fort en crédit & en honneur depuis quelque tems, par l'usage qu'en font les personnes de la premiére qualité, & qui par le moyen des Dames qui le mettent en vogue, s'est introduit avec succès jus-

jusques dans les ruelles & dans l'intérieur des maisons. Desorte que son progrès & ses rapides conquêtes peuvent être comparées à celles du grand Sésostris, & sont connues par-tout sous les mêmes simboles, c'est-à-dire, sous les images des parties génitales de l'un & de l'autre sexe.

Il consiste entiérement en métaphores tirées des deux plus fécondes sources, qui sont le véritable *Bathos* du corps-humain, c'est-à-dire ....
&.............. *hiatus magnus lacrymabilis* .... en cassades, en équivoques, *doubles ententes*, bons-mots de *Gilles*, de *Cibber* & d'*Olfield*; le tout dérivé desdites sources.

4. Le Stile PRECIEUX.

Ce stile est composé des Métaphores les plus curieuses & les plus affectées; il a quelque chose de celui dont nous venons de parler.

Telle est, par exemple, cette description d'un ruisseau desseché par les rayons du Soleil:

Gagnée *par les* importuns *rayons du Soleil*, semblable à une femme qui abandonne son mari, *l'eau est sortie de son canal*, & s'est retirée clandestinement *avec les rayons du Soleil*, qui n'ont pour elle que trop d'appas. BLACKM. *Job pag.26.*

Telle est cette peinture d'une mort tranquile.

Quand la mort qui a toujours l'œil au guet, jettera les yeux sur sa moisson, & te verra mûr d'âge, elle invitera sa faux, elle coupera tout doucement *ta tige* penchante, *& te* mettra amicalement *dans son* magasin, *c'est-à-dire dans le* tombeau. *pag. 231.*

Telle est cette description d'arbres agités par une tempête.

Les chênes avec leurs bras étendus, bravent les vents; la tempête voit *leur force*, elle soupire & passe son chemin. DENN.

Telle est enfin cette description de l'eau qui frémit sur le feu.

Les flammes pétillantes excitent l'eau à sourire ; *mais la liqueur* qui se plaît à bouillir se consume elle-même, *& diminue pendant ce tems-là.* Anonym. dans les Misc. de TONSON Part. 6. pag. 234.

5. Le Stile EMBARASSE',

Qui marche pesamment comme étant accablé sous le poids des Métaphores, & qui traîne après soi une longue queue de mots : &

Le Stile BOTTE' ou HAUT STILE,

Qu'on mêle souvent & heureusement avec le précédent, qui est le stile embarassé. Car de même que le premier est la véritable machine pour abaisser ce qui est sublime & élevé, le second est le plus propre à élever les choses viles & basses, & à les mettre dans un ridicule frappant ; ensorte que quand on réunit ces deux stiles ensemble, le *Bathos* est alors à son

à son comble & dans sa perfection; de-même, que lorsqu'un homme se met la tête en bas & le cul en haut, sa dégradation est complette & parfaite. Il est vrai qu'il y en a un bout qui est aussi haut qu'il le fut jamais, mais il est à rebours, & c'est, pour ainsi dire, le monde renversé. Mais après tout, y a-t-il un véritable amateur du *Profond*, qui ne soit ravi de voir les actions les plus basses & les plus communes, exaltées de cette façon?

Par exemple, au-lieu de dire,

Qui frappe à la porte?

On dit élégamment, *Pour qui plaide si rudement ma porte avec sa voix si haute; & qui est-ce qu'elle veut faire entrer?*

Pour, *voyez qui est-là?*

On peut dire, *Avancez les rideaux de vos yeux, levez les rideaux de vos deux luminaires, qui sont des rideaux à franges, & me dites qui est-ce qui vient-là?*

Au-lieu de, *Fermez la porte*,

On peut dire aussi, *Faites promptement tourner sur son axe le gardien de bois de notre chez-nous.*

Pour, *Apportez mes habits*,

On dira en beau stile, *Apportez-moi ce que la Nature, tailleur des Ours, a refusé à l'Homme; elle m'a créé sensible au froid, mais elle n'a pas daigné me donner des habits.*

Pour, *Allumez le feu*,

On peut dire pareillement, *Apportez quelque reste du vol de* Prométhée, *pour dila-*

dilater promptement l'air rude & congelé par le rigoureux souffle de Borée.

Pour, *Mouchez la chandelle*,

Vous direz, *Ce luminaire-là a besoin d'amputation ; par ce moyen vous lui sauverez la vie qui est à moitié éteinte.*

Au-lieu de dire, *Ouvrez la lettre*,

Il faudra dire, *Cire, rends le dépôt qui t'a été confié* THEOB. *double distress.*

Enfin, pour *Débouchez la bouteille & chappellez le pain*,

On se sert de cette élégante circonlocution,

Appliquez votre engin à la spongieuse porte ; délivrez Bacchus *de sa prison de verre ; & dépouillez la blanche* Cérès *de son habit chatain.*

CHAPITRE XIII.

Projet pour l'avancement du Bathos.

VOilà, mes chers Compatriotes, de quelle maniére j'ai découvert avec des soins & des peines incroyables les sources inconnues du *Bathos* ; ou, pour mieux dire, voilà comme j'ai pénétré jusqu'au fond des abîmes de cette *vaste profondeur*. Après avoir établi de bonnes & salutaires loix, que me reste-t-il maintenant, que d'exhorter tous les vrais Modernes à faire tous leurs efforts pour suivre les régles que je leur ai expliquées ? Pour y réussir, je crois que

je rendrai à ma patrie un ſervice ſignalé, en lui propoſant un *plan* qui puiſſe faciliter les moyens de parvenir à ce grand but.

Comme nous ſommes inconteſtablement ſupérieurs en nombre à nos ennemis, il ſemble qu'il ne nous manque rien pour avoir le deſſus, que de nous unir parfaitement entre nous. C'eſt pourquoi on invite humblement Meſſieurs les partiſans du *Bathos*, tous en général & chacun en particulier, à faire entr'eux une ferme *aſſociation*, & à former *un corps régulier*, dont chaque membre, ſans même en excepter les plus foibles, contribue en quelque choſe à ſoutenir tout le corps, de même que les plus foibles roſeaux, lorſqu'ils ſont liés enſemble, compoſent un faiſceau qu'il n'eſt pas facile de rompre. Voilà le but auquel doit tendre notre Art; & pour y parvenir, il n'eſt point de moyen plus efficace, que de le mettre ſur le même pied que les autres Arts de ce Siécle.

Le grand progrès des Manufactures modernes, vient de ce qu'elles ſont diviſées en différentes branches, & partagées en pluſieurs ſortes de métiers. Dans l'*Horlogerie*, par exemple, l'un fait le balancier, l'autre le reſſort, celui-ci les roues, celui-là la boëte, & le principal Ouvrier ajuſte le tout enſemble. C'eſt à cette économie, c'eſt à cette ſage diſtribution que nous devons la perfection

tion de nos Montres d'aujourd'hui : & il n'y a point de doute que nous ne pussions donner la même perfection à notre Poësie & à notre Eloquence moderne, si nous en séparions de la même façon les différentes parties en différentes branches.

Il est assez ordinaire de trouver différentes personnes, qui, quoique d'ailleurs peu recommandables par leurs talens, ne laissent pas d'avoir de grandes dispositions pour former certains Tropes ou certaines Figures particuliéres. Aristote dit que l'*Hyperbole* est un ornement du discours, qui convient fort aux Jeunes-gens de condition. C'est pourquoi nous voyons en eux un penchant merveilleux pour cette Figure, & les voyages l'augmentent & le fortifient de plus en plus. Les Gens de Guerre & les Marins ont aussi de merveilleuses dispositions pour la même Figure, & s'en servent heureusement. La *Périphrase*, ou *Circonlocution*, est le talent particulier des Fermiers de campagne ; le *Proverbe* & l'*Apologue* est celui des vieilles gens, lorsqu'ils devisent ensemble dans leurs cotteries ; l'*Ellipse* ou le Discours *à demi mot*, celui des Ministres & des Politiques ; l'*Aposiopesis* ou *Réticence*, celui des Gens de Cour ; la *Litotès*, ou *Diminution*, celui des Dames, de ceux qui parlent tout bas à l'oreille, & des médisans ; l'*Anadiplosis* enfin (qui est une

Fi-

Figure par laquelle la phrase suivante commence par le même mot qui termine la phrase précédente) est celui des Ecailliers, Crieurs, Colporteurs, & autres qui parlent en Public, & qui, en répétant les mêmes mots, engagent le peuple à acheter leurs huitres, petits pois, & Chansons nouvelles. Pour ce qui est des *épithétes*, on en trouvera à foison à Billingsgate (*a*). C'est sur l'eau qu'on prend des leçons de *Sarcasme* & d'*Ironie*. Pour les *Epiphonêmes* & les *Exclamations*, on en entendra assez à Beargarde (*b*), & aussi fréquemment qu'on entend des *Paix-là* à la Chambre des Communes.

Chaque Particulier employant donc tout son tems, & s'appliquant tout entier à la Figure qui lui est propre, atteindroit sans-doute à la perfection; & lorsque chacun seroit incorporé à la Société, & qu'il auroit fait serment d'y demeurer toujours attaché, suivant le plan que j'ai proposé ci-dessus, un Poëte ou un Orateur n'auroit plus rien à faire que d'envoyer chez les Fabriquans de chaque espéce; par exemple, chez le *Métaphoriste*, pour ses *Allégories*; chez le

(*a*) Billinsgate est un endroit de Londres, où est le plus grand Marché au Poisson. C'est comme si on disoit, aux Halles, à la Poissonnerie, ou les Poissardes & les Harangéres étalent leur éloquence féconde en injures & grossiéretés.

(*b*) *Beargarden* signifie proprement le *Jardin des Ours*. C'est un endroit de Londres vers les remparts, où l'on nourrit & fait combattre des Ours. C'est comme si nous disions *à la Barriére des Incurables*, où se voient les Combats des Bêtes.

le *Faiseur de Similitudes*, pour ses *Comparaisons*; chez l'*Apopthegmatiste*, pour ses *Sentences*, &c. Par ce moyen il composeroit en un moment une Dédicace, ou une Harangue, l'*Artiste* supérieur ou *Maitre fabriquant*, n'ayant autre chose à faire que de mettre ensemble & d'adopter les matériaux qu'on lui fourniroit d'ailleurs.

C'est pourquoi je propose aux partisans du *Bathos*, d'inventer & d'établir avec toute la diligence possible, & cela aux fraix du Public, une *Armoire Rhétoricale*, ou *Bureau Typographique*, à trois étages, & garnie de tiroirs, dont le plus haut étage sera pour le Genre *Délibératif*, celui du mulieu pour le *Démonstratif*, & le plus bas pour le *Judiciaire*. Ces différens étages seront divisés en *Lieux Communs*, c'est-à-dire en tiroirs où l'on trouvera des matériaux, sujets, & argumens pour les différens genres de Discours, Harangues, Oraisons, ou autres espéces d'Ecrits; & chaque tiroir sera subdivisé en *Cellules* ou *Cassetins*, comme les Cabinets de Raretés. L'étage ou appartement qu'on destinera pour la *Paix* ou la *Guerre*, & celui où l'on doit mettre ce qui concerne la *Liberté de la presse* ou *Imprimerie*, peuvent être en fort peu de tems remplis de divers sujets, & de différens matériaux parfaitement neufs. Je dis la même chose des tiroirs qui doivent contenir le *Genre Vitupératif*, il ne sera pas moins facile de les remplir d'une ex-

excellente collection, toute du crû & de la fabrique de notre siécle. On aura bientôt appris à chaque Compositeur, & à chaque Auteur, l'usage qu'il faut faire de ce Cabinet, comment il doit s'en servir, & de quelle maniére il faut en manier tous les régistres ou tiroir, que l'on tirera à peu près comme des bâtons d'orgues.

Les clefs de ce *Bureau* seront gardées par d'honnêtes-gens : on pourra, par exemple, les mettre entre les mains de quelque *vénérable Prélat*, ou de quelque *brave Officier*, d'une probité reconnue, d'une fidélité à l'épreuve, & d'un attachement inviolable à tout ce qui se trouve maintenant établi, soit dans *l'Eglise*, soit dans *l'Etat* ; à un homme enfin qui ait assez de prudence, de crédit & d'autorité pour les garder de tous les malheurs qu'on pouroit craindre.

Cette armoire étant en de pareilles mains, on pourra la louer comme on le jugera à propos, à tant par jour, à plusieurs grands Orateurs des deux Chambres ; & il faut espérer qu'il en reviendra aussi à notre Société un gain & un profit considérable.



CHA-

CHAPITRE XIV.

De la maniére de faire des Dédicaces, *des* Panégyriques *ou des* Satyres; & *des* Couleurs pour *l'Honorable & le Deshonorable.*

APrès tout ce que nous avons dit, on peut juger de quelle néceſſité eſt le projet dont je viens de parler, ſi l'on veut ſeulement faire attention qu'il n'y a rien de ſi important pour le ſuccès de nos Ouvrages, que la diligence & l'expédition. Il eſt fâcheux que les cerveaux ſolides ne ſoient pas comme les autres corps ſolides, toujours doués d'une vélocité à ramper, proportionnée à leur peſanteur. Car il en eſt des fleurs du *Bathos*, comme de celles que produit la Nature: ſi le Jardinier n'a pas ſoin de les porter au marché dès le matin, elles périſſent, elles ſe flétriſſent, elles ſe fanent avant la nuit, & il n'en tire aucun profit. De toutes nos productions, il n'y en a aucune qui ſoit d'une ſi courte durée & d'une ſi courte vie que les *Dédicaces* & les *Panégyriques*. Ce ſont des éloges qui ſouvent ne durent qu'un jour, & qui le lendemain deviennent des Piéces entiérement inutiles, hors de ſaiſon, indécentes, & fauſſes; & ce qu'il y a de plus triſte, c'eſt que tout le gain & tout le profit qui, comme nous l'avons dit, doit

doit toûjours être le principal & même l'unique but de nos Ecrivains & de nos Orateurs dépend en quelque façon de ces deux ſortes de Piéces.

Nous allons donc employer ce Chapitre à donner la plus courte & la plus prompte méthode pour compoſer en ces deux genres; après cela nous enſeignerons aux Modernes un chemin court & facile pour parvenir à la Poëſie Epique: & comme ces deux genres d'Ouvrages ſont, de l'aveu de tout le monde, les plus importans & les plus difficiles, je crois qu'on peut laiſſer abandonner le reſte à la ſcience, à l'érudition, & à la pratique de chaque Auteur en particulier.

Pour parler d'abord du *Panégyrique*, c'eſt un principe certain qu'on doit regarder comme honorable tout homme que la loi, la coutume, ou le titre dont il eſt revêtu rendent tel; car le Public eſt en cela meilleur Juge qu'aucun particulier, & plus en état de diſcerner ce qui eſt honorable. Les vertus des Grands-hommes, de même que celles des Plantes, ſont inhérentes en eux, ſoit qu'elles ſe montrent à découvert, ſoit qu'elles ne paroiſſent point; & plus elles ſont inhérentes, moins elles ſe montrent au dehors, de même que moins un homme dépenſe, plus il eſt riche.

Tous les grands Miniſtres, ſans aucune vertu, ſoit privée ſoit économique, ſont vertueux par les poſtes qu'ils occu-

occupent; généreux & libéraux des deniers publics, économes & ménagers des octrois & subsides du Parlement, justes en payant les rentes & les intérêts publics, courageux & magnanimes par les flottes & les armées, magnifiques par les dépenses publiques, prudens par les succès publics, & savans par les Académies où ils doivent être admis de plein droit. Par leur Charge ils ont droit à une portion des fonds publics des vertus; outre que par une prescription immémoriale, ils sont, pour ainsi dire, investis & ornés de toutes les vertus qui ont brillé dans leurs prédecesseurs revêtus des mêmes emplois, principalement de celles de leurs ancêtres.

Quant à ce qu'on appelle communément *couleurs d'honorable* & de *deshonorable*, elles sont différentes selon les différens Pays. Dans celui-ci, par exemple, c'est le *bleu*, le *verd* & le *rouge*. Mais comme ce que nous devons au Public, exige souvent que nous mettions certaines choses au grand jour, & que nous en couvrions d'autres d'une espéce de voile, il est bon d'expliquer ici la méthode qu'il faut suivre pour faire d'un homme vicieux un héros.

La premiére & la principale régle, est la *régle d'or* de *transformation*, qui consiste à convertir des vices en vertus qui en approchent le plus près. Par cette régle,

gle, on transforme en libéralité l'injustice d'un homme qui dissipe follement ses richesses, & qui refuse cependant de payer de justes dettes; on métamorphose en prudence la lâcheté & la poltronnerie, l'intempérance en bon naturel & en caractére sociable, la corruption en zéle pour la Patrie, le libertinage en tendresse, facilité, & complaisance.

La seconde, est la *régle des contraires*. Il est certain que moins un homme posséde telle & telle vertu, plus il a besoin qu'on la lui donne dans un dégré éminent, plus il a besoin sur-tout qu'on lui accorde les bonnes qualités que le monde en général croit qu'il n'a pas: car quelle grace faites-vous à un homme lorsque vous lui donnez ce qu'il a, & quels remercimens vous doit-il, si vous ne faites que lui rendre justice?

Le contraire de ces préceptes servira pour la *Satire*. Il faut toujours observer dans ce genre d'écrire, que quiconque perd sa place ou est disgracié du Gouvernement, est censé avoir perdu en même-tems la part qu'il pouvoit avoir aux louanges & aux honneurs publics. Ainsi un Ecrivain qui est animé d'un véritable zéle, & qui entre dans les vues du Public, est obligé par devoir de dépouiller celui que le Gouvernement a dépouillé; c'est-là la véritable *Justice Poëtique* de ce siécle. Pour ce qui est de la collection complètte de lieux communs & d'épithé-

thétes, qu'il feroit à propos de faire, & dont on pouroit se servir utilement pour louer ou critiquer ceux qui ont part au Gouvernement, & ceux qui n'y ont aucune part, je renvoye à notre Cabinet Rhétorical ou Bureau Typographique: & je finis ce Chapitre en exhortant sérieusement tous mes confréres à observer les préceptes que je viens de leur donner; préceptes dont la négligence a couté à quelques-uns d'entre eux leurs *oreilles au pilori*.

CHAPITRE XV.

Recette pour faire un Poëme Epique.

LEs Critiques conviennent qu'un Poëme Epique est la plus grande & la plus sublime production dont l'esprit humain soit capable. Ils ont déjà donné plusieurs régles mécaniques pour ces sortes de compositions; mais en même-tems ils ont découragé presque tous les Entrepreneurs, & leur ont fait perdre l'espérance de pouvoir jamais exécuter un si noble projet, parce que pour premiére qualité ils demandent tous unanimement du *génie* dans un Poëte. Je vais tâcher, dans la vue du Bien public, & en faveur de mes illustres compatriotes, de démontrer clairement, que l'on peut *sans génie*, & même sans érudition ni lecture,

ture, faire des Poëmes Epiques. Ce que nous allons dire sur ce sujet, ne peut manquer d'être d'un grand usage pour tous ceux qui conviennent de bonne foi qu'ils n'ont jamais lu, & dont l'ignorance est si manifeste, que tout le monde est convaincu qu'ils n'ont jamais rien appris. Moliére observe qu'il n'y a personne qui avec de l'argent ne puisse faire un diner, & que si un Traiteur n'en peut pas faire un sans argent, son art & son habileté ne lui servent de rien. On peut dire la même chose de la composition d'un Poëme; on en vient facilement à bout lorsqu'on a du génie, mais l'habileté consiste à en faire un sans génie. C'est pour parvenir à ce but, que je vais présenter à mes Lecteurs un *récipé* également facile & certain, par lequel il n'y a point d'Auteur en fait de *Bathos*, qui ne puisse avoir les qualités requises & les talens nécessaires pour ce grand ouvrage.

Recette pour la Fable.

Prenez de quelque vieux Poëme, Livre d'Histoire, Roman, ou Légende (par exemple de *Geoffroi de Monmouth* ou de *Don Belianis de Gréce*) ces parties ou morceaux d'Histoire qui fournissent le plus beau champ pour de *longues descriptions*: mettez toutes ces piéces ensemble, & composez-moi *un Conte* de toutes les avantures que vous pourez imaginer. Ensuite prenez un Héros, que vous

choisirez au son de son nom, & fourrez-le au milieu de ces avantures; qu'il y travaille, qu'il agisse, qu'il occupe votre plume, qu'il se trouve dans les plus tristes situations, ensorte qu'il vous fournisse la matiére de douze Livres; & à la fin vous l'en tirerez, tout prêt à *devenir conquérant* ou à *se marier;* car il est nécessaire que la conclusion d'un Poëme Epique soit *heureuse*, & qu'il finisse par un dénouement qui soulage le Lecteur de toutes les peines qu'il a ressenties dans les malheurs & avantures du Héros de la Piéce.

Pour faire une Episode.

Prenez quelqu'avanture qui vous sera restée de votre premiére collection, dans laquelle vous n'aurez pu faire entrer ou engager votre Héros, ou quelqu'accident malencontreux qui vous aura paru trop beau & trop intéressant pour être mis au rebut: ce sont des matériaux qui vous serviront, en les appliquant à quelqu'autre personnage, qui peut se perdre, *s'évaporer*, & disparoître dans le cours de l'ouvrage, sans faire le moindre tort à la composition.

Pour la Morale & l'Allégorie.

Vous pouvez dans la suite les tirer de la Fable à votre loisir, mais souvenez-vous de les bien passer & de les épurer suffisamment.

Pour

Pour les Mœurs.

Pour les mœurs de votre *Héros*, prenez toutes les plus belles qualités que vous pourrez trouver dans les plus célébres *Héros* de l'Antiquité; & si vous ne pouvez les réduire à une consistance raisonnable, & les lui adapter avec fondement, jettez-les-lui sur le corps *toutes en un tas*. Mais faites ensorte de vous assûrer que ce soient des qualités dont on puisse croire que votre Patron est orné; & pour prévenir toutes les erreurs auxquelles le monde est sujet, tirez de l'Alphabet les lettres capitales qui composent son nom, & mettez-les à la tête d'une Dédicace avant votre Poëme. Vous ne devez pas néanmoins être absolument scrupuleux à observer l'exacte quantité de ces vertus; car ce n'est pas encore une chose déterminée, s'il est nécessaire ou non que le Héros d'un Poëme soit un honnête-homme. A l'égard des *sous-caractéres*, tirez-les d'*Homére* & de *Virgile*, & changez seulement les noms selon que l'occasion le demandera.

Pour les Machines.

Prenez autant de *Divinités*, mâles & femelles, que vous en pourez employer. Séparez-les en deux parties égales, & mettez *Jupiter* dans le milieu. Que *Junon* le fasse fermenter, & que *Vénus* le tempére & l'adoucisse. Sur-tout n'oubliez

pas de vous servir en toute occasion de *Mercure* volatile. Si vous avez besoin de Démons, vous pourrez les tirer du *Paradis* de *Milton*, & emprunter vos *Esprits* du *Tasse*. L'utilité de ces machines est évidente; car, puisqu'il n'y a point de Poëme Epique qui puisse subsister sans elles, le moyen le plus sage est de les réserver pour vos plus pressans besoins. Quand vous ne pouvez tirer votre Héros d'embarras par aucun moyen humain, ni vous en tirer vous-même par votre esprit, cherchez alors du secours d'enhaut, & les Dieux feront votre affaire dans le moment. Le précepte que je vous donne ici, s'accorde avec ce que dit Horace en termes formels dans son Art Poëtique,

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus inciderit, &c.

C'est-à-dire, *un Poëte ne doit jamais appeller les Dieux à son secours, que quand il est dans un grand embarras.*

Pour les Descriptions.

1. Pour une *Tempête* prenez l'*Eurus*, le *Zéphyr*, l'*Auster* & *Borée*; jettez-les tous ensemble dans un Vers; ajoûtez-y une *dose suffisante* de pluie, d'éclairs & de tonnerre, mais du plus terrible que vous pourez imaginer. Mêlez bien ensemble vos nuées & vos vagues jusqu'à ce qu'elles écument, & par-ci par-là jettez du sable mouvant dans votre description,

tion, pour l'épaissir. Sur-tout brassez & arrangez bien, & concertez dûement votre tempête dans votre tête, avant que de l'exciter.

2. Pour une *Bataille* ramassez une quantité d'images & de descriptions de l'Iliade d'*Homére*, avec une ou deux pincées de *Virgile*, pour servir d'épices & d'assaisonnement ; & s'il reste quelque chose de surplus, vous pouvez le garder pour une escarmouche. Assaisonnez bien tout cela de comparaisons, & par ce moyen vous ferez une *excellente* description de *bataille*.

3. Pour une *Ville en feu* (s'il est nécessaire de faire de ces sortes de descriptions, parce qu'il y en a une dans Virgile, l'ancienne Troye est toute brûlée) vous pouvez vous en servir, elle fera votre affaire. Mais si vous craignez de passer pour plagiaire, & que votre description ne parût trop pillée, un Chapitre ou deux de la théorie de la *conflagration*, bien circonstancié & mis en vers, vous fera d'un grand secours.

Quant aux *Comparaisons* & aux *Métaphores*, vous en pouvez trouver dans tout l'Univers, toutes les créatures en fournissent ; le plus ignorant peut les recueillir, mais la difficulté est de les bien appliquer : pour en bien faire l'application, consultez votre Libraire, & suivez ses avis.

CHAPITRE XVI.

Projet pour l'avancement du Théâtre.

ON peut bien être persuadé que nous n'oublierons pas entiérement le Dramatique, qui fait une partie si considérable & si lucrative de la Poësie. Mais ceux qui conduisent & gouvernent présentement le Théâtre, prennent tant de soin de cette affaire, qu'il est absolument inutile de vouloir leur donner une autre méthode que celle dont ils se sont déjà servis pour l'avancement du *Bathos*.

Qu'il nous soit donc permis de faire ici, au nom de tous nos Confréres, nos très-sincéres & très-humbles remercimens au très-auguste M. *B-t-n B-th*, au séréniffime M. *W-ll-m W-lks*, & au très-intrépide M. *C-ll-y C-bb-r*, à la gloire desquels on fait savoir à *tous ceux de ce siécle*, *lorsqu'ils* seront devenus Ancêtres, & à tous *ceux qui succéderont à nos successeurs*, que jusqu'aujourd'hui ces grands-hommes continuent à se *surpasser* eux-mêmes, & à faire des prodiges qui effacent même *leurs prodiges*; & quand l'inévitable main du *Tems* qui balaie tout, aura, pour ainsi-dire, vergeté tous les ouvrages *d'aujourd'hui*, puisse ce témoignage *d'un Critique contemporain* de leur réputation, s'étendre jusqu'au lendemain!

Cependant, s'il étoit possible d'ajoûter

ter quelque chose à une si sage administration, ce seroit sans-doute ce systême plus ample & plus étendu, que Mr. *D-nn-s* & Mr. *Gildon*, les deux plus grands Critiques & les deux plus grands Réformateurs de ce Siécle, ont publié en 1720 dans un Projet signé de leurs noms & daté du deuxiéme *Février*. Je ne puis mieux finir mon Traité du *Bathos*, qu'en présentant au Lecteur la substance d'un si beau plan.

1. On propose d'incorporer les deux *Théâtres* en une seule & même Troupe, d'y ajoûter *l'Académie Royale* de *Musique* pour faire l'*Orquestre*, & d'y admettre par association Mr. *Figg*, avec ceux de sa Troupe qui combattent en gladiateurs pour le prix, & *Violante* avec ses Danseurs de corde.

2. De faire aux dépens du Public un Edifice assez vaste pour contenir au moins dix mille spectateurs, cette dépense étant devenue absolument nécessaire par le grand nombre d'enfans & de nourrices, qui vont inonder les Spectacles depuis que le nouveau goût s'y est introduit. Qu'il faut élever un Théâtre aussi grand que celui d'Athénes, qui étoit de près de quatre vingt-dix mille pas géometriques en quarré, avec des loges séparées pour les deux *Chambres* du *Parlement*, pour Mylords les *Juges*, pour les *vénérables Directeurs* de l'*Académie*, & pour la *Cour des Aldermans* ou Echevins,

qui doivent tous avoir leurs places franches.

3. Que si on ne peut pas avoir pour cet usage la *Salle de Westminster*, qui semble être assez convenable pour cela, comme étant proche des deux Chambres ci-dessus mentionnées, on remettra à la sagesse de la Nation de décider, si on ne doit pas démolir le *Palais de Somerset*, & élever un Théâtre dans l'endroit le plus propre pour recevoir les Spectateurs de la Comté de *Surrey*, qui peuvent s'y transporter par eau, qui est, selon tous les donneurs de projets, la voiture la plus facile qu'il y ait, & en même-tems celle qui coute le moins. Ajoûtez à cela que la Riviére de *Tamise* peut aussi y transporter commodément les plus éminens personnages des Cours d'eau-delà de la Mer, qui peuvent être attirés ici, soit par la curiosité de voir quelques-unes de nos plus fameuses Piéces, soit par affection pour les Arlequins & les Eunuques leurs compatriotes: il seroit même à propos d'en avertir deux ou trois mois d'avance dans les Nouvelles publiques.

4. Que le susdit Théâtre sera environné d'un beau Bâtiment quadrangulaire pour loger les *Critiques* & les *Poëtes* usés de vieillesse, entre lesquels on en choisira six des plus âgés, à compter leur âge de l'année où ils ont publié leur premier Ouvrage, pour administrer les affaires

de

de la Société ; à condition néanmoins que le Lauréat d'alors, c'est-à-dire, celui d'entr'eux qui aura remporté la Couronne de Laurier, sera toûjours un de ces six Administrateurs ; & que pour prévenir les disputes qui ne sont que trop ordinaires entre les Savans, ils auront pour Chef ou Président le plus âgé des Poëtes ou Critiques que l'on trouvera dans toute l'Ile.

5. Que les *Acteurs* logeront dans les greniers dudit Bâtiment quadrangulaire, & serviront les Poëtes qui seront logés au-dessous d'eux, c'est-à-dire, qu'ils battront & brosseront leurs habits, qu'ils les chausseront & déchausseront, & leur rendront d'autres semblables services ; que pour ce qui est des Actrices, elles feront leurs lits, & blanchiront leur linge.

6. Qu'on réservera une grande Chambre pour une *Bibliothéque* composée de tous les Poëmes Dramatiques modernes, & de toutes les Critiques existantes. Au milieu de cette Chambre il y aura une table ronde, autour de laquelle se tiendra le *Conseil des Six*, pour décider de la bonté & du mérite des *Piéces*, *à la pluralité* des voix ; & que s'il arrive qu'il y ait *trois* voix de chaque côté, le Président aura droit de *débarrer*, excepté dans les occasions où la dispute peut aller jusqu'à demander d'être décidée par un *combat singulier*.

7. Qu'il est à propos de placer le *Con-*

ſeil des Six dans quelque endroit du Théâtre qui ſoit à la vue de tout le monde, & d'où ils puiſſent, ſelon la maniére pratiquée parmi ceux qui compoſent en Muſique, faire des ſignes d'approbation ou de blâme, dont on ſera convenu auparavant : qu'en conſéquence de ces ſignes, tous les Spectateurs ſeront obligés de *battre des mains* ou de *ſiffler*, afin que la Ville puiſſe ſavoir certainement quand & juſqu'à quel point la Piéce doit lui plaire.

8. On laiſſe à décider s'il ne ſeroit pas à propos que le *Conſeil des Six* fût diſtingué par quelque habit particulier, ou par une robe d'une façon & d'une couleur honorable, à quoi on pouroit même ajoûter un bonnet carré & une baguette blanche.

9. Que pour empêcher que les Actrices qui ne ſont pas mariées, ne défaſſent leurs enfans, on aſſignera un revenu convenable pour la ſubſiſtance de ces innocentes victimes, qui par cette raiſon ſeront regardés comme *enfans de la Société* ; & qu'afin qu'ils puiſſent être élevés ſuivant le génie de leurs parens, leſdites Actrices déclareront avec ferment, autant qu'elles pourront s'en ſouvenir, & que leur mémoire le leur permettra, les véritables noms & qualités de leurs différens péres. Que le fils d'un ſimple Gentilhomme ſera élevé aux dépens du Public, en qualité de Page, pour ſervir le

Con-

Conseil des Six; mais qu'on assignera un plus gros revenu pour le fils d'un Poëte, & une provision encore plus forte pour le fils d'un Critique.

10. Que si l'on découvroit que quelqu'Actrice fût grosse pendant les Entr'actes de quelque Piéce où elle joueroit un rôle, on la jugeroit comme coupable de négligence à remplir ses devoirs, & on lui imposeroit une peine proportionnée à sa faute. Que si dans la suite un Acteur venoit à commettre quelque *meurtre* ailleurs que sur le Théâtre, on l'abandonneroit au bras de la Justice & à la sévérité des Loix, ce qui doit s'entendre aussi du *vol* & du *larcin*. Dans tout autre cas, & particuliérement lorsqu'il s'agira de dettes, on propose que cette Cour, de même que les autres Cours de *Whitehall* & de *Saint James*, soit regardée comme *un lieu privilégié*; & parce qu'on a remarqué que l'obligation de satisfaire à des *créanciers importuns* & inexorables, a decouragé des *Gens de Lettres*; si une Personne de qualité ou toute autre Personne envoie chercher un *Poëte* ou un *Critique* de cette Société, de quelque quartier de la Ville éloigné, ledit *Poëte* ou *Critique* passera & repassera librement, sans qu'il soit permis de l'arrêter.

11. Le projet susdit sera soutenu dans toutes ses parties & dans tous ses arrangemens, par les profits qui reviendront de chaque troisiéme représentation du-

rant l'année. Et comme il feroit abfurde de fuppofer que tant de perfonnes puiffent vivre fans aucune nourriture, (quoiqu'à en juger par leur premier régime de vie, il leur faille *très-peu de chofe*,) je crois que les Maîtres calculateurs, c'eft-à-dire, ceux qui tiennent les comptes, conviendront que du produit de ces profits, lefdites perfonnes pourroient bien fubfifter d'une maniére fobre & décente. Je ne crains pas même d'ajoûter, que ces mêmes fonds peuvent fuffire non-feulement à entretenir les magazins pour le tonnerre & les éclairs, mais encore à fournir le *fard*, la *tifanne*, les *crachoirs*, & autres *néceffités de la vie*.

12. Si quelques-uns de ces Articles femblent d'abord fufceptibles d'objections, particuliérement ceux qui donnent un pouvoir fi étendu au *Confeil des Six*, qui eft en effet plus grand que celui dont les Grands Officiers de l'Etat font revêtus, on peut y remédier en faifant prêter ferment à ces *fix* perfonnes au Confeil privé de Sa Majefté, & en les obligeant à faire paffer, *avant toutes chofes*, à ce très-vénérable Confeil, tout ce qu'il y a de plus important dans ce projet.

Vale & fruere.

MARTIN SCRIBLER.

PRE-

PRÉFACE
DE
L'HOMÉRE ANGLOIS.

AVERTISSEMENT.

LA Préface de l'Homére Anglois comprend l'éloge du Poëte Grec, & les régles qu'il faut observer pour le bien traduire.

L'Essai de Mr. Pope sur la vie du même Auteur, nous apprend ce qu'en ont dit les Anciens, & ce qu'en pense le Traducteur Anglois.

L'Essai touchant les combats de l'Iliade est composé de réflexions générales sur la conduite de ce Poëme, & sur les coutumes des Anciens.

Ces trois Piéces ont des beautés intéressantes, dont j'ai cru que la fidéle traduction plaîroit aux Connoisseurs, & serviroit même à fixer en quelque maniére l'idée de ce qu'on appelle communément le GOUT*, Il me semble que l'expérience d'un Ecrivain tel que Mr. Pope est un guide sûr en cette matiére.*

Ma Traduction étoit toute faite, lorsqu'il m'en est tombé dans les mains une autre imprimée depuis environ douze ans. Or comme l'Auteur de cette premiére ne vit plus, je me flatte de n'offenser per-

ſonne en diſant qu'elle n'eſt point exacte.

Mais pour ne rien avancer ſans preuves, il ſuffit de mettre ſous les yeux du Lecteur un petit nombre de paſſages qui démontrent que le premier Traducteur n'entendoit point aſſez l'Anglois.

Mr. Pope dit à la page 6. de ſa Préface, édition de 1719. We find thoſe Autors, who have been offended at the litteral notion of the Gods, conſtantly laying their accuſation againſt Homer as the undoubted inventor of them. *Il eſt évident pour quiconque entend l'Anglois, que cela ſignifie :* Nous trouvons que ces Auteurs, qui ont été ſcandaliſés de la notion littérale des Dieux, en ont conſtamment accuſé Homére, comme étant leur indubitable inventeur. *Voici comme cet endroit ſe trouve rendu, ou plutôt contredit, dans la Traduction dont je parle :* Ceux qui ont été ſcandaliſés de la notion littérale des Dieux, ne portent point leur accuſation contre Homére, comme étant l'inventeur de ces brillantes chiméres.

M.

M. Pope s'exprime à la page 8. en ces termes: As many of his perſons have no apparent characters, ſo many of his ſpeeches eſcape being apply'd, and judg'd by rule of propriety. *Ce qui veut dire:* Ses perſonnages étant en bien des occaſions ſans caractéres marqués, pluſieurs de ſes harangues nous échappent, lorſque nous en voulons juger par la régle des convenances.

Il s'en faut bien que le Critique Anglois veuille louer ici Virgile. Au contraire, il lui oppoſe & lui préfére un Poëte qui fait agir & parler chaque perſonnage d'une maniére qui ne convienne qu'à lui. C'eſt une des perfections d'Homére, & l'effet de ſa belle & vive imagination. Mr. Pope juge que celle de Virgile eſt froide, ce qui paroît exactement vrai dans les endroits qu'il n'a ni empruntés ni copiés de ſon modéle. Au ſurplus, tout le monde ſait qu'une harangue ne vaut rien & ne convient à perſonne, lorſqu'elle convient également à tous ceux qui s'aviſent de la faire. Voici comme l'ancien Traducteur nous donne

donne ce passage en François : Mais comme la plupart de ses personnages n'ont point de caractére marqué, on peut justifier ses harangues par le principe des convenances.

Après avoir observé page 13. *que les grandes vertus avoisinent beaucoup les grands vices, qu'un esprit judicieux peut outrer son caractére jusqu'à tomber dans la froideur, que l'homme prudent est capable d'injustes soupçons, que la grandeur d'ame dégénere aisément en prodigalité, comme celle du génie en extravagance ; il ajoûte ces mots ;* Il en est peut-être des ames élevées & supérieures, comme des corps gigantesques. En déployant une vigueur extraordinaire, ceux-ci paroissent excéder ce qui est communément censé la vraie proportion des parties, & deviennent des prodiges dans le tout : mais comme les anciens Héros de la même espéce, ils font des choses qui tiennent de la folie dans une suite d'actions glorieuses qui sont au-dessus de l'imitation. C'est

ainsi

ainſi qu'Homére a des chevaux parlans, & Virgile des myrthes d'où le ſang diſtile, ſans même recourir à la facile intervention d'un Dieu, pour ſauver au moins la probabilité. *Voici le texte de Mr. Pope.*

„ Perhaps it may be with
„ great and ſuperiour ſouls, as
„ with gigantick bodies, wich
„ exerting themſelves with unu-
„ ſual ſtrength exceed what it
„ thought commonly the due
„ proportion of parts, ſo as to
„ become miracles in the who-
„ le, and like the old Heroes of
„ the ſame make, commit ſome-
„ thing near extravagance am-
„ idſt a ſeries of glorious and ini-
„ mitable performances, Thus
„ Homer has his ſpeaking hor-
„ ſes, and Virgil his myrtles di-
„ ſtilling blood, where the lat-
„ ter has not ſo much as con-
„ triv'd the eaſy intervention of
„ a deity to ſave the probablity.

Si cet endroit n'a pas toute la clarté requiſe, il faut s'en prendre à l'Auteur,

ſon

son Homère même sommeille quelquefois. Mr. Pope ne prétend pas la justifier au sujet des chevaux parlans, non plus que Virgile sur ses myrthes : mais l'ancien Traducteur ne l'entend pas de même.
„ Il en est, *dit-il*, des grands
„ Génies comme de ces Hommes
„ à taille gigantesque : lorsqu'ils
„ mettent en œuvre toutes leurs
„ forces, ou, pour mieux dire,
„ lorsqu'ils veulent se surpasser
„ eux-mêmes, ils font des actions
„ dont leur énorme grandeur ne
„ justifie qu'à peine la vraisem-
„ blance, & cette pensée doit
„ suffire pour nous empêcher de
„ blâmer Homére d'avoir intro-
„ duit des chevaux parlans.

Je ne reconnois dans cette interprétation, ni les myrthes de Virgile, ni la critique de Mr. Pope.

Ce dernier, page 2. de la Vie d'Homére, compare certains Auteurs à des Peintres sans génie, qui travaillent les moindres parties d'une figure avec des soins & des peines infinies, & qui gâtent le tout à force de s'appliquer pour achever

ver chaque chose ; ce qui est le défaut de goût le moins équivoque : *Voici ses termes ;* They sink the grandeur of the whole by finishing every thing with the neatest want of judgment.

Le Peintre qui a du génie est plein de l'image totale de son objet. L'imagination dont lui fit présent la Nature, est en même-tems pénétrée de chaque partie, des rapports, & du tout qui en résulte : aussi regne-t-il dans sa figure une vérité, un naturel, une grandeur que l'on chercheroit envain dans celle d'un autre. Arrie dans le Jardin des Thuilleries a un certain air que l'on sent mieux qu'on ne peut l'exprimer, & que ne lui donna jamais le cizeau d'un médiocre Artiste. Celui-ci travaille chaque chose, mais il ne peut mettre dans son Ouvrage ce Tout qu'il n'a pas dans l'ame.

Æmilium circa ludum faber imus & ungues
Exprimet, & molles imitabitur ære capillos ;
Infelix operis summa, quia ponere totum
Nesciet, HOR. *Art Poët.*

Voilà

Voilà sans doute ce qu'a voulu dire Mr. Pope. Cependant le même Traducteur François le fait parler ainsi.

Semblables à ces Peintres ignorans, qui par une délicatesse sans jugement donnent tous leurs soins à travailler & à finir ce qui accompagne le sujet de leur Tableau, dont ils négligent les parties principales.

Il est certain que Mr. Pope n'a point reproché de négligence au sujet de quelques parties, aux Peintres, qui, dit-il, travaillent infiniment pour achever chaque partie.

Selon Mr. Pope, Ephorus donne pour Pére & pour Mére au Poëte un certain Méon, & sa Niéce qu'il avoit déflorée.

Ephorus has made Meon to be his father by a niece whom he had deflour'd. p. 54. *Le premier Traducteur donne un nouveau tour à la chose : ,, Il nâquit, dit-il, d'un mauvais commerce que Méon avoit eu avec sa Mére.*

Il seroit trop long de rapporter les autres défectuosités de cette Traduction. En voilà bien assez pour faire voir que tous

tous ceux qui ont entrepris de censurer la Version Angloise sur la foi du premier Traducteur François, ont couru grand risque de s'y méprendre. Ce n'est pas tout : ce Traducteur a laissé dans sa Version des lacunes de dix, douze, vingt & trente lignes ; c'est au Lecteur qui voudra se donner la peine de comparer nos Traductions, à juger si j'ai eu tort de réparer ces bréches.

De toutes les suppressions dont Mr. Pope auroit lieu de se plaindre, & dont chaque Lecteur au fait de l'une & l'autre Langue poura s'appercevoir aisément, je n'en rapporterai qu'une : elle est courte, & je la choisis pour caractériser le génie de la Langue, & par conséquent de la Nation Angloise par opposition aux François. Certains Critiques ont prétendu qu'Homère, pour embellir ses Poëmes, avoit pillé ceux de quelques Anciens, dont les Ouvrages ont été si méprisés, qu'il ne s'en est rien conservé dans le Monde.

Mr. Pope soutient que ce reproche est sans apparence de raison, il le réfute solidement, & termine l'article en ces mots : un Gueux pouroit ſeom-

poser avec joie une parure de ces chiffons que l'on abandonne, mais il ne faut jamais s'imaginer qu'un Empereur s'en voulût faire des robes.

Cette pensée est vraie, elle semble une démonstration de l'absurdité qui regne dans l'accusation dont il s'agit ; l'expression en est claire, correcte, & concise ; un Lecteur Anglois n'a point l'idée d'une plus grande perfection, c'est en quoi consiste à son gré tout l'Art de parler. Cependant il est des choses dont nous sentons trop vivement l'opposition, pour souffrir qu'on les rapproche : nous sommes choqués de tout ce qui nous paroît indécent, comme un Anglois est blessé de ce qu'il juge absurde. Un Traducteur doit donc entendre deux Langues, & connoître deux Nations. Loin de supprimer la pensée de Mr. Pope, il est bon de s'en servir, puisqu'elle contient en peu de mots toute la force de la réfutation qu'il avoit en vue. On peut ici prendre son raisonnement, & lui laisser son langage, nous montrer l'Auteur, & nous cacher l'Anglois. Par exemple : Un Pauvre se vêtit comme il peut, tout

tout lui ſert de parure ; il n'en eſt pas ainſi d'un Grand Seigneur.

Ces différentes maniéres de ſentir & d'exprimer les choſes, ſont les ſources des objections qui ſe font de part & d'autre avec une égale injuſtice : chaque Peuple, &, pour ainſi dire, chaque homme s'érige, ſans preſque y penſer, en modele, & voudroit que tout le monde eût les mêmes ſentimens & les mêmes expreſſions que lui : c'eſt une des illuſions de l'amour-propre. L'Anglois, dit-on, communément eſt outré, il alembique ſes diſcours ; de ſon côté, il prétend que nous ſommes très-ſuperficiels, & que nous ne penſons qu'à demi. Tout cela ſe réduit en effet à dire, que les uns & les autres ont tort d'etre chacun de ſon pays, & que la Nature s'eſt trompée en mettant dans les eſprits autant de variété que dans ſes autres Ouvrages.

On voit encore des Jaques Rosbif *& des* Marquis de Polinville, *que l'ingénieuſe critique de leurs travers n'a pu corriger : l'un voudroit qu'il n'y eût de bon ſens & d'énergie qu'en Angleterre, & l'autre qu'il n'y eût d'eſprit qu'en France. Je dirois au premier,*

 liſez

lisez Corneille, Fénelon, Bossuet, Rousseau, *&c. au second, lisez* Milton, Dryden, Swift, Pope, *&c.*

Toute prévention à part, la Langue Françoise fourni des termes à La Fontaine, *pour écrire des Fables qui sont au-dessus de l'imitation; à* Moliére, *pour faire rire les gens de la plus mauvaise humeur à leurs propres dépens; à* La Bruyére, *pour dire à chacun ses défauts sans offenser personne; au* Duc de la Rochefoucault, *pour fâcher le Lecteur contre lui-même, en lui prouvant que ses vertus sont des vices, à moins qu'elles ne soient surnaturelles. Cette Langue exprime tout ce qui peut se concevoir, se sentir, ou s'imaginer; mais elle veut être employée avec une extrême circonspection. Elle ne souffre point que l'on sorte de la plus austére bienséance; le stile rude y paroît barbare, le doucereux puéril: ennemie de l'enflure & de la négligence, elle n'admet rien de bas, ni de trop recherché dans les termes. Pleine d'équivoques elle n'en souffre aucune; la politesse lui est essentielle, & la modestie la caractérise; un Prédicateur peut dire en Latin, devant le*

le plus respectable Auditoire, ce qu'un Honnête-homme n'oseroit prononcer nulle part en François. Elle est forte, douce, claire, exacte; & dans le sein de la contrainte elle montre une liberté qui suppose que tout est facile & coule de source. Au reste elle n'a point de parfaits sinonimes dans une infinité de mots qui le sont à certains égards: ce qui fait un des grands embarras des Etrangers. Un Allemand, par exemple, peut s'imaginer d'abord, qu'un habit trop juste *équivaut à un habit trop* équitable. *Une Langue qui dérive de la Romaine, & que tant d'Auteurs célébres ont parlée, ne peut manquer d'expressions. L'Anglois n'a rien de plus nerveux, de plus médité, de plus rapide que* l'Homme & la Critique *de Mr. Pope; on leur trouve cependant de nouvelles beautés dans la Traduction de Mr. l'Abbé du Renel, en lisant cet endroit où l'Auteur Anglois veut qu'un Poëte unisse la beauté du son à celle du sens.*

Mais c'est peu dans les Vers, d'éviter la rudesse,
Il faut que le son même avec délicatesse,
Fasse entendre au Lecteur l'action qu'on décrit,
Et que l'expression soit l'écho de l'esprit;

Que le stile soit doux, lorsqu'un tendre Zéphire
A travers les forêts s'insinue & soupire;
Qu'il coule avec lenteur, quand de petits ruisseaux
Roulent tranquilement leurs languissantes eaux.
Mais les Vents en fureur, la Mer pleine de rage.
Font-ils d'un bruit affreux retentir le rivage?
Le Vers comme un torrent, en grondant doit marcher;
Qu'Ajax soulève & lance un énorme rocher,
Le Vers appesanti tombe avec cette masse.
Voyez-vous, des épics effleurant la surface,
Camille dans un champ qui court, vole & fend l'air?
La Muse suit Camille, & part comme un éclair.

Que n'avons-nous de la même main les Remarques de l'Auteur Anglois sur l'Iliade & l'Odyssée! Ce seroit un trésor d'érudition pour tous ceux qui ont le goût de la solide Eloquence & de la bonne Critique.



PRE-



PRÉFACE
DE
L'HOMÉRE ANGLOIS
DE MR. POPE.
Mise en François.

HOMÉRE eſt univerſellement reconnu pour le plus inventif de tous les Auteurs. Virgile pouroit lui diſputer le prix du jugement, & d'autres Ecrivains l'égalent peut-être à certains égards, mais il n'a point encore eu ſon pareil en génie; & comme ce talent eſt la baſe eſſentielle de la Poëſie même, il eſt ſans contredit le plus grand des Poëtes.

Le plus ou le moins d'invention eſt ce qui diſtingue & ſubordonne entr'eux les Beaux eſprits. Les efforts du travail & de l'induſtrie font un Savant, mais non pas un ingénieux Auteur. C'eſt le génie qui donne des matériaux à l'art. L'Ecrivain le plus judicieux, s'il n'a point de génie, eſt un adroit plagiaire, ou tout

au plus un habile économe des biens d'autrui. Quelque louange que mérite un ſage Auteur, il doit toutes ſes beautés à l'invention.

Dans les Jardins les plus cultivés, il n'eſt ni plantes ni fleurs qui ne ſoient des préſens de la Nature. Tout ce que peut faire l'Art, eſt d'en étaler tous les agrémens aux yeux dans un ordre qui les flatte. La plupart des Savans préférent l'eſprit méthodique & judicieux, au fécond & au ſublime. Il n'en faut point être ſurpris. Chacun peut renfermer ſes obſervations dans les bornes étroites de l'Art ; mais les démarches du génie étant variées comme la Nature même, ne ſont point du reſſort d'une critique bornée.

L'Iliade eſt un délicieux Jardin, tout y eſt naturel. On n'en ſauroit voir diſtinctement les beautés, parce qu'elles ſont innombrables. C'eſt une abondante pépiniére de toutes les eſpéces. Les Auteurs y ont choiſi les plantes ou les fleurs qu'ils ont voulu, pour les cultiver à leur gré. S'il en eſt quelques-unes qui ſemblent trop chargées, on doit l'imputer à l'extrême fertilité du terroir : & ſi l'on en voit qui n'arrivent point à leur maturité, c'eſt que le voiſinage des autres les étouffent, ou leur ôtent la ſéve.

La merveilleuſe invention d'Homére, eſt la ſource de ces tranſports inimitables,

bles, de cette ardeur si sensible qui regne dans l'Iliade, qu'un esprit vraiment Poëtique ne se posséde point en la lisant. Tout respire, tout sent, tout agit dans ce Poëme. S'agit-il d'un Conseil, ou d'une Bataille ? Homére n'est point un tiers qui vous en fasse un froid récit. L'imagination du Poëte entraîne celle du Lecteur ; que dis-je ! ce n'est plus un Lecteur, il voit ici, là il écoute. La marche du Vers *peint celle de l'Armée. Les Grecs*, dit Homére, *se répandent* comme un feu qui met l'Univers en fuite. Cette vive & brillante imagination n'éclate point d'abord dans toute sa splendeur, mais elle croît & se communique par degrés. Bientôt elle s'embrase comme l'essieu d'un char par sa rapidité.

L'exacte disposition, la solidité, la justesse & l'harmonie se trouvent dans mille autres Ecrivains ; mais cet enthousiasme, cette ardente vigueur d'une ame enflammée, ce beau feu d'une imagination sublime, nous enchantent dans Homére. Voilà ce qui met la critique sous le joug, & la force d'admirer dans le tems même qu'elle desaprouve. Ce feu n'a qu'à paroître dans les endroits où manque tout le reste ; & fut-il environné d'absurdités, il les fera disparoître, on ne les verra plus, il fixera seul tous les regards.

Ce même feu dans Virgile, est un

miroir de celui d'Homére; il a moins de force que d'éclat, mais il est égal & constant; il se déclare dans le Tasse & dans Lucain par de vives & courtes étincelles; dans Milton, c'est une fournaise, dont l'extrême ardeur est entretenue par la force de l'Art; dans Shakespear, il semble venir du Ciel, il porte des coups imprévus. Dans Homére seul, il est toûjours le même, il brille sans cesse, & l'on n'y résiste jamais.

Ce génie qui le distingue avec tant d'avantage, & qui est l'ame de son Iliade, est comme un Astre qui attire en son tourbillon tout ce qu'il trouve à la portée de ses mouvemens. Ce Poëte par excellence prend dans les réalités de la Nature, & dans les fictions de l'Art, les passions & les affections de l'Humanité pour ses caractéres; les images des choses lui fournissent des descriptions; & parce que le tout est trop borné pour l'essor illimité de son génie, il se crée, pour ainsi dire, un nouveau Monde, & s'ouvre une carriére immense par la Fable. Ce fut lui qui le premier l'introduisit dans la Poësie, dont Aristote prétend qu'elle est l'ame.

On peut la diviser en probable, allégorique, & merveilleuse.

La probable est le récit d'une action feinte, mais possible; ou d'une action qui devient fabuleuse par ses épisodes, ou par la maniére dont elle est racontée.

Le

Le retour d'Ulysse à Ithaque, & l'établissement des Troyens dans l'Italie, sont les Histoires fondamentales de l'Odyssée & de l'Enéide.

L'Histoire de l'Iliade est le courroux d'Achille, sujet le plus simple que jamais Poëte se soit proposé.

Homére y fait entrer plus d'événemens divers, plus de harangues, de délibérations & de combats, qu'il ne s'en touve dans les Romans les plus vastes & les moins réguliers. L'action en est de la derniére véhémence, & tout cela remplit à peine cinquante jours. Virgile, faute d'un esprit si fécond & si vif, s'est donné plus de tems & de matiére. Son Poëme, qui réunit les desseins de l'Iliade & de l'Odyssée, n'a pas le quart de leur longueur.

Les autres Poëtes Epiques en ont usé de même : ils ont multiplié les Fables, & n'ont point atteint l'unité. Un Lecteur se perd dans l'insupportable prolixité de leurs récits. Loin d'ajoûter à son invention quant au principal, ils l'ont suivi dans ses épisodes. S'il a donné le dénombrement d'une armée, ils ont disposé leurs bataillons dans le même ordre. S'il a célébré des feux funébres pour Patrocle, ils en ont composé pour Anchise & pour Achémorus. Stace a mieux aimé l'imiter en ce point, que dans l'unité de son action. Ulysse descend-il aux Enfers pour consulter les Ombres ? Enée & Si-

Scipion y font envoyés après lui. Si les appas de Calypso retardent le Héros de l'Odyssée, Enée s'arrête, amusé par Didon; & Renaud est encore plus galant pour son Armide. Achille irrité contre Agamemnon, s'absente de l'Armée, & n'y revient qu'après la moitié du Poëme: il faut donc que Renaud s'absente aussi pour un sujet semblable. Homére enfin donne-t-il à son Achille des armes forgées par un Dieu? Virgile & le Stace en donneront de la même trempe à leurs Héros. Virgile, sur-tout, s'est tellement voué à l'imitation, qu'il a toujours un autre Grec pour guide, en marchant dans les routes qu'Homére ne lui a pas frayées. L'Histoire de Sinon & le Sac de Troye sont copiés presque mot à mot de Pisandre, selon Macrobe, comme les Amours d'Enée & de Didon le sont du Jason & de la Médée d'Apollonius.

Quant à la Fable allégorique, si l'on considére les secrets sans nombre que les fictions de l'Iliade expriment à leur maniére, quelle scéne de prodiges nous vient encore charmer? Quel fut le génie qui sut peindre les propriétés des élémens, les facultés de l'esprit, les affections du cœur, les vertus & les vices; qui sut en faire des personnages constans, & qui les mit en action sans jamais leur faire de violence? Aucun Auteur n'est entré en lice avec Homére à cet égard. Si quelqu'un a mérité des éloges dans le

même

même genre, ç'a moins été pour avoir eu l'esprit d'agrandir la sphére de l'invention du Poëte, que le bon sens de la borner. Quand la méthode, en fait d'enseignemens & d'études, eut changé dans la suite des tems, & que l'on cultiva les Beaux-Arts avec plus de régularité, il devint aussi raisonnable de se passer d'invention, qu'il avoit été nécessaire d'en user auparavant; & ce fut peut-être un bonheur pour Virgile, de naître dans un siécle qui n'exigeoit point l'invention de tant d'allégories pour composer un Poëme Epique.

Le merveilleux de la Fable en comprend le surnaturel & les machines. Si Homére ne mit point le premier des Divinités dans le culte des Grecs, il fut du moins le premier qui en fit un sistême utile à son Art, & même un de ses plus beaux ornemens. Ceux que la notion littérale des Dieux a scandalisés, en blâment le seul Homére, comme en étant incontestablement l'Auteur; mais quelque raison de le censurer que l'on trouve dans la Philosophie & la Théologie, le monde en a toujours été frappé comme d'une beauté parfaite. Aucune entreprise, aucun effort n'a pu réussir, ni à perfectionner ni à détruire ce Sistême Poëtique; & malgré les révolutions des Siécles & des Religions, les Dieux d'Homére sont encore les Dieux de la Poësie.

Jamais Auteur ne traça des caractéres d'une si surprenante variété. Chacun dans l'Iliade a quelque chose de si personnel, qu'un bon Peintre ne l'eût pas mieux désigné par ses traits ; l'exactitude à distinguer les vertus, les vices, & leurs différences les plus délicates, y tient du prodige. Tous ses Héros ont de la valeur, c'est ce qui fait leur héroïsme : mais que l'expression en est variée ! la vaillance d'Achille est intraitable & furieuse; celle de Dioméde est intrépide, quoique docile & soumise au commandement; le courage d'Ajax est pesant & présomptueux ; celui d'Hector actif & vigilant; Agamemnon est ambitieux & fier; Ménélas humain & tendre envers son peuple ; Idoménée est un franc Soldat ; Sarpédon un galant-homme, un généreux guerrier.

Cette judicieuse & charmante variété se fait sentir encore dans les idées accessoires des caractéres : Ulysse & Nestor sont sages ; mais la sagesse de l'un est artificieuse, & se prête aux conjonctures ; celle de l'autre est naturelle, franche & réguliére ; Ulysse compte sur les précautions, Nestor sur l'expérience : on en pourroit citer une infinité d'exemples.

Qu'il s'en faut que les caractéres de Virgile soient achevés de la sorte ! Ils ne sont qu'à demi formés en comparaison de ceux d'Homére, & l'impression n'en est pas à beaucoup près si marquée. La valeur

leur de tous ſes Héros eſt, pour ainſi dire, la même : celle de Turnus l'emporte, c'en eſt la diſtinction. Mneſtée eſt brave comme Sergeſte, Cloante & les autres.

Les Héros de Stace ont tous la même férocité; la même fougue ſe retrouve en Hyppomédon, Tidée & Capanée ; on les prendroit pour autant de fréres ſauvages. Tout Lecteur accoutumé à ce genre de critique en liſant les Poëtes, ſent aiſément combien Homére les ſurpaſſe en invention.

Les diſcours étant les images des caractéres, il s'enſuit des obſervations ſuſdites, que leur variété ſe fait mieux appercevoir dans l'Iliade qu'en tout autre Poëme. *C'eſt-là*, dit Ariſtote, *que chaque choſe a ſes maniéres*, c'eſt-à-dire, que tout ſe paſſe en actions & en harangues. Le peu de narration qui ſe trouve dans un Ouvrage ſi étendu, eſt pour ainſi dire incroyable. Virgile a bien moins d'action & plus de récitatif. Il y fait ſouvent entrer de ces penſées générales, qui ont la même juſteſſe & le même poids en quiconque les veut bien employer dans l'occaſion. Ses perſonnages n'ayant rien pour l'ordinaire qui les caractériſe, ſes harangues ne peuvent ſoutenir un examen meſuré ſur la régle des convenances. Amuſés par Homére, nous ne penſons pas tant à l'Ecrivain qu'en liſant Virgile, dont la froide imagination nous inté-

intéresse moins dans ce qu'il décrit; l'un nous rend auditeurs, l'autre nous laisse appercevoir que nous lisons.

Le sublime fut, suivant Longin, la grande perfection d'Homére, & la conformité de ses sentimens avec ceux qui regnent dans la Sainte Ecriture, en est la preuve, comme Duport l'a très-bien observé dans son Livre intitulé *Gnomologia Homerica*. Un célébre Auteur moderne dit, „ que si Virgile a moins de „ pensées vulgaires, il en a moins aussi „ de nobles; & que l'Enéide s'éléve rarement jusqu'au sublime, lorsqu'elle n'est „ point animée du beau feu de l'Iliade ".

Les images en sont fortes, variées abondantes. Homére en offre de toutes les sortes, on les diroit faites pour servir à point nommé son imagination vive & fidéle, qui en saisit tous les rapports dans un instant, & qui les grave dans l'ame du Lecteur. Non content de présenter directement les objets, il en montre des particularités inattendues, des profils dont aucun Peintre, soit avant, soit après lui, ne s'est jamais avisé.

Quoique les batailles fassent plus de la moitié du Poëme, on n'y voit point deux incidens qui se ressemblent; chaque Héros tombe à sa maniére; chaque mêlée renchérit en carnage, en confusion, en horreur, sur celle qui la précéde. Il n'est point d'Ecrivain qui ait tant d'images, quoique tous les Poëtes, y compris Virgile,

gile, aient puisé les leurs dans Homére.

Mais quelle noblesse, quelle magnificence dans ses expressions ! Il enseigne aux hommes le langage des Dieux ; il est le Pere de la diction sublime, la sienne est le coloris d'un Michel-Ange, on la reconnoît à la hardiesse du pinceau. C'est en vérité là touche la plus brillante que l'homme soit capable d'imaginer. Aristote eut raison de dire *que le Poëte avoit trouvé des paroles vivantes.* Que ses métaphores sont animées ! la fléche brûle de vôler à l'ennemi, l'épée en veut boire le sang. Son expression néanmoins n'est jamais trop générale, c'est le sentiment qui se la proportionne. Plus une pensée est forte, plus l'expression a d'éclat ; autant que l'une est vive, autant l'autre est sensible ; c'est le verre qui croît & se rafine à mesure que le soufle s'augmente, & que l'ardeur est excitée.

Pour se faire un stile plus éloigné de la Prose, Homére use d'épithétes composées qui ont de la pompe & de l'harmonie : admirable invention qui lui fournit une peinture des personnes & des choses rélatives à ses images ! Nous voyons le mouvement du Pennache d'Hector dans l'épithéte *Χορθαιόλος*, & le sommet du Mont Néritus, dont les bois sont agités par les vents dans *Εἰνοσίφιλλος*. Pour décrire ces objets en passant, & sans trop arrêter l'attention du Lecteur, il invente une

une épithete, qui n'eſt autre choſe qu'une courte deſcription, comme la métaphore n'eſt qu'une courte ſimilitude.

Il ne renferme ſon langage en aucun des dialectes uſités dans les diverſes parties de la Gréce; mais il les met tous en œuvre pour achever ſes nombres, & leur donner plus de force ou d'aménité, ſelon que les conſonances des mots ſont plus ou moins faciles. Il aime ſur-tout l'Ionien. Ce langage n'ayant que peu de contractions, & réduiſant ſes diphtongues en diſſillabes, eſt d'une ſinguliére douceur, & forme un ſtile plus harmonieux. Il mêlange les contractions Attiques, le Dorien plus uni, & le foible Eolien qui ſouvent rejette les aſpirations & retranche les accens. Il achéve ce genre de variétés, en altérant quelques lettres avec une licence Poëtique. Ainſi la meſure des Vers, loin de gêner le ſens d'Homére, eſt toujours prête à ſeconder ſon eſſor, à peindre ſes idées avec des traits de feu, à donner enfin à ſon ſtile une harmonie dont la douceur nous démontre qu'il eut non-ſeulement le plus beau génie, mais encore la plus fine oreille qui fût jamais. Pour le ſentir il n'y a qu'à faire ce qu'on pratique tous les jours à l'Opéra des Italiens, où pluſieurs écoutent ſeulement ſans rien comprendre; & l'on éprouvera dans l'Iliade plus de variété, plus d'agrément & de grandeur, que dans quelqu'autre

Lan-

Langue ou quelqu'autre Poësie que ce puisse être.

Les Critiques sont d'accord sur un point : c'est que Virgile n'a que foiblement imité Homére à cet égard ; mais ils ont l'équité de s'en prendre au Latin. Il est vrai que le Grec a l'avantage d'un son de paroles, & d'une cadence de vers dont aucune autre Langue ne peut approcher. Virgile qui le savoit, fit les derniers efforts pour donner à la sienne, quoique plus dure, toutes les graces dont elle étoit susceptible, & ne manqua jamais d'unir la beauté des paroles à celle du sens.

Si le Poëte Grec est moins vanté à cet égard, c'est que la plupart des Critiques ne l'ont pas entendu. Denis d'Halicarnasse, dans son *Traité de l'arrangement des mots*, a remarqué dans Homére plusieurs beautés exquises en ce genre. J'en observerai d'autres encore dans mes *Notes sur l'Iliade* ; & je remarque seulement ici, que tout y coule de source mais d'un air si aisé, que l'Auteur semble n'avoir eu d'autre soin que d'écrire sous la dictée des Muses, des vers mâles & vigoureux qui nous réveillent, comme le son guerrier des trompettes. L'Iliade est un fleuve toujours coulant & toujours plein, dont le cours nous entraine avec toute la vitesse & toute la douceur possible. Ainsi dans quelque point de vue que l'on considére ce Poëte, son inven-

vention eſt ce qu'il faut admirer. C'eſt elle qui donne de l'étendue à ſa fable, de la vie à ſes maniéres, du pathétique à ſes harangues, du ſublime à ſes ſentimens ; elle anime ſes images, elle ennoblit ſon expreſſion, elle rend ſon ſtile harmonieux & rapide.

Dans tout ce que j'ai dit au ſujet de Virgile, j'eſpére que l'on ne m'accuſera point d'avoir voulu donner une injuſte atteinte à ſa grande réputation. Rien n'eſt à mon avis ni plus inutile, ni moins ſenſé, que de comparer enſemble quelques endroits de deux illuſtresEcrivains, afin d'en tirer une conſéquence pour ou contre leur mérite en général. Il faut tâcher de les connoître au moins un peu, de diſcerner l'eſpéce de perfection qui les caractériſe, & de les apprécier ſuivant le dégré de mérite où chacun d'eux s'eſt élevé par le talent qui le diſtingue. Il n'eſt ni Auteur, ni Homme qui l'ait emporté ſur le reſte du Genre-Humain en plus d'une faculté. Homére n'a point d'égal en génie, Virgile n'en a point en jugement. Je n'entends pas qu'Homére manque de jugement, parce que Virgile en a plus que lui ; ou que celui-ci n'ait point de génie, parce qu'il en a moins qu'Homére. Chacun d'eux, l'autre à part, eſt le plus inventif & le plus ſage Auteur du Monde. Mais s'agit-il de les comparer entr'eux ? Homére a plus d'eſprit, & Virgile plus d'art ; en l'un

l'un j'admire l'homme, en l'autre j'admire l'ouvrier. Homére me maîtrise & m'enléve avec une force impérieuse, Virgile me méne avec une majesté pleine d'attraits. Homére livre ses trésors avec une généreuse profusion, Virgile donne les siens avec une soigneuse magnificence. Homére, comme le Nil, répand d'immenses richesses par de subites inondations; Virgile apporte les siennes comme un fleuve abondant & réglé dans son cours. Chacun de ces Poëtes ressemble à son Héros. Homére est irrésistible comme Achille, tout fuit devant lui, tout céde; plus le tumulte s'accroît, plus il brille, & rien ne l'arrête. Virgile avec une tranquille audace, comme Enée, se posséde toûjours, & dans l'action même il voit, il dispose tout, il combat sans trouble, & triomphe sans s'émouvoir. Dans les machines, Homére, comme son Jupiter lorsqu'il veut effrayer le Monde, ébranle & sécoue l'Olympe, embrase les Cieux, prodigue les éclairs, & fait gronder son tonnerre. Virgile, semblable à la même Divinité bienfaisante, délibére avec les Dieux, trace le plan des Empires, en pose les fondemens, & fait tout avec une souveraine sagesse.

Mais il en est des grands Génies comme des grandes Vertus: il semble qu'il leur soit naturel d'avoisiner de fort près quelque vice. Il est même assez difficile de

de ſavoir où finit la perfection, & par conſéquent où le défaut commence. L'homme très-prudent peut outrer ſon caractére au point d'être ſoupçonneux à l'excès; le judicieux peut tomber dans la froideur, le magnanime dégénére inſenſiblement en prodigue, & l'ingénieux en extravagant. Voilà, ſi l'on y prend garde, la vraie ſource des principales objections que l'on propoſe contre Homére. Ses fictions ont exercé la critique au-delà de toute vraiſemblance. Les ames élevées & ſupérieures ſont peut-être comme les Géans; on les voit déployer une vigueur plus qu'humaine en quelques parties, & l'on veut que ce ſoient des prodiges en tout. Cependant comme les anciens Héros de la même eſpéce, dans une ſuite d'actions glorieuſes, qui ſont même au-deſſus de l'imitation, on leur en voit faire qui tiennent de la démence. Homére, l'ingénieux Homére, fait parler des chevaux; & le ſage Virgile fait diſtiler du ſang d'un myrthe, ſans invoquer un Dieu pour ſauver au moins la probabilité.

Les ſimilitudes & les deſcriptions d'Homére, ſont, diſent les Critiques, trop abondantes: c'eſt encore un reproche qui porte uniquement ſur l'excès de ſon invention. Il n'eſt pas en lui de borner une comparaiſon à la circonſtance qui la fonde, mais il la décore de nouvelles images employées avec

tant

tant d'art que la principale n'en a pas moins d'éclat. Ce sont des Tableaux où cette figure a non-seulement un parfait rapport avec l'Original, mais encore des ornemens occasionnels, des lointains, des perspectives. Delà ces comparaisons qu'il entasse, lorsque son imagination saisit en même-tems une foule d'images diverses, mais rélatives entre elles. Tout Lecteur intelligent étendra cette remarque dans l'occasion.

S'il s'est trouvé des personnes plus disposées à blâmer dans ce Poëte le défaut que l'excès de son invention, c'est qu'elles n'ont pas bien réfléchi sur les mœurs de son tems.

Ses Dieux sont grossiers, & ses Héros sont impolis, il en faut convenir. J'en parlerai avec étendue dans mon Essai. En attendant je ne puis m'empêcher d'en dire ici un mot. Les Partisans & les Censeurs d'Homére me paroissent également outrés à ce sujet. Quelle est la prévention de Madame Dacier pour les mœurs antiques! Elle semble en faire consister l'excellence dans leur pure opposition aux nôtres en général. Mais quoi? Faut-il vanter le bonheur de ces siécles affreux, où la vengeance & l'inhumanité regnerent d'un bout du Monde à l'autre; où nulle remission n'avoit lieu qu'en faveur d'un sordide intérêt; où les plus grands Rois voyoient faire des Concubines & des Esclaves de leurs

Prin;

Princeſſes, tandis qu'on les paſſoit eux-mêmes au fil de l'épée?

D'un autre côté, je n'affecterai point aſſûrément la délicateſſe de nos Critiques modernes, qui ſe prétendent choqués des ſoins dont les Héros de Homére ſont quelquefois occupés. Je me plais au contraire à comparer leur ſimplicité avec le luxe où le monde s'eſt livré dans la ſuite. Un Monarque allant ſeul ou ſans gardes, un Prince menant paître ſes moutons, une Princeſſe puiſant de l'eau, ne ſont point des objets qui me révoltent.

En liſant Homére, il faut conſidérer que c'eſt le plus ancien Auteur du Paganiſme; que l'on fait connoiſſance avec des Nations qui ne ſont plus; que l'on remonte d'environ 3000 ans dans l'Antiquité; que l'on y trouve enfin un ſpectacle amuſant, dont la peinture n'eſt que dans ce fidéle Tableau de l'ancien Monde. C'en eſt aſſez pour détruire ces foibles objections, & pour ne trouver que du plaiſir dans des choſes qui ſembloient d'abord peu ſéantes ou même ennuyeuſes. Cela ſert encore à juſtifier Homére ſur ſon fréquent uſage des mêmes épithétes: comme Phœbus lançant au loin ſes traits, Pallas aux yeux bleus, Achille au pied léger. Celles des Dieux convenoient à leurs divers Offices; les cérémonies de la Religion les rendoient vénérables; c'étoient des attributs, qui, faiſant partie de leur Culte, ne ſe pouvoient

voient omettre fans impiété. Celle des Héros ont paru à Monfieur Boileau des furnoms fujets à fe répéter. Mais les Grecs, n'ayant point de noms de famille, défignoient chaque perfonne, foit en nommaut fon Pere, fa profeffion, le lieu de fa naiffance, ou quelqu'une de fes qualités: comme Alexandre fils de Philippe, Hérodote d'Halicarnaffe, Diogéne le Cynique. Homére fe conformant aux ufages de fon pays, employa ces diftinctions de la maniére la plus utile à fon deffein.

Mais fans recourir à l'Antiquité, n'avons-nous pas Edouard le *Prince Noir*, Edmond *Côte de fer*, Edouard *longue jambe*? Si pourtant cela fert moins à juftifier la répétition des épithétes qu'à prouver leur jufteffe, qu'il me foit permis de hazarder une conjecture.

Héfiode a placé un quatriéme fiécle entre celui d'Airain & celui de Fer. Alors, dit-il, vécurent des Héros d'une Race Divine, qui combattirent à Thébes & à Troye: C'étoient des demi-Dieux; ils vivoient dans l'Ile fortunée par les foins de Jupiter. En bien, je dirai que dans les honneurs qu'on leur rendoit, ils avoient cela de commun avec les Divinités, qu'on ne les nommoit point fans les épithétes, qui, rappellant le fouvenir de leurs familles, de leurs qualités ou de leurs exploits, devoient naturellement leur plaire.

Les autres chicanes des Critiques d'Homére ne méritent point une réfutation, je les obſerverai néanmoins dans le cours de mes Notes. Pluſieurs Critiques ont indiſcrétement rabaiſſé le Poëte Grec pour élever le Romain, ce qui ſe réduit à vouloir détruire les fondemens pour exhauſſer l'édifice. On diroit en voyant ces paralléles que leurs Auteurs ont ignoré lequel des deux Poëtes écrivit le premier, ce qu'il ne faut jamais perdre de vue en les comparant. Quelques-uns cenſurent dans Homére ce qu'ils approuvent dans Virgile ; ils en préférent la fable & la morale pour des raiſons qui devroient mettre l'Iliade au-deſſous de l'Odyſſée. Le Héros du Poëte Romain eſt, diſent-ils, plus ſage, & d'une conduite plus avantageuſe à ſa Patrie : ils trouvent mauvais qu'Achille ne ſoit pas un Prince auſſi vertueux qu'Enée ; mais ils devroient conſidérer que la morale de l'Iliade exige un autre caractére que celle de l'Enéïde. C'eſt ainſi que juge le Pére Rapin dans ſa Comparaiſon d'Homére & de Virgile. D'autres font un triage de certains endroits originaux d'Homére, dont Virgile a plus travaillé les copies ; c'eſt tout le fin de Scaliger dans ſa Poëtique. Il en eſt qui lui font une querelle ſur la prétendue baſſeſſe de ſes termes, ſouvent par une délicateſſe mal entendue, plus ſouvent encore par une extrême igno-

ignorance des beautés de l'Original. Ces derniers le trouvent avec raiſon très ridicule dans les traductions qu'ils en ont faites ; voilà comme en uſe Perrault. D'autres, ſe piquant d'un procédé plus honnête, font une diſtinction entre le mérite de l'Auteur & celui de ſon Ouvrage. Ceux-ci attribuent la réputation de l'Iliade à la ſimplicité des contemporains d'Homére, ainſi qu'aux préjugés de la Poſtérité. Cela ſuppoſé, les conteſtations des Villes, dont chacune vouloit avoir été le lieu de ſa naiſſance, furent les cauſes & non pas les effets de ſon mérite. Il ſeroit facile d'en dire autant de tout Ecrivain diſtingué ; car enfin, la renommée en ſera toûjours ſuſceptible de nouveaux accroiſſemens.

Telle eſt l'opinion de Mr. de la Motte : „ En quelque tems, dit-il, qu'Homére ait vécu, il a ſans doute été le „ plus grand Poëte de ſon Pays, & „ dans ce ſens il eſt le Maître de ceux „ même qui l'ont ſurpaſſé ".

En tout cela, je ne vois rien qui tende à lui conteſter la palme du génie. Or tandis que cet avantage lui demeure, il eſt ſans doute le premier & le plus excellent des Poëtes. Un Auteur plus froid, ou ſi l'on veut plus judicieux, ſera moins de fautes & ſera plus goûté d'une ſorte de Critiques ; mais ce beau feu de l'imagination qui tient l'ame d'un

Lecteur dans l'enchantement, sera toûjours plus généralement applaudi.

Homére a non-seulement inventé l'Art Poëtique, mais encore il a surpassé les Inventeurs des autres Arts. On peut dire qu'ils s'est mis par avance en possession de la gloire de ceux qui sont venus après lui. Ce qu'il a fait n'a pu se perfectionner, il a seulement donné lieu à des abrégés : il a montré tout d'un coup la portée de l'esprit humain; s'il n'a pas réussi en chaque chose, c'est parce qu'il a tout entrepris.

Son Ouvrage est un grand arbre de la meilleure espéce, cultivé avec soin: il fleurit & porte les plus beaux fruits; la Nature & l'Art s'unissent pour l'entretenir: le plaisir & l'utilité le font valoir, & les personnes qui en sont le moins satisfaits n'ont rien à dire, sinon que pour lui donner une plus apparente régularité, on en pouroit ôter quelques branches, ou superflues, ou trop longues, & dont le dérangement provient de l'extrême fertilité du terroir.

Après avoir exposé les perfections & les défectuosités de mon Auteur, il me reste à parler de la traduction en ce qu'elle a de commun avec l'original.

La fable, les sentimens & les mœurs, font les parties essentielles de ce Poëme ; un Traducteur n'y peut donner atteinte que par des omissions ou des suppres-

preſſions volontaires. Il en eſt de même des images, on ne les peut affoiblir ſans trop prendre ſur Homére. Le premier & le plus important devoir de l'Interpréte, conſiſte à donner ſon Auteur tel qu'il eſt, ſauf à diſpoſer de la diction en Maître.

Il faut donc bien examiner comment on pouroit fournir en Langue vulgaire un équivalent des graces du Poëte. Il eſt certain qu'une verſion purement littérale n'a point de proportion avec un excellent original écrit en Grec. Mais on ſe trompe en s'imaginant y ſuppléer par une hardie paraphraſe, qui ne l'écarte pas moins de l'antique génie du modéle, en l'altérant par un tour d'expreſſion & par des maniéres modernes. Si les Anciens ſont quelquefois obſcurs, ils ſont plus ſouvent clairs, & rien n'en conſerve mieux la clarté qu'une verſion preſque littérale. Je ne ſache point de licence permiſe à l'Interpréte, qui peut ſans elle nous rendre le véritable eſprit de ſon original, & ſoutenir en même-tems le ſtile poëtique de ſa traduction. Je ſuis perſuadé qu'un ſervile dévouement à la pure lettre d'Homére a moins égaré d'anciens Traducteurs, que la vaine préſomption de le corriger & de lui donner plus de nobleſſe, n'en aveugle aujourd'hui. Leur principale attention devant être de conſerver le feu de ſa Poëſie, ce feu eſt ce qui court le plus de

risque d'expirer sous leur plume : il vaudroit bien mieux tâcher de l'entretenir en sa véritable ardeur dans le tout, que de prétendre le porter plus loin dans quelques parties.

C'est un grand art que d'user & de s'abstenir à propos du stile figuré, on peut l'apprendre d'Homére en marchant avec modestie sur ses traces. Est-il hardi, élevé, sublime ? élevons-nous de toutes nos forces. Baisse-t-il ? baissons avec lui sans craindre la mauvaise humeur d'un Critique moderne.

Il n'est rien qui ait tant occasionné de bévues, que la vraie portée du stile de ce grand Auteur. Les uns voulant s'élever fiérement jusqu'aux merveilleux, se sont enflés jusqu'au galimathias ; les autres prévenus d'une timide & fausse notion de la simplicité, ont rampé dans la plattitude. Lorsque je regarde ces malheureux Copistes d'Homére, il me semble que je vois des gens hors d'haleine, & n'en pouvant plus, se tuer à le suivre encore par sauts & par bonds, signes infaillibles de leur foiblesse ; ou des estropiés qui se traînent à genoux à sa suite, pendant qu'il marche devant eux la tête levée, avec une grandeur naturelle & toujours la même.

Au-reste je pardonnerois plus volontiers, en cette matiére, la folie que la froideur. Je n'envie point à un Poëte l'honneur d'avoir des Amis qui convien-

nent

nent entr'eux de le qualifier de ſimple, tandis que le reſte des Lecteurs le déclare ſtupide. Il eſt une ſimplicité gracieuſe & noble, il en eſt une platte & rampante: elles différent comme deux hommes, dont l'un eſt ſans parure, & l'autre ſans habits honnêtes. Se mettre comme une poupée, & n'être point vêtu, ſont deux excès. La ſimplicité n'eſt ni la ruſticité ni l'affectation, c'en eſt le milieu.

Elle ſe trouve dans la Bible & dans Homére. On peut aſſûrer, avec toute la vénération dûe aux Livres inſpirés, que l'Eſprit Saint employa des expreſſions à la portée des hommes qui vivoient quand ces Livres furent écrits; & puiſqu'Homére eſt de tous les Auteurs profanes celui qui en a le plus approché, il eſt tout naturel auſſi que ſon langage s'en reſſente plus que celui de tout autre. Cette réflexion doit engager un Traducteur à mettre en œuvre les termes que l'on révére en notre langue, parce qu'ils ſe trouvent dans ce Livre Divin; & cependant à s'abſtenir de ceux que la Religion a conſacrés à ſes Miſtéres. Pour mieux conſerver cet air ſimple, il faut être attentif à rendre ſans détour les ſentences, les moralités & les maximes, qui ſont ſi fréquentes dans Homére. Elles ont quelque choſe de vénérable, & qui tient de l'Oracle, dans leur gravité ſans fard & dans leur briéveté. Ce ſont

des beautés perdues, si l'on veut leur donner, en les paraphrasant, ce tour qu'il nous plaît de qualifier ingénieux, & qui n'est tout au plus que moderne. Le mélange de quelques Grécismes & de certains mots de l'ancien tems, comme en use Milton, seroit assez de mise en traduisant un Poëme où tout respire un certain air de la vénérable Antiquité. Mais *Demi-Lune*, *Contrescarpe*, & d'autres termes semblables, qu'ont employé certains Traducteurs, ne s'y peuvent souffrir si la nécessité n'en fait excuser l'usage.

Homére a deux singularités qui le font reconnoître au premieur coup d'œil; Ses admirateurs en sont aussi épris, que ses ennemis les trouvent inexcusables. Il compose des épithétes, comme je l'ai déjà fait voir, & souvent il use de répétition.

Les épithétes composées ne se peuvent traduire sans altérer la pureté de notre langue, à moins qu'elles ne s'insinuent dans le discours avec l'approbation de l'oreille & des régles, ou que nos meilleurs Poëtes ne les aient rendues familiéres en les employant. Lorsqu'un mot simple exprime l'idée aussi bien qu'un mot composé, le choix n'en sauroit être douteux : à leur défaut on peut recourir aux circonlocutions. Εἰνοσίφυλλος traduit par *Secoüe-feuilles*. seroit mince & ridicule, mais il auroit de la dignité dans une paraphrase,

De

De ce superbe Mont les Forêts ondoyantes.

On doit varier ſuivant l'occaſion, l'uſage des mots qui ont des ſens divers. Εκαϐόλος, ou lançant au loin ſes traits, eſt litteral par rapport à l'arc & aux fléches d'Apollon; mais il eſt allégorique au ſujet des rayons du Soleil, j'en voudrois uſer en conſéquence.

Les répétitions ont pu flatter l'oreille des anciens Grecs, mais elles choqueroient infailliblement celle d'un Moderne. Il faut donc s'en abſtenir, s'il n'en réſulte une beauté. Le Traducteur qui en diſcerne bien les occaſions, montre qu'il a du jugement & du génie.

Il y a dans Homére des répétitions de diſcours entiers, de ſentences & de vers. Il n'eſt pas impoſſible de conſerver cette marque d'Homére, & de ménager en même tems l'oreille du Lecteur. La répétion a de l'agrément dans les diſcours où l'on ne peut rien changer ſans bleſſer le reſpect que l'on doit aux ordres de ſes Maîtres, comme dans les meſſages des Dieux & des Rois, dans les ſolemnités de la Religion, &c. A cela près, il convient de ſe régler ſur le plus ou le moins de diſtance. Mais un Traducteur eſt-il en droit d'omettre quelque répétition que ce ſoit? Il ſemble que ſi le Lecteur en eſt ennuyé, l'Auteur ſeul en ſoit reſponſable.

Dans ſa verſification, Homére accorde ſans ceſſe le ſens & le ſon des Vers; il varie ce charmant accord ſuivant les di-

divers ſujets qu'il traite. C'eſt une des plus exquiſes beautés de ſon Art, & peu d'Ecrivains y parviennent. Homére y réuſſit en Grec, & Virgile en Latin. Un Poëte y réuſſit par hazard dans la chaleur de ſa compoſition ; le deſſein s'en préſume dans celui dont les vers s'en trouvent ſouvent ornés. Un Lecteur ordinaire ne la ſent point, mais un Connoiſſeur trouvera peut-être que j'ai tâché d'en relever ma Traduction.

Après tout je m'avoue incapable de rendre une exacte juſtice à mon Auteur ; je préſume ſeulement, & je le puis ſans trop me flatter, que ma verſion ſera plus ſupportable que celles de Chapman, de Hobbes & d'Egilby, les ſeules qui aient paru entiéres.

Chapman avec une langueur démeſurée, a donné la Paraphraſe la plus hardie : il a de fréquentes interpolations de quatre & de ſix Vers ; je m'en rappelle une dans le XIII. Livre de l'Odyſſée, où de deux Vers il en a tiré trente. Il ſe trompe ſi ſouvent & ſi hardiment, qu'on le croiroit égaré de deſſein prémédité, ſi dans ſes Notes il inſiſtoit moins ſérieuſement ſur des minuties. Il a affecté de tirer de ſon Auteur ce qui n'y fut jamais, & promet dans ſa Préface rimée un Poëme ſur les Miſtéres, qu'il a, dit-il, trouvés dans l'Iliade. C'eſt apparemment pour tenir parole, qu'il fait tant de violence au texte. Son ſtile

ſtile eſt le rude & dur Phébus, auquel on reconnoit l'Auteur de Buſſy d'Amboiſe, Tragédie. L'arrogant enthouſiaſme, qui eſt le fond de ſon naturel, ſemble avoir inſpiré ſa Verſion d'Homére. Cela paroît dès la Préface : il ſe vante d'avoir achevé la moitié de l'Iliade en treize ſemaines : on peut juger de ſon exactitude par ce trait. Mais ce qu'il faut avouer, & ce qui couvre en lui de grands défauts, eſt que ſon Ouvrage eſt ennobli de ce feu dont Homére lui-même brûla peut-être avant que de parvenir à l'âge de diſcrétion.

Hobbes l'explique aſſez exactement quant au principal, mais il ſupprime ſans façon les Epiſodes les plus intéreſſans, d'où vient que pluſieurs l'ont trouvé concis. Il omet des comparaiſons & des ſentences entiéres : il donne dans des écarts dont un Ecrivain de ſon érudition n'eſt capable qu'à force de ſe négliger. Ses Vers, comme ceux d'Ogilby, ſont ſi mauvais, qu'ils ne méritent pas une critique.

Il eſt fâcheux que Mr. Dryden n'ait pas aſſez vécu pour traduire l'Iliade : il en a donné le premier Livre avec une partie du ſixiéme. Si quelquefois il a manqué le vrai ſens de l'Auteur & les Antiquités, il a ſon excuſe dans la précipitation avec laquelle il fut contraint d'écrire. Il fit cas de Chapman au point de le ſuivre, & quelquefois même de le

copier. Cependant s'il eût achevé son Iliade, je ne m'en serois non plus mêlé après lui, que de Virgile, dont sa Traduction, à quelques inadvertences près, est la plus belle que j'aie jamais lue. Mais il eut le sort des grands Génies & des grands Ministres : il fut en bute aux fureurs de l'envie, parce qu'il surpassoit les autres.

Quiconque veut nous donner Homère, doit s'étudier à conserver le sublime qui en est le caractére distinctif. Dans les endroits où le sens est douteux, il faut s'en tenir au plus figuré ; on doit l'imiter dans toutes les variations de son stile : ayant, comme lui, de l'élevation & du feu, lorsqu'il s'agit d'action & de description ; de la pompe & de la netteté dans les sujets les plus unis, & lorsqu'il faut seulement narrer : Que les maximes soient graves & précises, & les harangues pleines & claires, n'omettant ni ses figures, ni le tour de ses expressions, ni quelquefois celui de ses périodes. Ne négligeons & ne confondons jamais les coutumes antiques. Il faudroit encore être plus concis que ses Traducteurs ne l'ont été jusqu'à-présent.

Je voudrois aussi que l'on étudiât son Texte, par préférence aux Commentaires les plus savans & les plus vantés, & que l'on en fit soi-même la comparaison avec le seul Virgile d'entre les Anciens, & le seul Milton d'entre les Modernes.

dernes. Après ces illustres Auteurs, le Télémaque de l'Archevêque de Cambrai nous donne la plus parfaite idée de la grandeur & de la noblesse du génie d'Homére, comme l'admirable Traité de Bossu est ce qui nous en développe le mieux & le dessein & la conduite : mais avec quelque soin que l'on y travaille, quelque heureux même que l'on soit dans l'exécution, il ne faut espérer de plaire qu'aux Lecteurs qui ont de la culture & du goût : les autres ne sont point des personnes que l'on puisse contenter. Un Bel-Esprit à la mode est incapable d'admirer ce qui n'est point Moderne, comme un Pédant l'est d'estimer ce qui n'est point Grec.

Docile aux leçons du Public, je lui soumets mon Livre. Je crains peu la censure de nos meilleurs Poëtes : ils savent quelles sont les difficultés de mon entreprise. Les plus mauvais excitent ma compassion, mais ni leurs Ecrits ni leurs discours ne sauroient me fâcher. Ceux qui m'ont conduit dans ce dessein, sont des Critiques d'un génie tout-à-fait différent du leur, & pour qui leur haine est un mal sans reméde : s'il est vrai, comme l'ont cru nos Devanciers, qu'il n'est point d'antipathie plus naturelle, ni par conséquent plus forte, que celles des sots pour les gens d'esprit. Mr. Addisson fut le premier qui me conseilla de commencer la Traduction d'Homére,

il m'écrivit là-dessus des choses que je ne dois jamais répéter. Le Chevalier Richard Steele s'en est expliqué favorablement, & de bonne heure, au Public. Le Docteur Swift en a procuré le succès avec cette chaleur qu'il a toujours pour les intérêts d'un Ami. La sincére affection du Chevalier Samuel Gurth s'est encore marquée dans cette occasion. Je reconnois avec un sensible plaisir, & comme je le dois, les soins obligéans, & sur-tout la sévére critique d'un Ami tel que Mr. Congréve : il m'a mis sur les voies, en traduisant quelques endroits d'Homére : & que ne m'a-t-il prévenu en le donnant tout entier ? Je ne puis oublier Mr. Rowe & Mr. Parell, en attendant une occasion plus importante de rendre à ce dernier toute la justice qu'il mérite. On sait que la bonté de son cœur égale, & c'est tout dire, l'étendue & la beauté de son érudition. Ma vive amitié pour ces Messieurs méritoit quelque retour ; mais que puis-je dire de l'honneur que m'ont fait les Grands ? La liste de mes Souscripteurs est décorée des plus illustres noms de ce siécle.

Les Protecteurs des Beaux-Arts, dont ils sont eux-mêmes les principaux ornemens ; des Hommes illustres par leurs talens, comme par leur rang & leur naissance, ont favorisé mon dessein. Mylord Duc de Buckingham a voulu

que

que je misse en Anglois le Poëte à qui, dans son *Parfait Essai*, il a donné la plus grande louange qu'un Auteur ait jamais reçue.

Ce Poëte qu'envain tout Bel-Esprit veut suivre,
Pour les autres Auteurs m'inspire du mépris :
Rien ne me paroit beau que tes divins Ecrits,
Homére ; qui t'a lu, n'a plus besoin de Livre.

Le Comte d'Halifax est un des premiers Seigneurs qui m'aient honoré de leurs bontés. On peut dire de sa litterature & de sa bénéficence, qu'il est encore incertain laquelle des deux a le plus contribué au progrès du Génie. Mylord Bolinbroke, aussi versé dans les Sciences que dans le Ministére, m'a également honoré de sa critique & de sa protection. L'Auteur du Chef-d'œuvre intitulé. *L'Amour Héroïque, Tragédie*, ce grand, cet ingénieux Imitateur d'Homére, m'a soutenu depuis mes Pastorales jusqu'à mon Iliade. Je ne puis me refuser la gloire d'avoir profité de leurs sages avis dans la conduite de l'Ouvrage en général, & de leurs corrections en plusieurs endroits.

Comment puis-je exprimer la reconnoissance dont je suis pénetré envers le Comte de Cannarron ? Mais qu'est-il besoin de relever une action généreuse, en parlant d'un Seigneur dont la vie est un enchainement de procédés généreux ? Je supplie Mylord Stanhope, Sécretaire-d'Etat, de m'excuser si je publie qu'il

qu'il a contribué à l'exécution de mon dessein. J'ai dans le zéle de Mr. Harcourt, fils de feu Monseigneur le Chancelier, une preuve qui m'est infiniment chére, de l'affection dont il veut bien m'honorer. Je dois sans doute au même sentiment les bons offices de plusieurs autres Amis, auprès de qui les priviléges des plus intimes liaisons rendent mes remercimens à tout le moins superflus. Je suis même persuadé que je ne puis mieux les remercier à leur gré, qu'en gardant là-dessus un profond silence.

J'ai plus trouvé de protection qu'il n'en fallut jamais à mon Homére: heureux s'il eût été favorisé d'Athènes, comme je le suis de l'Université d'Oxford, sa fameuse rivale! Il eut pour défenseur les Beaux-Esprits de son siécle, & les plus rares Beautés du nôtre ont souvent plaidé ma cause. Quelle gloire vaut ce plaisir? Je ne puis envier les honneurs qu'on lui rendit après sa mort, lorsque je pense aux douceurs de l'amitié dont je jouis dès-à-présent pour l'avoir fait connoître à mon Pays: amitié à laquelle je suis d'autant plus sensible, que, pour me la concilier, je n'ai flatté, ni les préventions des Partis, ni la vanité des Particuliers.

Quoi qu'il en arrive, je ne me repentirai point d'une entreprise qui m'a fait éprouver la candeur & l'affection de tant d'A-

d'Amis d'un vrai mérite, & dans laquelle j'espére passer avec autant d'utilité pour les autres, que d'agrément pour moi-même, quelques années de cette jeunesse qui se perd communément dans un cercle de folies, ou du moins d'inutilités.

ESSAI

Sur la Vie, les Ecrits, & le Savoir d'Homére.

IL y a dans l'esprit de l'homme quelque chose de plus vif que la simple curiosité, à l'égard des grand Génies qui se sont autrefois signalés dans le Monde. Une sorte d'amour nous intéresse en tout ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont fait, & ce qu'ils ont été : nous voulons nous entretenir avec eux dans la solitude ; nous approuvons leurs sentimens ; ce qui les blesse, nous fait de la peine ; & nous les défendons avec zéle, sur-tout lorsque nous croyons que la critique de leurs ennemis est injuste : enfin, ce n'est pas toujours avec impartialité que nous en jugeons.

Mais il regne aussi, parmi les hommes, un esprit d'envie, qui a des effets bien différens. Ceux qui en sont affligés, n'apperçoivent qu'avec douleur en autrui les perfections qu'ils n'ont point eux-mêmes, & qui passent leur portée.

Le

Le chagrin des petits Esprits survit aux rivaux qui les ont effacés, & se venge, comme il peut, sur leurs cendres. Il enfante à son gré des traditions qu'il envenime de ses conjectures, & n'épargne rien pour attacher de l'opprobre à des noms que son dépit ne sauroit empêcher d'être immortels.

L'antipathie qui divisoit un homme de mérite & ses adversaires, tant qu'il vécut, subsiste encore après sa mort entre leurs semblables & ses partisans. C'est ainsi que dans l'Iliade on voit un Héros disputer le champ de bataille avec une Armée jusqu'au dernier soupir. Alors le combat qui devroit cesser, recommence avec plus de furie entre ses Amis, qui désirent passionnément de lui rendre les derniers devoirs; & les ennemis obstinés à le priver de la sépulture pour l'abandonner aux vautours des Historiens, qui sans malice à-la-vérité, mais sans goût, ne font qu'avilir un sujet, en insistant trop sur des choses qui ne méritent point d'attention. Peintres sans génie, ils se donnent tant de soin pour achever les moindres parties d'un Tableau, qu'ils manquent la noblesse du tout, avec un incontestable défaut d'intelligence. Ils s'imaginent qu'il faut tout dire, & font des compilations où rien n'est omis, excepté ce que le caractère a d'intéressant. D'autres enfin savent éviter ces écueils où vont échouer des Ecrivains subalternes.

nes. Comme ils n'aiment que le vrai, ils s'en propofent tranquilement la recherche : le probable eft ce qui les engage : ils ne s'en laiffent impofer ni par de brillans éloges, ni par de malignes fatyres, mais ils prennent le milieu ; & quoiqu'ils foient contraints de recourir à des fiécles très-reculés pour y trouver leurs matériaux, ils ont la réputation de les bien choifir.

Ayant donc à traiter d'une Vie que l'on ne peut favoir, après qu'elle a fans fruit exercé la pénétration de tant de fiécles, & que les Auteurs en ont parlé fi différemment, je tâcherai d'en rapporter, non pas des faits certains, mais ce que j'ai pu recueillir en confultant la tradition, l'opinion, & l'autorité des Ecrivains qui ont fuivi les diverfes méthodes que je viens d'expofer. J'ajoûterai mes propres conjectures ; & quand j'aurai de la forte moins écrit fur Homére que raifonné à fon fujet, je le chercherai dans fes Ouvrages comme dans un miroir de fon caractére : je marquerai les divers dégrés de la réputation qu'ils ont eue, & je dirai quelle eftime ils me femblent mériter aujourd'hui, rélativement au tems où ils furent compofés.

CONTES au fujet d'Homére, fondés fur une admiration outrée.

En lifant les anciennes Traditions au fujet d'Homére, on trouve un mélange de

de superstitions & d'absurdités sans nombre. C'est où se réduisent les Histoires de l'Egypte & de la Gréce, qui sont les Pays où nâquit la Fable.

Eustathius in Od. 12.

Nous en avons une fort étrange dans Eustathius, qui la rapporte d'après Alexandre de Paphos. „ Homére, dit-„ il, étoit Egyptien. Son Pére se nom-„ moit Damasagoras, & sa Mére Echras. „ Sa Nourrice, fille d'Orus, Prêtre d'I-„ sis, étoit une Prophétesse: des gou-„ tes de miel distilloient souvent de ses „ mamelles dans la bouche de l'Enfant. „ Les premiers accens de sa voix, une „ nuit qu'il se prit à crier, ressemble-„ rent au ramage de neuf espéces d'Oi-„ seaux. Le matin on le trouva se jouant „ dans son lit avec neuf Tourterelles. „ Une fureur poëtique s'emparoit de „ tems en tems de la Sybille qui l'al-„ laitoit, & dans ses accès elle pronon-„ çoit des Vers, dont le sens étoit un „ ordre à Damasagoras de bâtir un Tem-„ ple aux Muses. Il obéit, & raconta „ la chose à son fils quand il fut de-„ venu grand. Homére, à cause des amu-„ semens que lui avoient donné des „ Tourterelles dans son enfance, choi-„ sit dans la suite cette sorte d'Oiseaux „ pour apporter de l'ambroisie à son „ Jupiter".

Il est surprenant qu'une telle rêverie ait pu se transmettre à la Postérité; on l'a néanmoins soutenue, embellie, & por-

portée encore plus loin. Héliodore, instruit des prétentions de l'Egypte, en adopte la fiction, mais il voulut que la scéne en fût à Thébes. Il avoua qu'un Prêtre étoit censé le Pere de ce prodigieux Enfant, mais il dit que son vrai Pére étoit Mercure. Le Prêtre, occupé de ses fonctions, couchoit dans le Temple avec sa femme : alors ce Dieu engendra Homére. Il avoit, en naissant, des touffes de poil sur la cuisse, voilà pourquoi il fut nommé Homére dans les Pays qu'il parcourut. C'est à lui que l'on doit imputer l'ignorance où l'on est communément par rapport à sa divine extraction, puisqu'il cacha toujours son nom, sa famille & son pays, ayant honte de l'exil où son Pére putatif l'avoit condamné, après l'avoir séparé des jeunes-gens consacrés aux Autels, à cause des signes qu'il portoit d'une naissance illégitime.

Heliodor. Æthiop. lib. 3

Ὅμηρος.

Tels sont les Contes puérils où l'on s'est livré, faute d'expressions pour faire entendre à quel point on l'admiroit. Ebloui de l'éclat de ses perfections, on a tâché, pour lui faire plus d'honneur, d'en imaginer qui ne fussent point dans la Nature.

Il a donc fallu que son Pére fût un Dieu; que pour Nourrice il eût une Sybille; & dans tout ce qui le concerne, on a substitué les Fables à l'Histoire. Les défenseurs de la Gréce en imaginerent bien

bien d'autres : mais, en rafinant les mêmes idées, on les couvrit d'un voile si transparent, que le premier coup d'œil en découvroit le mistére. Il n'en faut point d'autre preuve que la généalogie inférée dans un Traité Grec de la dispute d'Homére avec Hésiode, Suidas, qui l'a rapportée, ne l'a pas beaucoup altérée. La voici.

Αγὼν Ομήρε κὸ Ησιόδε.

Apollon & Thouse, fille de Neptune, furent le Pére & la Mére du Poëte Linus, Pére du Roi Piérus : ce Prince eut de la Nymphe Méthon Eagrus, Epoux de Calliope & Pére d'Orphée, Pére d'Othris, de qui nâquit Harmonidés, Pére de Dius, qui le fut d'Hésiode & de Persés par Pucaméde, fille d'Apollon. De Persés vint Méon Pére de Crytheis, dont le commerce avec le Dieu du Fleuve Mélés produisit Homére.

Il faut convenir que cette généalogie est belle. On ne peut mieux s'y prendre pour ennoblir l'idée d'un homme extraordinaire. Ce sont des Poëtes, des Rois, des Muses, & des Dieux réunis dans une famille ; mais si l'on considére qu'Harmonidés est l'Harmonie ; que Philoserpe est l'Amour des Délices ; Euphéme, la belle Elocution ; Epiphrade, l'Intelligence ; & Pucaméde, la sublime Sagesse ; on trouve que les Généalogistes de ce Poëte si bien apparenté, en ont personnifié les talens, pour employer tout ce qui pouvoit s'imaginer de

de grand & de divin dans une Allégorie qui en fit l'éloge. Le même esprit a dicté un autre passage, que l'on attribue à Plutarque; il se trouve dans un abrégé de la vie d'Homére. On y cite, au soutien de sa merveilleuse naissance, la troisiéme partie de la Poëtique d'Aristote qui est perdue. Quand Néleus, fils de Codrus, alla dans l'Ionie à la tête des Athéniens qu'il y menoit, il y avoit dans l'Ile d'Io une jeune Fille aimée d'un Génie qui se plaîsoit à fréquenter les Muses. Enceinte & honteuse de l'avanture, elle se retira dans un lieu que l'on nommoit Egine. Des Brigands l'enlevérent; & l'ayant menée à Smyrne, où dominoient les Lydiens, ils la présentérent à leur Prince Méon, qui frappé de sa rare beauté, l'épousa. Un jour se promenant sur les bords du fleuve Mélés, elle accoucha d'Homére, & mourut. Méon l'éleva comme son fils. A la mort de ce Roi commença la pauvreté où la Tradition dit que vécut Homére, cependant elle ne l'ôte à son autre Pére Mélés que pour le faire sortir d'un Demi-Dieu. Plein de l'esprit Poëtique, il en reçut donc le génie & l'enthousiasme, comme des droits héréditaires.

Il n'est pas jusqu'à son aveuglement, dont tous les Historiens conviennent, qui n'ait quelque chose de surnaturel. Un accident ordinaire, une maladie est au-dessous des causes qui l'ont dû produire:

duire : il faut que des Dieux & des Héros s'en soient mêlés. Hermias, dans ses Recueils, dit qu'Homére ayant résolu de chanter la colére d'Achille, & voulant se graver dans l'ame une profonde image de la gloire de son Héros, lui rendit tous les honneurs qu'il lui devoit à ce titre, le priant avec ferveur sur son tombeau de se montrer à lui. Achille apparut, mais dans une armure dont l'éclat fut si vif, que le Poëte y fixant ses regards avec une attention proportionnée au désir qu'il avoit d'élever ses idées, en devint aveugle.

Hermias, in Phæd. Plat.

Si ce Conte équivaut une Fable, c'est en insinuant qu'Homére perdit la vue, en s'appliquant à composer l'Iliade : mais voilà bien de la pompe & de la magnificence prodiguée, à moins que la Poësie ne doive présider à tout ce qui concerne Homére ; & que ce ne soit l'avilir que d'en parler comme d'un autre, sans l'associer aux Dieux & aux Héros qu'il prit tant de plaisir à célébrer dans ses Vers. Faisons pourtant grace à la fiction, telle qu'elle est, en faveur de l'Episode qu'elle fournit à Politien dans son *Ambra*. Les agrémens de la Fable peuvent nous dédommager des pertes de l'Histoire.

CONTES inventés par les Envieux d'Homére.

On vient de voir les effets d'une superstitieuse admiration, mais il s'en faut bien

bien que tous les hommes s'y laiſſent entraîner. Il en eſt (& c'eſt le grand nombre) qui ne peuvent ſouffrir que la Nature Humaine, dont ils reſſentent en eux-mêmes la foibleſſe, recoive en d'autres un tel hommage. De-là ces ſuppoſitions injurieuſes, ces traits malins aiguiſés à plaiſir, & lancés contre la perſonne d'Homére, afin de le rabaiſſer autant que ſes admirateurs l'élévent. Que n'a-t-on point dit pour décrier ſes voyages? Si l'on en croit ſes envieux, il parcourut le Monde pour chercher les Auteurs qui avoient écrit avant lui la Guerre de Troye, & pour en étouffer les productions, s'il ne pouvoit les mettre ſur ſon compte.

Diodore de Sicile nous dit que Daphné, fille de Tiréſias, & ſurnommée la Sybille à cauſe de ſes inſpirations, étoit douée d'un génie extraordinaire. Devenue Prêtreſſe d'Apollon, elle compoſa des Oracles en vers, & d'autres Ouvrages de la derniére beauté. Homére s'en étant emparé, ſe les appropria. Mais que dire d'un fait placé dans un ſiécle dont il n'eſt plus de monument ſur la Terre? Les Poëſies que l'on attribue aux Sybilles, ne ſont point aſſez anciennes pour appuyer ce conte; & d'ailleurs il eſt évident qu'elles n'ont rien de commun avec Homére, que leurs Compilateurs n'aient emprunté de lui pour donner du relief & du poids à leur

Diod. Sic. lib. 4.

Ouvrage, ſous le prétexte d'une Tradition.

Suidas vient à ſon tour nous dire que Palaméde, qui combattit à Troye, fut un Poëte renommé; qu'il écrivit ſur la Guerre dont il s'agit, en Lettres Doriques, dont il étoit l'inventeur, & furtout contre ſes deux mortels ennemis, Agamemnon & Ulyſſe; d'où il s'enſuit que ſes vers furent ſupprimés, tant par leur poſtérité, que par Homére, lorſqu'il eut entrepris l'Iliade. Mais quoi! les Ecrits d'un homme auſſi conſidérable que Palaméde, ont-ils pu ſe ſoutenir depuis le ſiége de Troye, juſqu'au tems d'Homére, ſans ſe répandre en cent lieux différens? Un perſonnage, tel qu'on nous repréſente Homére (quelqu'envieux qu'on le ſuppoſe) a-t-il pu les anéantir? D'où vient que ces beaux Ouvrages, capables de rendre un Homére jaloux, ont fait ſi peu de bruit dans le Monde, qu'on n'en ait pas conſervé une ligne? Ce n'eſt pas tout: Suidas met au nombre des Auteurs qu'Homére a, dit-on, pillés, Corinus, Sécretaire de Palaméde, qui écrivit le premier ſur la Guerre de Troye un Poëme qui ne ſe trouve point, & que perſonne n'a vu.

Tzetzès. chil. 5. hiſt. 2. Tzetzès, ſur la parole de Jean de Mélala, parle de Siſiphe de Cos, Sécretaire de Teucer; mais on ne fait s'il écrivit en vers, ou ſeulement en proſe. On ajoûte Dictys de Créte, Sécretaire d'Idomé-

doménée, & Darès Phrygien, Domestique d'Hector, dont les noms ont donné cours à des Ouvrages d'Auteurs inconnus: mais la vraisemblance est si peu ménagée dans toutes ces suppositions, que l'on ne peut les admettre sans convenir en même-tems qu'Homére a pris de chacun d'eux en particulier le plan total de ses Poëmes.

On veut qu'il ait rencontré Démodocus à Corcyre, & Phémius dans l'Ile d'Ithaque, & que l'un avoit écrit le Siége de Troye, l'autre le retour des Héros de la Gréce: le tout sans considérer que Démodocus & Phémius ne sont apparemment que deux Amis d'Homére, qu'il a bien voulu immortaliser; ou peut-être que lui-même sous deux noms, comme Auteur de l'Iliade & de l'Odyssée; ou que ce sont enfin de pures fictions où s'est égayé le Poëte, sans songer qu'on dût lui en faire un jour deux Précepteurs. Ici je me rappelle un endroit de l'Iliade, ou Vulcain ayant animé deux Statues de sa façon, ne pouvoit faire un pas sans leur secours.

Plutarcus sur la Musique.

Iliad. 18.

On prétend, dit Ptolomée Ephestion, qu'avant Homére une Femme de Memphis, nommée *Phantasia*, avoit écrit les Guerres de Troye, & les Avantures d'Ulysse. Phanitas, Copiste de Memphis, où les Ouvrages de cette Femme étoient en dépôt, fut séduit par Homére

Ptolomée Eph. ex cerp. apud Photium, l. 5.

qui en tira les Ecrits ſacrés, où il prit enſuite le plan des ſiens.

Ce conte n'eſt pas ſenſé : il donne à une Egyptienne, dont au ſurplus il n'eſt fait aucune mention ailleurs, un nom purement Grec. Il eſt vrai qu'Homére paroît inſtruit des Sciences & des Miſtéres de l'Egypte : qui ſait même s'il ne l'a pas été par un Phanitas ? Mais on voit aiſément que *Phantaſia* eſt encore un talent perſonnifié, pour figurer les ſiſtêmes de l'Odyſſée & de l'Iliade, formés en partie ſur les Hiſtoires, ou plutôt ſur les imaginations de l'Egypte.

Je paſſe légérement ſur ces contes ridicules, comme ſur la petite Iliade compoſée pas Siagrius, & rapportée par Elien. Mais ce qui fait ſentir combien le menſonge & la contradiction ſont inſéparables des baſſeſſes de l'envie, c'eſt qu'elle a déraiſonné au point d'attribuer le Chef-d'œuvre de l'Antiquité le plus durable & de la beauté la plus achevée, à je ne ſais quels Auteurs, ou qui n'ont point écrit, ou qui n'ont point mérité d'être lus. Tout cela eſt ſans apparence de bon-ſens. Un pauvre ſe vêtit comme il peut, & tout lui ſert de parure. Il n'en eſt pas ainſi d'un grand Seigneur.

Elian, l. 14. c. 12.

Homére, après avoir beaucoup voyagé, nous eſt repréſenté vaincu, ſur le retour de l'âge, dans un Combat Poëtique. Non content de le traiter de Plagiaire par rapport à des Auteurs imagi-

naires

naires ou morts, on veut qu'il ait été ſurpaſſé par un Auteur vivant, & cela dans le genre de Litterature dont il faiſoit profeſſion, & qui fondoit ſa renommée. Héſiode, ſans dire le nom de ſon concurrent aux funerailles d'Amphidamas, dit qu'il l'a vaincu; & l'on voit dans les Himnes attribuées à Homére, qu'il pria Vénus de le ſecourir dans un combat de cette eſpéce. On ne trouve ni le nom du lieu, ni celui du compétiteur; mais les ennemis d'Homére y ont ſuppléé, en l'imaginant aux priſes avec Héſiode; en quoi leur malice a du moins produit un ſpectacle auſſi noble qu'amuſant. Deux Génies de cette élevation ſe diſputant des lauriers, me ſemblent deux Héros entrant en lice couverts des armes les plus brillantes; & ſi l'on ſuppoſe que l'un & l'autre y avoient leurs partiſans Grammairiens, la belle occaſion qui s'offrit à ceux d'Héſiode pour lui ſacrifier Homére! Il n'eſt ici queſtion, la choſe eſt ſenſible, que d'une ſimple conjecture. C'en eſt aſſez, on en fait une tradition : elle produit une Epigramme que nous avons; & parce que l'on ignore quand & par qui elle fut compoſée, on la cite en preuve, de la tradition qui la fit naître: à quoi l'on ajoûte un Traité complet en conſéquence, mais qui ne peut être d'une grande antiquité, puiſqu'il fait mention de l'Empereur Adrien.

Heſiod. Op. & Dierum, l. 2. ✝. 272. c. 8. Hom. hym. 2. ad Venerem.

Αγὼν Ομήρȣ ϗ Ησιόδȣ.

Plutarq. Banquet des sept Sages. Ἀγὼν Ὁμήρου.

Au fond, cette historiette se trouve assez conforme à la rélation de Plutarque, qui est en ces termes : „ Ganictar, fils d'Amphidamas Roi d'Eubée, „ ayant coutume de célébrer des jeux „ funébres en l'honneur de son Pére, „ invitoit à sa Cour les hommes les „ plus fameux, tant pour la force du „ corps, que pour les talens de l'esprit. „ Homére se rendit, ainsi qu'Hésiode, „ à Chalcys: ils disputérent devant Panidas. Hésiode remporta le prix, qui „ consistoit en un Trépied d'or, avec „ cette inscription : *Le Poëte de la paix „ & de l'économie domestique mérite mieux „ la couronne, que celui de la discorde & „ de la guerre.* Le vainqueur consacra „ la sienne aux Muses, & fit ces deux „ vers.

Ἡσίοδος Μούσαις Ἑλικωνίσι τόνδ᾽ ἀνέθηκεν
Ὕμνῳ νικήσας ἐν Χαλκίδι θεῖον Ὅμηρον.

Ces vers, quoique pris dans Hésiode, nomment son Antagoniste, & par conséquent ils son altérés. On le démontre, en les rapprochant de ceux-ci, qui sont certainement du même Auteur :

Ὕμνῳ νικήσαντα φέρειν τρίποδ᾽ ὠτώεντα
Τὸν μὲν ἐγὼ Μούσης Ἑλικωνιάδεσσ᾽ ἀνέθηκα.

Plutarq. Sympt. lib. 5. Il y a plus: Grævius, Commentateur d'Hésiode, place Homére cent ans avant lui. Plutarque raisonne sur cet événement prétendu comme sur une fable.

Hé-

Héſiode lui-même donne lieu de croire que c'en eſt une. Il aimoit ſa réputation, puiſqu'elle put l'engager à combattre, & même à chanter ſa victoire ; comment oublia-t-il de publier la défaite d'un rival tel qu'Homére ? Voulant éterniſer ſes conquêtes, il n'en devoit pas omettre la plus brillante. L'Auteur de l'Iliade, comme un Roi ſubjugué, auroit aſſurément orné le char de ſon vainqueur.

Enfin le même eſprit de contradiction lui fait terminer ſes jours d'une maniére indigne de lui. Une tradition rapportée dans ſa vie, écrite, dit-on, par Plutarque, ſuppoſe qu'étant averti par un Oracle de bien prendre garde à l'Enigme des Jeunes-gens, il n'y comprit rien juſqu'à ſon arrivée en l'Ile d'Io. Là s'étant un jour aſſis pour voir des pêcheurs, ils lui propoſerent une Enigme. Homére ne put l'expliquer, & mourut de regret.

Un conte qui le ſuppoſe d'abord ſuperſtitieux, & puis inſenſé, n'a pas beſoin de réfutation. Il eſt évident que c'eſt un ridicule mis en œuvre pour faire mourir en imbécile un homme d'eſprit. Le trait part de la main qui ſe donna la peine de noyer Ariſtote : on y trouve le même deſſein & le même tour. La différence eſt, que l'un périt à cauſe d'un Problême philoſophique, & l'autre à cauſe d'une Enigme en vers. Les petiteſſes de l'orgueil, & les extrava-

gances de la folie font les fources d'un tel défefpoir. Une ame vraiment éclairée & grande comme celle d'Homére, fait mieux apprécier les événemens, & ne s'émeut point jufqu'à la furenr fur des bagatelles : mais le malheur des capacités bornées, eft de renfermer tout le Genre-Humain dans leur fphére, qu'ils s'imaginent bien connoître. Il y a des efprits affez vains & foibles, pour croire que les chofes de néant qui les déconcertent, fuffiroient pour jetter le trouble en des perfonnes qui ont du bon-fens & de la fermeté. Ils bâtiffent là-deffus des conjectures de leur petite façon, c'eft-à-dire avec fi peu de fens, & tant de mauvais naturel, que l'on y voit la claire expreffion de leur caractére.

CONTES fur Homére, tels que les a produits une frivole curiofité.

Quelques-uns ont fait un amas de tout ce que les Ecrivains en avoient dit en bien comme en mal, & faute de Mémoires où l'on pût choifir des faits, ou peut-être par la démangeaifon d'en parler de maniére ou d'autre, ils en ont compofé la vie d'Homére. Quoi qu'il en foit de leur motif, il eft certain que des circonftances triviales, qui, nonobftant leur fidélité à bien des égards, ne donnent point affez de jour à la réputation d'un fujet, ne rempliffent point les engagemens d'un Auteur. C'eft néan-

moins ce que nous avons de mieux par rapport à Homére. A cela se réduit le Recueil que l'on attribue au célébre Hérodote. Dans ce Traité de minuties destituées de preuves, les événemens, quoique probables, ont un rapport direct avec les plus basses conditions de la vie: il y regne, d'un bout à l'autre, un esprit Grammairien, marqué sans-cesse par des Impromptus attribués au grand Homére, afin de prouver qu'il eut un esprit sublime. Au surplus, l'invention est si froide, que l'on n'en peut soupçonner un Poëte. On n'y voit rien qui ne soit à la portée d'un Maître de Grammaire: il faut même avouer que tout y convient à la vie qu'il méne, & dont le plus glorieux emploi consiste à tenir Ecole. Mais puisque c'est une source où les Historiens ont puisé, faute de mieux, en voici l'Extrait.

Homére nâquit à Smyrne; environ 168 ans après le Siége de Troye, & 622 ans avant l'Expédition de Xerxés. Sa Mére se nommoit Crithéis. Une grossesse prématurée la fit éloigner de Cumes par son Oncle, avec Isménias, Conducteur d'une Colonie à Smyrne, qui se bâtissoit alors. Peu de tems après, célébrant une fête avec d'autres femmes sur la rive du Fleuve Mélès, elle accoucha d'Homére, qui fut nommé, à raison de cette circonstance, Méléfigénes. Dès-lors elle quitta Isménias, &

vécut de son travail, jusqu'à ce que Phémius, qui tenoit Ecole, devint amoureux d'elle & l'épousa. L'un & l'autre étant morts, l'Ecole échut au jeune Méléfigénes, qui la gouverna si bien qu'il fut également estimé des Etrangers & des Citoyens. Un certain Mentés, Maître de Navire de Leucade, l'engagea, par ses conseils & par ses promesses, à quitter cette Ecole, pour voyager avec lui. Après avoir vu l'Italie & l'Espagne, ils allerent à l'Ile d'Ithaque, où Méléfigénes resta indisposé d'une fluxion sur les yeux. Il y fut assisté par Mentor, homme juste, riche & hospitalier. Ce fut là qu'il apprit les Avantures d'Ulysse. Il partit avec Mentés pour Colophon, où sa fluxion renouvellée produisit un aveuglement complet. Le parti qu'il prit dans sa détresse, fut de retourner à Smyrne, où il espéroit que ses connoissances pourroient le secourir, tandis qu'il s'adonneroit à la Poësie; mais son espérance trompée, & sa misére accrue, il alla à Cumes. Un Corroyeur, nommé Tichius, le secourut quelque tems. Ses Vers furent admirés en cette Ville; mais sur la proposition qu'il fit aux habitans de l'éterniser, moyennant une recompensé, on lui répondit qu'il feroit sans fin de nourrir tous les Ομηρους ou *aveugles*, d'où lui vint le nom d'*Homére*. Aphocée Théostoride, autre Maître d'E-

d'Ecole, offrit de le nourrir, à condition qu'il lui permît de transcire ses Vers. Homére y consentit par nécessité; mais aussi-tôt que ce mal-honnête homme les eut en sa possession, il s'enfuit à Chio, où ces Poësies firent sa fortune, tandis que l'Auteur gagnoit à peine sa vie en les récitant. Il apprit de quelques Habitans de Chio, que ses Ouvrages s'y publioient par un Maître d'Ecole; & voulant s'y transporter, il mit à terre proche de la Ville. Un Berger, nommé Glaucus, à la porte de qui le Poëte avoit essuyé une rude attaque de chiens, le reçut en sa maison; ensuite il le mena vers son Maître, qui demeuroit à Bollissus, & qui pénétré d'estime pour le mérite d'Homére, lui confia l'éducation de ses propres enfans. Alors la réputation du Poëte commençant à se répandre, l'infidéle Théostoride, allarmé du voisinage, s'enfuit encore une fois. Homére s'établit à Chio. Quelque tems après il y tint Ecole, gagna du bien, se maria, & eut deux filles, dont l'une mourut en bas-âge, & l'autre fut mariée à son protecteur de Bollissus. Il inséra dans ses Ecrits les noms de ceux qui lui avoient fait du bien, Mentés, Tichius, Phémius, Mentor. Ayant résolu de voir Athénes, il en fit l'éloge, afin de s'y préparer un gracieux accueil. Il fut contraint en y allant, de relâcher à Samos. Il y passa l'Hiver, chantant

aux portes des bonnes maisons, où il alloit suivi d'un cortége d'enfans.

Au retour de la belle saison il s'embarqua pour Athénes; mais le Navire mouillant à l'Ile de Chio, il tomba malade, mourut, & fut enterré sur le rivage.

C'est ainsi que l'on fait parler Hérodote, contre le témoignage d'Hérodote même. Cet Historien, vivant du tems de l'Expédition de Xerxès, dit qu'Homére a vécu 400 ans avant lui; & néanmoins ce conte suppose un intervalle de 622 ans entre Homére & l'Expédition de Xerxès. Mais supposé que cette Histoire soit vraie au fond, il faut qu'Homére eût un désir bien passionné de cultiver son esprit, & de former son jugement par l'expérience, puisque, dans cette vue, il fit tant & de si longs voyages, que sa constance fut inimitable, en composant avec plus de noblesse & de feu, malgré son aveuglement & sa misére, que jamais Ecrivain, soit auparavant ou depuis, n'écrivit dans un état plus heureux; & que l'amour de l'estime, cette passion inséparable des grands cœurs, fut en lui sans bornes, quand il entreprit de voyager encore, malgré tous ses malheurs, même en sa vieillesse.

Il me semble que c'est ici le lieu de proposer mes conjectures au sujet de ces Histoires apocriphes. De tous les Ecrits de son siécle, y compris ceux qui lui

ſont généralement attribués, il n'en eſt pas un ſeul qui faſſe mention de ſa perſonne. Tous les ſoins de la curioſité la plus empreſſée & la plus inquiéte à cet égard, n'ont abouti qu'à ſavoir ſon nom, & connoître ſes Ouvrages. L'eſprit humain s'eſt replié en tout ſens pour en diſcerner l'Auteur, & s'y eſt pris en tant de maniéres différentes, qu'il n'en réſulte rien de certain que l'inutilité de ſes efforts.

Premiérement, l'étymologie de ſon nom a fait naître mille difficultés. Les uns le tirent d'une marque naturelle, & prétendent que c'eſt un ſobriquet, parce qu'Ὁμήρος ſignifie *la cuiſſe* : de-là, ſuivant la tradition que rapporte Héliodore, ſon banniſſement d'Egypte, ſa naiſſance illégitime, & ſa vie errante. *Heliod. l. 3.* D'autres diſent qu'Ὁμήρος eſt un ôtage : dont Homére en fut un, ſelon Proclus, dans la guerre de Smyrne contre Chio. *Proc. vit. Hom.* Il en eſt, comme Hérodote, pour qui ὁμὴ ὁρῶν veut dire *non videns* : il faut donc qu'il fût aveugle. *Vit. Hom.* Nous n'avons pas fini : ὁμῶς ἐρεῖν ſignifie *parler dans le conſeil* : il n'en faut pas davantage à Suidas, pour conclure que le Poëte inſpiré du Ciel, exhorta Smyrne à déclarer la guerre à Colophon. En y regardant de plus près, on trouve qu'Ὁμηρεῖ ſignifie *ſuivre* ou *ſe joindre*. C'eſt juſtement d'où lui vint ſon nom ; car dans ſa vie attribuée à Plutarque, il eſt dit d'a- *Plut. vit. Hom.*

 près

près Ariſtote, qu'Homére quitta Smyrne pour ſuivre les Lydiens. C'eſt ainſi qûe chacun lui trouvant un nom, y pouvoit ajuſter une nouvelle vie à ſa guiſe, ou mettre du moins ce qu'il vouloit dans l'ancienne.

Cependant un nom ſeul ne pouvant fournir de quoi compoſer ſon hiſtoire, il en a fallu chercher le ſupplément dans ſes Ouvrages. A la faveur de cette méthode, on a découvert que c'eſt de lui-même qu'il parle, en faiſant mention de certaines perſonnes & de certains faits. Par exemple, il nomme Phémius dans ſon Odyſſée : oh ! voilà celui qui lui apprit à compoſer des Vers. Il va chanter aux portes des riches, parce qu'il parle d'un Démodocus, Poëte aveugle, qui fréquentoit les Grands. Ulyſſe, entrant chez ſon Berger, s'y voit contraint de ſe défendre des chiens : il faut que le même accident, parce quil a quelque choſe d'abject, ſoit arrivé au Poëte à la porte de Glaucus. Si Tychius Corroyeur a fait le Bouclier d'Ajax, un Tychius a tendu la main à Homére dans ſa pauvreté. On trouve dans l'Iliade la comparaiſon de deux Armées qui ne peuvent ni céder ni vaincre, & qui ſoutiennent de part & d'autre le carnage avec autant d'égalité qu'en a la balance de la Mére de famille pauvre, mais juſte, peſant la laine qu'elle travaille aſſidûment pour vivre : il faut donc que cette pauvre

Herodot. vit. Hom.

Ibid.

Ibid.

pauvre femme soit la Mére de l'Auteur (a). On a donné les jeux de son imagination pour des circonstances de sa vie ; & tout ce qu'elle a feint de misérable, est supposé lui convenir à la lettre. On pouroit conclure du même principe, qu'Homére fut un grand Seigneur ; puisqu'il étoit savant dans l'Art de gouverner les Empires, & dans toutes les fonctions les plus relevées. Le hasard & l'humeur en ont forgé d'autres contes encore. Tel est le récit d'Héraclide. Il dit qu'Homére fut enfermé par les Athéniens comme un homme en démence ; mais ce n'est-là qu'une vive déclamation produite par le chagrin des Disciples de Socrate ; & cela se réduisoit à dire, que des Juges capables de condamner Socrate en impie, pouvoient bien traiter Homére en insensé.

Diogen. Laërt. ex Heracl. in vit. Socrat.

La rélation d'Elien est du même poids. Il dit qu'Homére donna des Vers en dot à sa fille, parce qu'il n'avoit point d'argent. Un mauvais Railleur a d'abord fait une Epigramme sur la pauvreté d'un Belesprit, & dans la suite un pauvre Compilateur en a fait pesamment un trait d'histoire. En un mot, les hommes ont employé toutes les forces de leur esprit & de leur imagination pour voir de près l'Auteur de l'Iliade. Ils se sont accrochés à chaque minutie qui s'est offerte : ils ont fait agir dans toute son étendue cette

Elian. l. chap. 15.

(a) Voyez Mr. Dacier sur la vie d'Homére.

cétte inquiéte & frivole curiosité, ce goût qui étoit si naturel aux Grecs pour la bagatelle, & que Senéque nomme leur maladie. A force de subtiliser pour atteindre le but, ils l'ont manqué. Semblables à des voyageurs égarés, mais déterminés à se faire une route par des lieux impracticables & déserts, ils se sont livrés à l'erreur sans rémédier à l'ignorance.

CONJECTURES plausibles au sujet d'Homére.

Les Auteurs qui ont entrepris d'écrire sa vie sans partialité, ont eu honte de ces folies; mais les difficultés qui n'ont pu les détourner de leur dessein, les ont fait recourir aux vieux Contes, en s'excusant; ou les ont réduit à composer, au-lieu d'une Vie, un Traité miparti de critique & de caractéres, & plus orné de descriptions que soutenu de faits. Dès le début, ils nous disent que les Historiens ne sont point d'accord sur le tems où vécut Homére, puisque les uns le placent vingt-quatre ans, les autres cinq siécles après le Siége de Troye.

Il paroît certain que les premiers sont dans l'erreur, puisqu'Homére invoquant les Muses pour en apprendre le Catalogue des Vaisseaux, s'exprime ainsi : „ Nous en avons seulement ouï „ parler, & n'en savons rien par nous- „ mêmes

„ mêmes (*a*)". Obſervons encore avec Paterculus (*b*), que les hommes du tems d'Homére étoient moins vigoureux de moitié, ſuivant l'Iliade, que ceux dont il eſt parlé dans ce Poëme. Or cela ſuppoſe un intervalle de plus de 24 ans entre le ſujet & l'Auteur de ce Poëme, s'il eſt vrai, comme on le croit ordinairement, que les forces humaines dégénérent avec lenteur & par dégrés.

Le Marbre d'Arundel (*c*), qui eſt le Monument le plus certain à cet égard, conclut qu'Homére vivoit quand Athénes fut gouvernée par Diognéte, c'eſt-à-dire avant les Olympiades, environ 300 ans après le Sac de Troye, & de 1000 avant l'Ere Chrétienne.

Ciceron dit qu'Homére & Lycurgue furent à peu près contemporains. *Cic. Queſt. Tuſcul. l. 5.*

Strabon rapporte une tradition du voyage que fit ce Législateur à Chio pour voir le Poëte. *Strab. l. 10.*

Plutarque eſtime que le petit-fils de Cléophile, qui avoit été du tems d'Homére, en avoit donné les Ouvrages à Lycurgue. Ils ont donc pu vivre tous deux dans le même ſiécle. *Plut. vit. Lycurg.*

Le

(*a*) Ημεῖς δὲ κλέος οἶον ἀκούομεν οὐδέ τι ἴδμεν.
Iliad. β. 436.

(*b*) *Hic longius à temporibus belli quod compoſuit Troici, quam quidam rentur, abfuit: nam fermè ante annos 950. floruit. Intra mille natus eſt, quo nomine non eſt mirandum quòd ſæpè illud uſurpat* οἷοι νῦν βροτοί εἰσι.

(c) Voyez Dacier, Dupin, &c.

Le lieu de sa naissance est aussi contesté que le tems de sa vie. Adrien désespérant de l'apprendre des hommes, consulta les Dieux (a) ; & Pline dit qu'Appien évoqua des Manes pour le savoir. Le grand nombre des Villes qui se disputerent l'honneur de l'avoir vu naître, augmente la difficulté. Suidas en a compté dix-neuf d'une haleine. La matiére a paru si féconde à Didyme son ancien Commentateur, qu'il a mis une grande partie de ses quatre mille volumes à la traiter. Une Sybille est pour Salamine en Cypre : l'Oracle d'Adrien la contredit, & se déclare pour l'Ile d'Ithaque. L'Egypte le reclame, parcequ'il en fait les coûtumes. Les prétentions de l'Eolie ne sont ni plus mal ni mieux fondées. L'Ile d'Io montre un tombeau, Colophon une école : deux preuves d'une force égale ; ou plutôt de la même foiblesse. Athènes, le centre & le séjour des Savans de la Gréce, le revendique en le supposant Grec, ou né dans une de ses Colonies : aussi fut-il déclaré citoyen de cette Ville, par une Loi semblable à celle que Rome établit long-tems après en faveur de tous les Habitans de l'Italie. Mais quoique chacune de ces Villes allégue des autorités en sa faveur, il semble que le dif-

Plin. l. 3. chap. 2.

Senéque, op. 89. sur Didyme.

Pol. Praf. in Hom.

fé-

(a) Ακων Ομήρε ϗ Ησιόδε de l'Oracle d'Adrien.

férend doive ſe décider entre Smyrne & Chio. Expoſons leurs titres.

Smyrne produit une Epigramme, trouvée au pied de la Statue de Piſiſtrate, dans la Ville d'Athénes. *Epigramme ſur Piſiſtrate en la vie anonyme d'Homere.*

Suivant les paſſages rapportés par Ciceron, Strabon, Aulu-Gelle & les Hiſtoires Grecques, Proclus, Plutarque, & deux Anonimes; Smyrne lui bâtit un Temple, & frappa des Médailles en ſon honneur. Elle fut ſi ſenſible à celui de l'avoir eu pour citoyen, qu'elle fit, dit-on, brûler Zoïle pour l'avoir outragée en la perſonne de ce Poëte.

Les Habitans de Chio citoient Simonide (*a*) & Théocrite (*b*). Ils prétendent avoir encore parmi eux des deſcendans d'Homére, nommés *les Homérides*. Ils montrent, comme Smyrne, des Médailles, un Temple même proche de Bolliſſus : ils couronnent le tout d'une Hymne, que Thucydide lui attribue, *Thucyd. l. 3.* & dans laquelle en priant Apollon il ſe nomme l'*aveugle habitant de Chio*. C'eſt à quoi ſe réduit l'ample Traité de Leo Allatius, qui (tout conſidéré) ſe détermine en faveur de cette Ville. *Leo Allatius de patr. Hom.*

Pour moi, je ne prends ni ſon parti, ni celui de Smyrne. Dans laquelle des deux Villes nâquit Homére ? Nâquit-il en l'une d'elles ? Chacune eut-elle un ci-

(*a*) Simo. Frag. de brevitate vitæ, où on lit ce vers d'Homére.

Ἓν δὲ τὸ κάλλιστον Χῖος ἔειπεν ἀνήρ·

(*b*) Theocrit. in diſcurſ. ad fin.

citoyen de ce nom, que différentes personnes ont pu porter? Tout me paroît inutile à propofer, & difficile à réfoudre.

Xenopho, in equivoc.

Mais quel eft donc cet homme dont les Rois veulent connoître la patrie par la voix des Oracles, au fujet de qui le monde fe divife, que tant de Villes fe difputent la gloire d'avoir produit; gloire qui leur fut fi chére, que pour l'aquérir je vois des Savans & des Princes confumer leurs jours dans une pénible étude, évoquer les Ombres, intéreffer le Ciel, la Terre & les Enfers dans une recherche, dont la grande importance vient de ce qu'il en eft le fujet? Que peut-on faire de plus pour témoigner qu'on l'admire?

Plut. vita Homer. ex Ephoro.

On ne fait mieux qui furent fes parens. Euphorus les fait naître de Méon & de fa niéce Crythéis, qu'il avoit débauchée, d'où vint au Poëte le nom de Méonide. Si l'on prétend aller plus loin, on s'égare. Suidas nomme cette Mére, tantôt Eumatis, & tantôt Policafte. Paufanias l'appelle Climéne & Thémifto. Chaque Pays lui donne une Mére, avec un Hiftorien. La Tradition n'offre là-deffus de lumiére, que pour appercevoir des ombres: ce font les ténébres de Milton: il eft très-évident que l'on n'y voit goute.

Pausanias lib. 10.

Selon quelques-uns, ce nom d'Homére n'eft qu'un fobriquet; il s'appelle Méléfigéne, à caufe de fon Pere Mélés.

Son

Son goût pour l'harmonie l'a fait nommer Aulétés, dans le *Certamen Homericum*. Lucien veut que son nom soit Tigrane ou Tygréte, comme celui du frére d'Artemise. De-là vient que des Opuscules d'Homére ont été attribués à ce Prince. Finissons cet article par un trait badin du même Auteur.

Suidas de Tygrete. Vilai Hist. de Lucien, l. 2.

„ Je lui demandai, dit-il dans un de „ ses Dialogues des Morts, d'où il „ étoit : question fort à la mode parmi „ nous, mais embarrassante. Je n'en sais „ rien, me répondit Homére. Les uns „ me veulent persuader que je suis de „ Chio ; les autres prétendent que je „ suis de Smyrne, ou de Colophon. „ Mais je crois qu'ils se trompent tous : „ mon pays est Babylone : je m'y nommois Tigrane. On me donna le nom „ d'Homére en Gréce, quand j'y fus „ en ôtage". C'est ainsi que Lucien joue le ridicule des Grammairiens & l'inutilité de leurs recherches.

La Médaille de Chio (*a*) représentant Homére attentif au Livre qu'il tient en main, fait penser qu'il n'étoit pas aveugle de naissance, quoiqu'il eût pu le devenir dans la suite. Mais qu'est-il besoin de Médailles ou d'autres Antiquités ? Il ne faut que lire ses Vers. Les Villes sont situées, les Montagnes s'élévent, les Riviéres ont leur cours, &

(*a*) Elle est en tête de l'*Essai*.

& les Pays ſont étendus dans l'Iliade comme dans la Nature.

Quel trait, quel ornement, quelle couleur manque à ſes tableaux ? Vit-on jamais la dextérité d'une action, les caractéres du ſentiment qui la produit, les proportions, la figure ou la vie des objets exprimés par le pinceau d'un Aveugle-né ? *Quem ſi cæcum genitum putat*, dit Paterculus, *ſenſibus omnibus orbus eſt*. Par quel prodige inconcevable Homére a-t-il peint la Nature, ſans la connoître ; mais peint de ſorte que nous croyons voir en effet ce qu'il a voulu ſeulement décrire ?

Paterculus. lib. 1.

Suivant Diodore de Sicile, il étudia ſous Pronapidas, homme d'un ſavoir éminent, & qui, ſelon toute apparence, lui apprit à conſerver ſa Poëſie par le moyen des Caractéres Pélaſgiques de l'invention de Linus. On croit que ſes Poëmes ſont les premiers Ecrit que l'on ait conſervés de la ſorte. Le troiſiéme Vers de la *Batracomiomachie*, ſi néanmoins il en eſt l'Auteur, ſuppoſe qu'il écrivoit ſur des Tablettes.

Diod. Sic. lib. 3.

Joſ. cont. App.

Proclus conſidérant les longs voyages qu'Homére entreprit dans un âge mûr, afin d'aquérir de nouvelles connoiſſances, juge qu'il fut riche; car les voyages qui coûtent beaucoup en tout tems, étoient d'une extrême difficulté, ſur-tout quand les Peuples n'ayant point de correſpondance, il étoit trop dan-

ge-

gereux d'aller fur mer. Il falloit donc qu'Homére fût opulent, ou du moins qu'il eût de puiffans & généreux Protecteurs, qui pénétrés d'eftime pour lui, cruffent rendre un bon office au Genre-Humain, en foutenant un homme qui paroiffoit né pour quelque chofe de grand & d'extraordinaire.

L'Egypte étant alors le Pays de l'Erudition, les Grecs avoient coutume d'y voyager : Homére y alla comme les autres. Diodore fonde fon opinion à cet égard fur les notions Egyptiennes qui font en grand nombre dans l'Iliade, & fur les allufions que fait le Poëte aux ufages des Egyptiens dans fes fictions. En effet, fes Dieux ont les noms de leurs premiers Rois : fes neuf Mufes font les neuf Joueurs d'Inftrumens d'Ofiris. Il parle des fêtes où les Egyptiens envoyoient leurs Statuës en Ethiopie, d'où elles revenoient douze jours après. Il n'omet point le tranfport des défunts au-delà d'un Lac, au lieu charmant que l'on nommoit *Acherufia*, proche de Memphis, unique fondement du Stix, de l'Acheron & de l'Elifée. A ces traits femés dans fes Ecrits, on diroit avec Hérodote, que l'Egypte lui fournit la Religion des Grecs. On l'a cru du même Pays, en le voyant fi bien inftruit des mœurs & des miftéres que l'on n'y révéloit point aux Etrangers. Quoi qu'il en foit, il paroît certain qu'il y voyagea. *Herod. l. 2.*

Quant

Quant à la Gréce qui étoit son Pays, & qui commençoit à signaler son goût pour les Sciences, il la parcourut avec une singuliére attention. Il en savoit tous les Dialectes en homme instruit par l'usage même. On le voit dans le second Livre de l'Iliade, par le détail qu'il y fait des Villes, des Montagnes, des Plaines & des Riviéres; il en décrit la situation, le cours, l'étendue, les limites & les propriétés avec la derniére exactitude. Ceux qui ont vu ces choses, n'ont pu s'imaginer qu'il les eût si bien représentées sur le rapport d'autrui; & ce qu'en raconte Strabon, n'est, à dire le vrai, qu'un Commentaire de ce Poëte.

S'il ne fit point le tour de l'Asie mineure, on ne devine point comment il peut décrire tout le Pays qu'Horace appelle *Regnum Priami vetus*. Il en distingue les Dynasties, ainsi que les Peuples voisins & les Alliés. Il est même assez probable qu'il vit tous les Ports de la Sicile & des lieux d'alentour, & qu'ensuite il y fit errer son Ulysse. Les Fables qu'il mêle à ses Descriptions, n'y font aucun obstacle; il ne les raconte pas comme des histoires de son tems, mais comme les traditions des siécles passés.

Tout ce qu'il dit de la Thrace, de la Lybie & des Iles fortunées, nous le représente voyageant aux extrémités de la Terre, dans tous les Pays où ne ré-

regnoit pas une entiére barbarie. Qui peut fixer les courses d'un homme dont la curiosité fut sans bornes ? Qui peut dire les Nations que n'a point vues celui qui les connut toutes, & qui parle de leurs mœurs, comme nous parlons de ce qui nous est le plus familier ?

Son Iliade & son Odyssée pouroient se comparer à des Piéces de Théâtre, dont la Scéne fut le Globe entier de l'Univers. C'est-là qu'il se donne carriére, & qu'il va & vient hardiment d'un air aisé, comme un Citoyen du Monde à qui nul endroit n'est inconnu.

Ses voyages terminés, il est à croire qu'il mit la derniére main à ses Ecrits, dont le recueil est un précieux trésor de ses connoissances, tant aquises que naturelles ; trésor où les hommes puisent leur savoir depuis près de trois mille ans, & qui feront à jamais son éloge. Ce fut alors que sur la foi de ses yeux, il se vit en état de décrire les sacrifices de l'Eolie, & le mêlange des solemnités de Troye & de Sparte en fait de Traités. *Iliad. 3.* Alors il put comparer le bruit d'une multitude confuse à celui de flots qu'il avoit vus se briser, en mugissant contre les innombrables rochers de la Mer Icarienne ; la grande Armée des Grecs, aux Cygnes du Fleuve Cayster ; & les Troyens fuyans devant Achille & se précipitans dans le Scamandre ; aux Grenouilles de Chypre qui vont périr *Iliad. 2. ✝. 135.* *Iliad. 2. ✝. 461.* *Iliad. 2. ✝. 122.*

à la Mer, quand les Insulaires mettent le feu à leurs champs. Alors enfin une imagination enrichie d'une infinité de differens objets, fut capable, avec une tête comme celle d'Homére, d'enfanter une Iliade & une Odyssée.

Dans sa vieillesse il perdit la vue, & il s'établit à Chio. L'Hymne pour Apollon que lui attribue Thucidide, comme je l'ai déjà remarqué, le suppose, & l'a fait croire à Simonide ainsi qu'à Théocrite. Strabon dit que Lycurgue, le Législateur de Lacédémone, après avoir étudié les Loix d'Egypte & celles de Créte, alla voir Homére à Chio. Cette idée est assurément plus digne de lui, & de tout ce qu'il est raisonnable de penser en lisant ses Ouvrages, que tant de contes odieux qui le ravallent au dernier point. Mais quelle peut être la conversation entre deux personnes de ce mérite, entre un Philosophe imbu du pouvoir de la Poësie sur les cœurs, & un Poëte éclairé sur les difficultés & les profondeurs de la Philosophie? Deux ames pleines d'intelligence, infiniment élevées au-dessus des frivoles égards & des petits intérêts, se consultent, travaillent de concert à poser les fondemens du bonheur des Hommes. Que peut-on concevoir de plus grand? Après tout, cette pensée n'est que flatteuse. L'Histoire a plus de crédit à nous persuader que Lycurgue apporta les Ouvra-

Strab. l. 10

vrages d'Homére de l'Afie à Lacédémone après la mort de ce dernier, qui, fuivant Strabon, vécut long-tems; le favoir qui brille dans fes Ecrits ne pouvant être que le fruit d'une longue expérience.

Il refte encore un moyen de nous inftruire de fon génie & de fon caractére: c'eft de chercher l'un & l'autre dans fes Ouvrages. Oublions pour un moment que nous lifons: faifons de l'Iliade un Homére qui nous entretienne. On connoît bientôt le cœur & l'efprit de ceux qui font de longs difcours.

La merveilleufe variété de fes connoiffances peut fe comparer à l'Océan, dont la vafte capacité reçoit dans fon fein, non pas une certaine quantité de Riviéres, mais tous les Fleuves & toutes les Eaux du Monde. Un défir ardent de la perfection dont l'homme eft capable, avec une curiofité infinie, lui fit faifir tous les objets qu'il appercevoit. Le bon-fens qui regne dans fes Ecrits, prouve qu'il avoit l'efprit folide & judicieux. Il fonda les profondeurs du cœur humain & la nature des chofes dans un fiécle ténébreux, fans autre fecours que fa pénétration à qui rien n'échappoit. Il furmonta dès-lors tous les obftacles qui même long-tems après lui retarderent encore le progrès de la Science, de la Vertu, & du grand Art de gouverner.

La rapidité de son stile donne lieu de penser qu'il étoit prompt & d'une action vive; & les graces qui ne le quittent jamais, insinuent que le feu de son imagination étoit modéré par la douceur & la bonté de son naturel. Un fond de Religion se fait sentir, pour ainsi dire, à chaque page de ses Ecrits. Par-tout il semble persuadé que le culte des Dieux est le premier & le plus important devoir de l'Homme. Sa générosité paroît dans l'amour qu'il témoigne pour sa Patrie. Plutarque observe que les Barbares sont traités en Supplians & en Captifs dans plusieurs endroits de l'Iliade, mais que l'on n'y voit jamais un Grec en cet état, si commun à toutes les Nations dans le Militaire. Ses sentimens sur l'hospitalité sont ceux d'un cœur humain, tendre & compâtissant, à moins qu'on ne les attribue au besoin qu'il eut de ces vertus, comme font ordinairement les Ecrivains de sa vie. On diroit au goût qu'il marque pour les Histoires, comme à sa maniére de les raconter, qu'il aimoit à parler malgré sa sagesse. Il ne perd aucune occasion de vanter les banquets, l'excellent vin, les grandes coupes, en Bûveur qui aime la compagnie & la joie. Horace, qui ne la haïssoit point, lui donne à cette occasion une épithéte:

Lau-

Laudibus arguitur vini vinofus Homerus.

Mais on ne peut fans injuftice le foupçonner, comme Virgile, d'être un ennemi dénaturé du Beau-Sexe : il a toujours foin de le peindre aimable. Son Andromaque & fa Pénélope font les plus touchans & les plus nobles caractéres, d'un amour légitime. Héléne même ne fe montre jamais qu'avec tous les adouciffemens qui peuvent en quelque forte l'excufer. Il excite la valeur des Soldats par l'efpérance d'avoir des femmes. Les Capitaines en ont de belles dans leurs tentes ; & tous, fans excepter le vénérable Neftor, ont au-moins une maîtreffe.

Il eft vrai que cette maniére d'examiner un homme par le moyen d'un Livre, n'eft pas une méthode bien fûre pour le connoître à fond. C'eft pourquoi, fans m'y arrêter plus long-tems, je paffe à une autre confidération. Homére n'a parlé ni de lui-même, ni de fes Ouvrages : deux chofes que les Poëtes ne font aucun fcrupule de vanter, & d'immortalifer même d'avance. Homére, qui mieux que perfonne pouvoit s'en faire le compliment, n'en dit pas un mot. Quelle modeftie !

A l'égard de fes Vers, le monde l'en dédommage, & lui donne avec plaifir cette immortalité qu'il ne s'eft point promife. Mais fa perfonne demeure inconnue : quelques efforts que l'on ait

fait jusqu'ici, rien ne méne à cette découverte. Si c'est un malheur, c'en est un que l'on ne poura jamais réparer. Ce que les Historiens en ont écrit, est purement conjectural: ce que j'en dis ne vaut pas le soin d'en dire davantage. Usant de la même liberté qu'eux, j'offre au Public une opinion de plus: il peut au-moins l'agréer comme un témoignage du désir que j'ai de le satisfaire.

Les seuls Ouvrages qui soient incontestablement d'Homére, se réduisent à l'*Iliade* & l'*Odyssée*.

Stat. Præf. ad Syl. 1. On lui attribue la *Batracomyomachie*, comme le *Culex* à Virgile. On prétend que pour essayer son génie, il commença par un badinage assez ordinaire aux Beaux-Esprits : c'est ainsi qu'on les voit quelquefois se délasser du pénible ton de la grandeur qu'il faut soutenir dans les Poëmes sérieux : une humeur gaie, enjouée, semble naturelle à toute imagination vive, & s'y mêle comme le mercure à la veine d'or dans une Mine.

Thucydid. l. 3. Luc. Phars. 2. Pauf. Bœot. Thucydide, Lucien, Pausanias n'ont point revoqué en doute qu'il ne fut l'Auteur des Hymnes que les Scholiastes attribuent à *Cynethus*. Ce Rapsodiste, suivant le Traité *de Poësi Homericâ*, suppose que le mot νομὸς employé dans l'Hymne pour Apollon, n'étoit point *Pauf. Mess.* en usage du tems d'Homére. Pausanias en dit autant par rapport à l'Hymne de Cérès. Le Τυράννος de l'Hymne à Mars, &

& le Τύλη de la premiére Hymne à Minerve, ne sont pas si anciens, au dire de Plutarque. Virgile au premier Livre de l'Enéide, a copié des Vers entiers de l'Hymne à Vénus, en la faisant apparoître à son fils Enée. Mais que ces Vers soient ou ne soient pas d'Homére, ils sont certainement très-anciens, & peut-être même de son tems.

Les Epigrammes sont tirées de sa vie, écrite, à ce que l'on dit, par, Hérodote, & j'en fais le même cas. J'excepte néanmoins une ancienne Epitaphe de Midas, que Platon & Longin ont citée sans nom d'Auteur, & que Simonide attribue, dit Laërce, au sage Cléobule, qui ayant vécu depuis Homére, peut bien avoir été contemperain de ce Prince, fils de Gardias.

Plat. in Phæd. *Longinus §. 16. Edit. Tollii.* *Laërtius, in vitâ Cleo.*

On a perdu le *Margités*: cette Piéce rouloit sur le compte des Femmes: un certain Margités, homme foible, en étoit le héros; au surplus, on voit par le Commentaire qu'Eustatius a fait sur l'Odyssée, que le Conte en étoit un peu libre.

Aristot. Poët. cap. 4. *Eustatius in Odyss. 10.*

Il y a bien de l'apparance que les *Cercopes*, Ouvrage satirique, faisoient allusion aux Cercopes de la fable métamorphosés en Singes, à cause de leurs friponneries & de leurs impostures: c'est bien dommage que leur miroir, fait par un tel Artiste, soit perdu.

Ovid. Met. lib 4. de Cercop.

Dans la destruction d'Oechalie, Hercule

Aristot. Poët. cap. 23.

cule désole & ravage le Pays; parce que le Roi Eritus lui a refusé sa fille Jole. La petite Iliade contient la prise de Troye & le retour des Grecs; c'est où Virgile a pris l'Histoire de Sinon. Aristote prétend qu'Homére n'en est point l'Auteur.

Les *Cypriaques*, si Nœvius y prit le sujet de son Iliade Cyprienne suivant la conjecture de Mr. Dacier, sont les Avantures des Dames galantes pendant le Siége de Troye. Hérodote ne croit pas que cet Ouvrage soit d'Homére; parce qu'il fait arriver Héléne avec Pâris en trois jours; au-lieu que le Poëte nous dit que leur voyage fut interrompu, & que le tems contraire les fit relâcher en différens endroits avant que d'arriver à Troye. On lui donne encore la *Chévre Heptapœtion* & l'*Arachnomachie* dans le Genre Burlesque : & dans le Sérieux la *Thébaïde*, les *Egygones* ou le second Siége de Thébes, la *Phocaïde* ou l'Amozonie, &c. Il est bien fâcheux que tout cela, si Homére en est l'Auteur, soit perdu; mais tandis que l'Iliade & l'Odyssée nous restent, nous avons le Héros qui, nonobstant quelques revers fortuits, a néanmoins remporté la victoire, & dont le Triomphe renouvellé d'âge en âge, ne finira qu'avec le Monde. Il est peu de monumens de sa figure; les Historiens sachant si mal sa vie, il est à croire qu'ils n'ont

Herod. l. 2.

n'ont pas bien connu sa personne. Les Anciens lui ont érigé des Statues, mais ils en avoient fait autant pour les Dieux, qu'ils avoient aussi peu vus que lui. Cela ne concluoit donc rien : *Quin imò*, dit Pline, *quæ non sunt finguntur, pariuntque desideria traditi vultûs, sicut in Homero evenit.* Ses portraits sont de pure idée : les Anciens l'ont tous répréfenté, comme je pense que l'observe Fabretti, ayant des rides au front, & avec une barbe courte & frisée.

Plin. l. 35. cap. 2.

Rap Fabretti explic. veteris Tabellæ

A Bollissus proche de Chio, l'on voit des ruines dans un endroit où étoit, dit-on, la maison d'Homére, Leo Allatius y fut en pélérinage, & n'y trouvant que des pierres détruites par le tems, cet objet lui arracha des larmes, ainsi qu'à ses compagnons.

Anaglyphæ Hom. Iliad.

Leo Allatius, de patr. Hom. cap. 13.

Un des Temples que Smyrne bâtit en son honneur, subsiste encore : Ciceron le nomme le Temple de Janus. Il ressemble à celui que décrit Strabon. C'est un bâtiment quarré fait de pierres, assez proche d'une eau que l'on croit être l'antique Fleuve Melés ; il a deux portes Nord & Sud : la statue d'Homére occupoit autrefois une grande niche qui étoit dans le mur à l'Orient. Mr. Spon soutient que ce Temple n'est pas le véritable *Homærium.*

Cicero pro Archid.

Strab. l. 14. τὸ ὁμήρειον & de Smyrnâ.

Il se trouve quelques Médailles de celles qui furent frappées en son honneur, tant à Smyrne qu'à Chio, & dont

les figures ſont au-devant de cet Eſſai. La plus eſtimée à cauſe de la grandeur de la tête, eſt celle d'Amaſtris, dont l'original eſt au Comte de Pembrok ; c'eſt celle dont Gronovius, Cuper, & Mr. Dacier, ont des copies qui ne ſont pas correctes. Mais ce qui depuis peu a le plus amuſé les Savans à ce ſujet, c'eſt un marbre où l'on a taillé ſon apothéoſe ; l'ouvrage eſt d'Archélaüs de Prienne.

Dans un Temple tendu, Homére eſt aſſis au-deſſus d'une eſtrade, dans l'attitude qu'il donne à ſes Dieux, ayant à ſes côtés une épée & des agrès de Navire, par alluſion aux ſujets de l'Iliade & de l'Odyſſée ; à ſes pieds, & plus bas que l'eſtrade, ſont deux Souris ; derriére lui eſt le Tems qui s'arrête, & le Monde repréſenté par une figure portant des Tourelles ſur la tête, la Couronne de lauriers ; devant lui eſt un Autel où les Arts lui ſont des ſacrifices, comme à leur Divinité. D'une part la Mythologie ſous la figure d'un jeune Garçon paroît debout, de l'autre eſt une Femme qui repréſente l'Hiſtoire : la Poëſie derriére elle porte le feu ſacré, accompagnée de la Tragédie, la Comédie, la Nature, la Vertu, la Mémoire, la Rhétorique, & la ſublime Intelligence, chacune ſous les caractéres qui la déſignent.

SEC-

SECTION II.

JE passe maintenant aux Ouvrages d'Homére, suivant le plan que je me suis proposé.

C'a été le sort de plusieurs grands Génies de vivre inconnus : soit faute d'Historiens, ou parce qu'ils étoient dépourvus des avantages de la Fortune, ou qu'enfin le goût de la retraite, qui semble naturel à l'esprit poëtique, les ait retenus dans l'obscurité. Après leur mort, tous ces obstacles ont disparu : la Renommée les a fait vivre sans le secours de l'Histoire ; ni la pauvreté des Auteurs, ni leur amour de la solitude, n'ont empêché le succès des beaux Ouvrages. Ils commencent alors à s'accréditer parmi les hommes : ils deviennent la gloire du Siécle qui les a produits, & les délices de la Posterité. Il n'est point d'Auteur moins connu que celui des deux Poëmes les plus célébres qui furent jamais. La plus ancienne histoire que nous en ayons, se rapporte, suivant Plutarque, au tems que Licurgue alla par mer en Asie, peu après la mort du Poëte. Il vit alors pour la premiére fois ces Ecrits, qui avoient sans-doute été conservés par les petits-fils de Cléophile; & s'appercevant que les plus sages maximes de la Politique & de la Morale s'y trouvoient ornées de charmantes fictions, il en transcrivit le

le Recueil entier, qui est venu jusqu'à nous. Car alors, dit Plutarque, on n'en faisoit cas dans la Gréce qu'en général: à peine en connoissoit-on quelques fragmens, qui couroient de main en main quand Licurgue les publia. L'état où ils etoient, l'ignorance, le tems, tout concourt à nous persuader que la perte en étoit inévitable, s'il ne s'en fût pas mêlé. Ce savant Législateur d'un Peuple indisciplinable & divisé, n'ignoroit point le pouvoir des Vers sur l'esprit de l'Homme. Par les Chansons de Thalès de Créte sur la Concorde, il avoit préparé la voie de ses réglemens; l'union & la valeur étant les plus fermes appuis des Loix qu'il vouloit établir, il adora l'Iliade, où tout respiroit l'amitié qui devoit unir les Citoyens, & la guerre unanime qu'ils devoient faire aux ennemis. Elle flattoit sur-tout les Spartiates, en leur montrant la Gréce en armes subjuguant l'Asie sous la conduite d'un Roi de Lacédémone. Le Législateur & le Peuple furent également charmés d'Homére, qui d'abord contribua de la sorte à faire admettre ces Loix, ensuite à les faire observer par les motifs les plus intéressans.

Cléoméne eut donc raison de le nommer le *Poëte des Lacedémoniens*: car il est constant que si l'on doit à Licurgue la conservation de l'Iliade & de l'Odyssée, Licurgue doit à leur incomparable Au-

teur

teur l'établissement des Loix qu'il fit pour le Peuple de Lacédémone.

Ces Poëmes parurent d'abord en piéces détachées, & demeurerent longtems en cet état, suivant Elien, sous divers noms : comme la *Bataille proche des Vaisseaux*, la *Mort de Dolon*, la *Vaillance d'Agamemnon*, la *Patroclée*, la *Grotte de Calypso*, le *Massacre des Amans* : on les appelloit des rapsodies, & leurs Chanteurs des Rapodistes. Ils commencerent à se répandre, se transcrire, & se chanter dans toute la Gréce avec d'autant plus d'ardeur & d'empressement, que l'on y voyoit éterniser la description & la gloire de la Patrie.

La Gréce partagée en divers petits Etats, y crut entrevoir (ce qui les mit le plus en crédit) un sistême très-bien lié de sa future grandeur ; elle considéra la conquête de l'Asie, comme un judicieux projet dont l'importance devoit éteindre les Guerres Civiles des Grecs, & les réunir pour étendre ensemble leurs conquêtes, & par conséquent la gloire de leur Empire. C'étoit la pensée d'Isocrate. La Poësie d'Homére est, dit-il, en grande estime, parce qu'elle comble d'éloges ceux qui ont combattu les Barbares. Les Anciens ont voulu qu'elle fût enseignée aux Enfans, & qu'elle entrât dans nos Concerts, afin qu'étant imbus & pénétrés de l'antipathie qui régne entre nous & ces Peuples, nous fissions

des efforts pour imiter, en les surmontant de même, la valeur de nos Ancêtres qui renverserent la superbe Troye. L'événement justifia la pensée d'Isocrate: il est certain par l'Histoire, que les Grecs animés de ce sentiment ne furent jamais en repos, qu'après avoir exécuté le dessein que leur avoit inspiré la Poësie d'Homére.

Cependant on n'en voyoit point la suite historique; & ce défaut leur ôtoit une grande partie de leur beauté.

Sparte avoit eu l'honneur de les publier. Athénes eut celui d'en régler la lecture par une Loi de Solon. Pisistrate, ce Tiran dont Ciceron qui s'y connoissoit admiroit le savoir & l'éloquence, fut le premier qui fit un tout des Livres séparés d'Homére, & qui les mit dans l'état où nous les avons. Il divisa l'Iliade & l'Odyssée conformément au dessein de l'Auteur, dont il rendit ainsi le plan facile à concevoir. Il partagea ces Ouvrages en 24 Livres, qui dans la suite furent désignés par les caractéres de l'Alphabet. Platon attribue ce soin, non à Pisistrate, mais à son fils Hypparchus. Il ajoûte que ce Prince ordonna de chanter les Vers d'Homére à la Fête Panathénée. Leo Allatius croit que la copie d'Hipparchus fut la plus correcte, & rapproche ainsi les opinions contraires. En tout cas, il est certain qu'Athènes a la gloire d'avoir soustrait Homére au naufrage des tems; elle a sauvé le Pére du

Sa-

Savoir, l'a rendu à lui-même, & nous a procuré l'avantage de le voir tel qu'il eſt.

Les Vers d'Homére avoient paru juſqu'alors admirables, comme les Aſtres avant que l'on eût une connoiſſance méthodique de leurs cours ; mais ils furent encore plus admirés, quand l'ordre en eut étalé toutes les beautés ; ils en devinrent plus chers aux Savans de la Gréce ; on en fit une étude plus attentive, & des Diſſertations plus approfondies.

Cynethus, le Scholiaſte de Pindare, étoit un Rapſodiſte. Il s'établit à Syracuſe environ vers les tems qu'Athénes publia cette nouvelle édition d'Homére ; & ſi, comme le croit Leo Allatius, il y avoit eu quelque part, il put de-même avoir été le premier qui la répandit. Mais elle ne reſta pas long-tems dans ſon intégrité ; les Copiſtes ſe méprirent : les Interpolateurs mêlérent leur clinquant à ſon or ; on alloit tout perdre à force d'altération, quand des Philoſophes, & même des Rois jugerent qu'ils devoient arrêter le progrès de ce déſordre.

A la tête de ceux-ci parut Alexandre, pour qui l'Iliade ſembloit faite exprès. Il n'eſt point de Livre ſi capable d'exciter la valeur, qui dans ce Monarque étoit telle en effet qu'on l'imagine pour embellir un Roman. Il y voyoit une eſpéce de ſiſtême de ſes entrepriſes ſur l'Aſie ; c'étoit le toucher dans un endroit ſenſible, que de lui préſenter une

Iliade entiére & correcte. Il chargea de ce soin Anaxarque & Callisthéne: il y travailla lui-même, parce qu'il regardoit cet Ouvrage comme une Exhortation à la bravoure, & comme une Ecole de toutes les vertus militaires: ou parce que, suivant l'ingénieuse pensée d'un Moderne, l'ambition de passer pour fils de Jupiter le déterminoit à rendre aussi commun qu'il lui seroit possible un Livre où regnoit la derniére familiarité entre les Dieux & les Mortels.

La correction achevée, il enferma son Homére dans une riche cassette, qui s'étoit trouvée parmi les dépouilles du Roi Darius. Il crut que rien n'en étoit aussi digne que ce trésor, d'où vient que l'Ouvrage se nomma *l'Edition de la Cassette.*

L'Egypte fut après la Gréce le Pays où ces Poëmes furent le plus vantés. Les Ptolomées y regnoient: la Gréce étant la patrie de leurs Ancêtres, leur étoit chére: ils faisoient un gracieux accueil à tout ce qui en venoit: les Savans de ce Pays étoient invités par l'attrait des recompenses à se rendre à la Cour d'Egypte; on y parloit leur langue: c'étoit par des Gouverneurs de leur nation que l'on y faisoit élever les enfans des Rois, & leur Bibliothéque étoit la plus belle qui fût au Monde.

Des Savans furent établis Réviseurs de l'Iliade & de l'Odyssée. Zénodote Bibliothécaire, Grammairien & Poëte, fut

fut à cause de ses talens le plus distingué des Réviseurs : mais ni sa correction ni celle de son Disciple Aristophane, Gouverneur du Prince Evergétés, ne satisfaisant pas Aristarque, il l'entreprit avec tant de soin, sa critique fut si judicieuse & si sage, que malgré ses Censeurs toute l'Antiquité s'en est rapportée à lui, & l'a considéré au point de consacrer son nom à signifier tout Critique impartial & savant, comme celui de Zoïle qui s'avisa d'écrire en ce tems-là contre Homére, à marquer tout Censeur envieux & faux. Ces deux personnages se trouvant à la fois sous ma main, je crois que les honnetes-gens verront avec plaisir dans un paralléle, à quoi doivent s'attendre ceux qui prendroient le bon-sens de l'un, ou le mauvais cœur de l'autre, pour leur modéle.

Aristarque fut honoré toute sa vie de l'estime & des faveurs de la Cour ; mais Zoïle y poursuivant les avantages qu'elle avoit coutume d'accorder aux Gens de Lettres, ne put ni les obtenir, ni se faire supporter. Le nom de l'un est venu jusqu'à nous avec honneur, & nous le transmettons de même à nos Descendans ; celui de l'autre n'est conservé que pour être à jamais infâme. Les Antagonistes d'Aristarque furent contraints de le payer de raisons ; on ne daigna jamais réfuter Zoïle ; on lui dit pour toutes raisons, qu'il étoit l'Esclave de la Thrace,

&

& le Chien de la Rhétorique, & ces beaux noms lui sont restés. La bonne Critique subsiste: mais il y a des siécles que la sienne est anéantie, parce que le monde auroit cru se deshonorer en la conservant: Juste retour qui couronne enfin le vrai mérite, & qui punit de même les lâchetés de l'envie!

L'Historien Aratus raconte qu'il fut mandé par Antiochus à la Cour de Syrie, après avoir achevé une Copie de l'Odyssée, & qu'il y demeura jusqu'à ce qu'il en eut une entiére de l'Iliade. On en publia d'autres encore avec les noms de certains Pays: telles sont les Massaliotiques, & les Synopiques. Il sembloit que l'on eût dessein de rendre la dispute aussi animée sur la véritable édition des Ouvrages, qu'elle l'avoit été sur le nom & sur la patrie de l'Auteur. Quoique l'Egypte n'eût pas été la seule à les revoir, elle eut toute la gloire de leur correction; puisque l'examen du sage Aristarque fut préféré à tout autre. Si ce n'est pas celui qui régla le Recueil que nous avons aujourd'hui, on ne sait plus qui en est l'Auteur.

Les Commentaires & les Traductions en sont innombrables; tous les Peuples y ont puisé des pensées & des expressions dont ils ont enrichi leurs Discours & leurs Langues. Elien nous assure que les Indiens avoient traduit Homére, & que ses Poësies se chantoient vulgai-
rement

rement en Perſe; Labéon le mit en Latin; bref on l'a tant imité, commenté, adopté, traduit, qu'il eſt, quoiqu'en lambeaux, dans les Ouvrages de toutes les Nations qui l'ont connu : ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'on n'y peut lire un ſeul Vers où quelque Savant n'ait ſenti une exquiſe beauté dont il a tiré parti. La réputation où parvinrent ces Poëmes eſt incroyable, & je n'ai plus d'expreſſion pour le faire entendre. A peine furent-ils publiés, que la Gréce y trouva ſon utilité, & qu'elle en fit ſes plus doux amuſemens. Elle avoit alors peu de Livres, & dans ce peu rien n'étoit ſi digne de ſon attention; elle découvroit chaque jour de nouvelles richeſſes dans cette ſource inépuiſable, & chaque Peuple s'en faiſoit honneur. Les Spartiates & les Macédoniens en aimoient le ton guerrier : leur génie poëtique & leur ſublime éloquence enchantoient Athénes & l'Egypte. Ces acclamations autoriſerent les Savans à déclarer que l'excellence de ces Ecrits étoit univerſelle. Admirés d'abord comme des Chef-d'œuvres de Poëſie ſeulement, ils devinrent, à force d'être commentés, des Livres de Géographie & d'Hiſtoire, des Traités complets de diverſes Sciences; que dis-je? ils furent cenſés la Science même en action : ils réglerent le culte de la Divinité; on les cita, on les apprit, comme un Recueil de

de Maximes qu'il falloit croire & pratiquer.

Les Poëtes y prirent leur enthousiasme, les Critiques leurs principes, les Philosophes leurs opinions. Tout Ecrivain en allégua l'autorité, toute Profession en fit la matiére de quelque Livre, il s'en composa de grandes Bibliothéques, les Héros se formerent sur ceux de l'Iliade, & les Oracles parlerent son langage.

Le Genre-humain ne croyant pas l'honorer selon son mérite en plaçant ce beau Génie à la tête des Intelligences créées, lui décerna les honneurs divins. On institua des Jeux, on érigea des Statues, on bâtit des Temples en son honneur. Alexandrie, Smyrne & Chio s'y porterent comme à l'envi. Elien dit que les Argives sacrifiant avec leurs Hôtes, invoquoient Apollon & Homére ensemble. A Rome & dans tout l'Empire, il étoit dans la plus grande vénération, & cette idolâtrie dura jusqu'au Christianisme.

Alors toutes les adorations cesserent, & l'on tint à son sujet un langage bien différent; il fut censé le Pére des erreurs qu'il s'agissoit de détruire: ses fictions qui avoient été la croyance des Payens, devinrent une source d'objections entre les mains des Fidéles: on l'intéressa vivement dans les Controverses; c'étoit un Coupable qui avoit entraî-

traîné les hommes en mille abſurdités criminelles. Non content d'avoir tiré des fauſſetés impies & ridicules de ſon imagination, il en avoit enté ſur les Livres inſpirés. La Tour de Babel, & la Chûte de Lucifer, lui avoient fourni la révolte des Titans & l'expulſion d'Até ou de la Diſcorde.

Voilà, s'écrioit Arnobe, celui qui a bleſſé votre Vénus, empriſonné votre Mars, mis votre Jupiter ſous la protection de Briarée, & qui a trouvé des raiſons pour autoriſer tous vos vices. La Nature Humaine ſe vit tourner en ridicule pour s'être laiſſée aveugler ainſi par les viſions inſenſées d'un Poëte. Platon fut de tous les Philoſophes celui que l'on ménagea le plus, à cauſe qu'il avoit banni ce ſcandaleux Homére de ſa République idéale. On lui fit des crimes de tous ſes agrémens : ils étoient les amorces du Paganiſme dont le regne ne ſubſiſtoit plus, & l'appui des égaremens qu'ils avoient accrédités en leur donnant de quoi plaîre.

Voilà dans quelle poſture étoit le Pére des Dieux, tant que l'on fit la guerre à ſes enfans. La lecture de l'Iliade fut un péché, Ruffin en accuſa hautement St. Jérôme. Saint Auguſtin proſcrivit Homére comme Inventeur de la Fable, & conſéquemment de bien des menſonges : mais il paroît que ce n'eſt pas ſans peine ; car en vérité le *dulciſſime Va-*

Venus, qu'il lui dit en le quittant, marque moins son repentir de l'avoir lu, que la violence qu'il se fait en renonçant au plaisir de le lire encore.

Les Philosophes qui l'avoient tant admiré, se crurent alors obligés de le défendre : ses Fables ne pouvant se soutenir dans le sens littéral, on les convertit en Allégories : cela réussit à quelques égards, mais à d'autres, quelle pitié ! Junon se parant du Ceste de Vénus pour plaire à Jupiter, devint l'air qui se purifioit aux approches du feu. Le Conte de Mars & de Vénus figuroit le tempérament amoureux de ceux qui étoient nés sous la conjonction de ces deux Planétes. L'esprit & l'érudition trouverent abondamment de quoi s'exercer : jamais la contradiction n'eut un plus beau champ. Tantôt Jupiter étoit le Feu, tantôt c'étoit Vulcain : ici la Fable de Mars & de Vénus étoit une Leçon de Morale, & là un Probléme d'Astronomie. Les rares découvertes de Porphyre, & des autres Visionaires qui avoient érigé le Poëte en Cathéchiste des Grecs, se trouverent, tout bien discuté, *l'art d'altérer* (dit Eusébe) *le sens naturel de ses expressions pour les rendre mistérieuses.*

Plutarque sur la lecture des Poëtes.

Porphyrius de Antro Nympharum.

Eusebii Præpar. Evangel. I. 3. cap. 1.

Les moyens auxquels on eut recours pour justifier le Poëte, anéantirent les Dieux. Ce que l'on avoit adoré jusqu'à là, ne fut plus que figure poëtique ;

que ; & les Savans, à force d'Allégories, n'avoient rien laissé dans l'Univers qui pût être l'objet de ses adorations, quand il s'en offrit un réel dans le Christianisme.

Il fut donc nécessaire alors que la dispute cessât : dès ce moment le Génie rentra dans ses droits : Homére ne perdit aucun des siens, pour n'être plus adoré : ses Ouvrages n'étant point révérés comme un sistême de la vraie Religion, on en fait cas ainsi que d'une fidéle Histoire de la fausse. On goûte & l'on approuve ses maximes, sans le respecter comme un Législateur. Les Ecrivains en citant ses Ouvrages, ne prétendent point que ce soient des oracles ; on est attentif aux observations dont il fournit la matiére aux Philosophes ; on est sensible aux beautés que les Poëtes admirent dans ses Vers, & l'on n'outre point son éloge, en disant que ce fut un Génie du premier ordre, que nul autre ne l'a jamais surpassé, que ses Ouvrages enfin le démontrent & le Pére & le Prince de la Poësie.

SECTION III.

Il s'agit maintenant de considérer son érudition, par rapport à celle qui regnoit de son tems. Examinons d'abord le Poëte, ensuite le Savant entant que Poëte : c'est le moyen de le voir tout entier, & de juger si rélativement aux obsta-

tacles qu'il eut à surmonter, il mérite les reproches qu'on lui fait.

On vantoit en Orphée, en Musée, en Linus, le merveilleux pouvoir de leurs Chansons, & de leur Musique. Le savant Fabricius, dans sa *Bibliotheque Grecque*, a compté soixante-dix Poëtes qui avoient écrit avant Homére; mais leurs Ouvrages ne s'étant pas conservés, l'excellence qu'on leur suppose ne s'est fait sentir qu'à leurs contemporains. On en peut
Od. 1. & Od. 8. juger par l'idée que donne Homére de son Démodocus & de son Phémius, deux Personnages inventés pour faire honneur aux Poëtes. Leurs Chef-d'œuvres étoient des Vers faits & chantés à table par des personnes qui savoient un peu de Musique & de Poësie: le nom de Poëte n'étoit pas même connu; Homére ne l'a pas employé une seule fois dans ses Ecrits: c'est néanmoins de ce misérable état de son Art, qu'il prend occasion de lui donner le plus grand éloge. Ulysse dans le VIII. Livre de l'Odyssée voulant mettre à l'épreuve les talens de Démodocus, après lui avoir entendu chanter quelques exploits des Grecs, lui dit : *il semble que vous ayez vu ces choses, ou du-moins que l'on vous en ait bien instruit : mais chantez au vrai la conduite d'Ulysse au sujet du Cheval de bois, & j'avouerai que les Dieux vous ont appris vos Chansons.* Démodocus commence : Ulysse écoute, s'attendrit, répand des larmes, & confesse

feffe qu'il eft fatisfait. Ces prétendues infpirations du Ciel qui animoient les Chanteurs, ne pouvoient fe mettre en crédit qu'à la faveur d'une extrême ignorance. Homére les fuppofa de fon chef: la Poëfie s'en trouvant bien, s'eft maintenue dans le privilége d'être infpirée, & même de prédire. Mais perfonne avant lui n'avoit porté le titre de Poëte dans la Gréce: titre que les hommes n'ont point ceffé de lui donner, comme n'appartenant par excellence qu'à lui. Joféphe obferve que les Grecs le reconnoiffoient pour le premier & le plus ancien de leurs Auteurs, dont ils euffent les Ouvrages. Ariftote, pour faire en peu de mots l'éloge du génie qui enfanta l'Iliade & l'Odyffée, déclare qu'il eft le premier qui ait fu mettre une judicieufe unité dans fes Compofitions. Horace croit que ce Poëte inventa la mefure des Vers Héroiques:

Joseph. contra App. L. 1.

Arist. Poët. c. 15.

Hor. Epist. ad Pisones v. 73.

Res gestæ Regumque, Ducumque & fortia bella
Quo scribi possent numero, monstravit Homerus.

Tout ce qui s'imagine de grand & de férieux fait partie de fon fujet: les plans de fes deux Poëmes font les actions d'un Siége, & les avantures d'un Voyage, c'eft-à-dire, ce qu'il y a de plus vif & de plus intéreffant dans la Paix & dans la Guerre. En l'un & l'autre il eft également actif, varié, clair, abondant, & fublime: fi quelquefois il paroit au-deffous de lui-même, il faut l'imputer

à son siécle & non pas à lui. C'est par un excès de génie qu'il s'égare : les nuages peuvent affoiblir les rayons du Soleil : on en peut sentir aussi la violence & s'en plaindre, mais en avouant que l'on doit tout à sa chaleur.

La Théologie d'Homére est la doctrine des Payens, il n'en savoit point d'autre. Ceci mérite une singuliére attention.

Le Bon-sens concluoit la nécessité de l'Etre, & la Tradition ne le supposoit pas unique. Homére nâquit & vécut sous le regne de cette erreur, avec l'esprit le plus tourné à la Poësie qui fut jamais. Résolu de l'employer à l'instruction des hommes, il mit les Dieux en œuvre pour donner du poids à ses leçons : persuadé que le merveilleux de la Fable, & l'attrait naturel de l'Harmonie, étoient de puissans moyens pour accréditer sa Morale, il sentoit la nécessité de se conformer au goût de son tems, pour réussir à ce dessein : la sévérité du Philosophe eût déconcerté le projet du Poëte : il n'eut garde, ayant à plaire, d'écarter les agrémens : quelque chose qu'il pensât des Dieux, il les peignit tels que le Vulgaire les imaginoit, & les fit agir en conséquence : car enfin on ne peut le soupçonner d'avoir seul inventé tout ce qu'il en rapporte.

A travers ces ingénieux mensonges, on apperçoit la vérité de ses sentimens : & dans ses Allégories, dont le voile est quel-

quelquefois léger, les Savans ont puisé de nouvelles connoissances, chacun à sa maniére. Afin que le Lecteur en puisse juger, voici l'Abrégé du Sistême.

Jupiter est le Pere des Hommes & des Dieux ; la Sagesse ; la Puissance, la Science, & la Justice lui sont essentielles. Il a deux Urnes, où il puise les biens & les maux qu'il répand : il délibére avec les Dieux qui l'entourent : les priéres se présentent sans-cesse devant lui, le Genre-Humain lui offre des sacrifices. Tout cet appareil est un tribut que l'imagination du Poëte paie à la Raison : mais bientôt elle s'en dédommage, en attribuant à la Divinité non-seulement nos passions, (c'est un ménagement que l'on eut toujours pour notre maniére de concevoir les choses) mais encore nos imperfections & nos foiblesses : un Dieu d'Homére boit & mange bien, & dort de même. Les Partisans outrés l'entendent figurément : il s'agit, disent-ils, d'exprimer la félicité des Dieux : c'est pour cela que le Poëte leur suppose des alimens célestes, bien différens des nôtres : ce que j'y vois de plus certain, est, qu'ayant à parler de la Divinité sans la connoître, il en prit une image dans l'homme : il contempla dans une onde inconstante & fangeuse l'Astre qu'il y voyoit réfléchi, mais dont sa vue ne pouvoit soutenir directement l'éclat. Ces Dieux ont divers offices.

Iliade 24. ✝. 527.

Iliade 9. ✝. 498.

Iliade ✝. 340.

Maxim. Tyr. Differt. 16. *Chaque chofe*, dit Maxime de Tyr, *a fa Divinité ; parce qu'Homere veut infinuer qu'elle préfide à tout.*

Pour moi, je fuis perfuadé qu'il perfonifie tous les talens & les vertus, afin de nous mettre fous les yeux les principaux refforts des actions, & parce que nous tenons du Ciel tout le bien qui eft en nous. Il repréfente les Dieux comme defcendus en Terre, pour nous faire agir : nos vices même, fource ordinaire de nos malheurs, font des Divinités : il n'eft pas jufqu'aux châtimens qui ne foient des Dieux irrités & vengeurs des crimes.

Après tout, lorfque nous les voyons chez Homére, manger, boire, & fe battre ; lorfque bleffés par des mortels, ils répandent une forte de fang, & font des actions où le jeu de la Poëfie eft trop naturel, j'avoue de bonne-foi que la Fable, inventée feulement pour caufer le plaifir de la furprife, me femble fe donner carriére aux dépens des mœurs, & que c'eft en pure perte que l'on en veut trouver par-tout, en fuppofant qu'Homére eut un deffein formel de moralifer en chaque partie de fon Iliade.

C'en eft bien affez que le plan de fon Poëme en général foit une fage & folide morale, & qu'elle n'ait point d'obfcurité : le deffein d'amufer & de plaire, lui fit tirer parti de tout ce qui étoit un ornement, au gré de l'opinion. Il atteignit donc

donc l'objet de l'Allégorie. *Les Hommes*, dit Maxime de Tyr, *négligent ce qui est à leur portée, & font grand cas de ce qui n'y est point: c'est leur folie.* Maxim. Tyrius Diss. 29.

Les Poëtes, dans le dessein de plaire, ont inventé pour les choses saintes, la Fable, qui étant plus obscure que la simple Conversation, & plus claire que l'Enigme, suppose un milieu entre le savoir & l'ignorance: c'est ainsi qu'elle se fait admettre sous les auspices du Prodige & du Plaisir, des Philosophes dont le nom seul auroit fortifié l'aversion des Hommes pour la vérité, qui condamne leurs désordres, qu'elle la leur fait trouver aimable, & qu'elle les dispose insensiblement à la rechercher.

La Théologie dont nous parlons, comprend dans les devoirs de la Religion, la priére, l'ablution, & tout le culte dont l'homme ne peut se dispenser, sans déplaire aux Dieux. Elle suppose que l'Ame subsiste après cette Vie, mais elle ne connoît de félicité dans l'autre que pour les hommes déifiés.

Achille dans la Région des Morts, dit à Ulysse qu'il aimeroit mieux servir le plus pauvre homme vivant, que de regner sur les premiers, ce fut pourquoi Platon l'exclut de sa République idéale: *Homére*, disoit-il, *parle des Dieux avec irrévérence, & d'une autre Vie comme d'un état redoutable.* Mais si l'on ne peut justifier sa doctrine à tous égards, on Odiss. 11. v. 488.

peut dire au-moins qu'il en a tiré de grands sentimens, dont la vérité donne autant de noblesse à sa Poësie, que l'Allégorie lui prête de graces; & qu'à la faveur des machines, qui ne signifient rien de plus, à-moins que l'on n'en rafine les idées au point de les rendre inintelligibles, elle a ce merveilleux qui, suivant Aristote, n'est jamais sans agrément.

Voyez Thucidide Liv. 1.

La Gréce considérée telle que la voyoit Homére, étoit un Pays partagé en divers petits Etats, que désoloit un brigandage réciproque. On y étoit fort sur les represailles: l'un ravissoit Europe & l'autre Io. Un Grec ayant enlevé Hésione, un Troyen enleva Héléne: mais cette Princesse ayant des Amis & des Alliés puissans, la ruine de Troye en fut la suite; & les Côtes de l'Asie furent si maltraitées, que les pirateries y cesserent faute d'objet. Les divisions intestines des Grecs recommencerent quand la prise de Troye eut mis fin à leur union; elles causerent des ravages déplorables: on vit des Peuples entiers errer au hazard, des Exilés du Pays devenoient des Rois: en d'autres des Avanturiers se mirent en possession des Terres: ils en firent présent à ceux qu'ils avoient menés au pillage: il ne fut plus mention de Commerce; on n'étoit point en sûreté dans sa maison; rien d'important ne se passoit qu'entre les proches voisins; la seule Athénes jouissoit des dou-

douceurs de la Paix, parce que son terroir ingrat & stérile n'invitoit point les Brigands; & comme elle étoit extrêmement peuplée, elle se déchargeoit d'une partie de ses habitans par le moyen des Colonies.

Dans cet état des affaires communes de la Gréce, parut l'Iliade, qui ne respirant que l'union des Citoyens, fait présumer que ce précieux avantage fut l'objet du Poëte. Homére ayant cherché dans les siécles passés un tems où de pareils excès avoient été plus supportables, choisit un événement qui en montroit le reméde; afin que l'ornant de toutes les graces qui pouvoient lui donner du prix, il pût inspirer à ses Compatriotes le désir de trouver ce bonheur dans la Paix: le Souverain d'un Etat borné, les Rois même de plusieurs Etats considérables, n'ayant rien de plus commun que leur haine mutuelle, auroient vainement entrepris un tel ouvrage; il falloit que la vive & majestueuse éloquence des Muses fît entrer dans tous les cœurs, à la faveur d'une Iliade, le sincére désir de la concorde entre les Citoyens, & de la victoire sur les Ennemis de la Gréce. Mais de peur que l'on ne se tompât dans l'application des vrais principes, Homére met tout en action. Les Rois alliés se divisent, & les Peuples sont immolés. Ces Rois agissent-ils de concert? leurs

Armées triomphent : il peint dans l'action les heureux effets de la sagesse qu'il a fait présider dans les conseils. Voilà ce que devroient chanter des Poëtes, ce que devroient écouter les Peuples, ce qu'il seroit utile aux Rois même d'entendre.

Porphyre en étoit persuadé ; car il fit un Livre sur les avantages que les Princes pouvoient tirer des écrits d'Homére. Stratocles, Hermias & Frontin y ont pris leurs notions de la Discipline Militaire ; & malgré l'exclusion que lui donne un grand Philosophe, en établissant une République imaginaire, des Royaumes effectifs en ont reconnu la sagesse & la solidité par expérience.

Platon

Des mauvaises mœurs naît la mauvaise Politique, & celle-ci les produit à son tour.

La Morale des Grecs ne valoit donc pas mieux que leur Gouvernement. La Discorde y produisoit de fréquentes querelles, dont l'habitude invétérée faisoit un Peuple dur & violent. La force du corps y étant chaque jour l'arbitre des contestations, étoit aussi la vertu par excellence. Un courage aveugle qui se précipite à travers les hazards pour aller au pillage, étoit la qualité la plus applaudie ; c'étoit elle en effet qui décidoit sans appel. Avec une éducation & des mœurs formées sur ces principes, on jugeoit que la rapine étoit

ho-

honorable, pourvu qu'elle fût brave : les Poëtes n'offensoient personne en disant dans leurs Chansons, que les Marins d'un Pays disoient à ceux d'un autre en passant, *êtes-vous des Voleurs* ? Telles étoient les belles qualités, les galans exploits, les sentimens d'honneur que célébroient alors les Beaux-Esprits. Ce fut dans un siécle aussi moriginé, qu'Homére se vit réduit à choisir ses Héros ; après cela faut-il être surpris de les trouver orgueilleux, emportés, avares, cruels, & féroces ! Il n'en est point du tout comme de nos Romans, dont la lecture nous attendrit sur des sujets purement imaginaires, & nous fait admirer avec foiblesse des perfections qui ne furent jamais en exercice dans le Monde. Homére écrivant pour les Hommes, peignit des hommes, & les peignit d'après nature, c'est-à-dire, méchans : c'est leur mauvais cœur qu'il faut blâmer, & non pas sa peinture ; l'esprit de son siécle étant une ardente soif de la gloire & du butin, il l'eût rendu méconnoissable en le supposant vertueux. Tout ce qu'il put faire de mieux, fut de donner un motif légitime à l'exercice des habitudes que l'on avoit, d'en faire néanmoins de grands obstacles au succès d'une juste cause, & d'insinuer cependant sa morale en chaque partie de son Histoire. Quelle tendresse dans l'amitié d'Agamemnon & de

Thucydide Liv. 1.

de Ménélas ! Quelle vivacité dans celle d'Achille pour son cher Patrocle ! Quel amour de la Patrie dans Hector ! C'est l'Odyssée sur-tout où la Morale paroît l'immédiat objet d'Homére, comme la Politique l'est dans l'Iliade. Le premier de ces Poëmes nous représente un homme éprouvé par tout ce que les biens & les maux de la Vie ont de plus capable d'ébranler sa constance. A peine est-il sauvé d'un naufrage, qu'il tombe entre les mains des Barbares : il surmonte ses malheurs par sa fermeté, ou s'en dégage par sa prudence ; & quoiqu'il arrive, il se comporte en Héros : les attraits de la volupté ne l'engagent point, ils trouvent en lui la même résistance, il en défend son cœur, & montre comment on en peut triompher.

Si l'on considére le soin que se donne Homére de fixer les points de sa Morale par une infinité de maximes, on ne sera nullement surpris que la Gréce, ayant donné le nom de Sage à quiconque en proposoit une, l'aît surnommé le *Pere de la Vertu :* c'est vraiment un Maître en fait de mœurs. Horace, après avoir exposé la division ordinaire du Bien en agréable, utile & honnête, prétend qu'Homére en a mieux instruit les hommes que n'ont jamais fait les plus rigides Philosophes.

Quicquid sit pulchrum, quid turpe,

On a cru néanmoins qu'il avoit eu dessein de plaire, & que ses partisans avoient

avoient bien voulu tirer de ses fictions les moralités dont elles étoient naturellement susceptibles. Cette opinion a moins de rapport avec l'état primitif de la Poësie, qu'avec celui où le relâchement des mœurs l'a fait tomber. L'ancienne tradition d'Orphée civilisant les hommes, par la douceur de ses Chansons en l'honneur des Dieux, prouve que l'on en connoissoit autrefois le véritable usage: il s'en présente un trait admirable dans le troisiéme Livre de l'Odyssée. Agamemnon allant au Siége de Troye, laissa auprès de Clytemnestre un Poëte pour chanter en sa présence. La Reine fut sage tandis qu'elle l'écouta, mais Egisthé, dont ce Chanteur traversoit les desseins, le fit chasser de la Cour, & puis il gagna facilement le cœur de la Princesse. Homére croyoit donc que le talent de la Poësie pouvoit être d'un grand secours à la vertu: c'étoit en cela qu'il faisoit consister le devoir, & le mérite du génie: plein de ce sentiment il est à croire qu'il eut le même objet en vûe. Si la licence & la bagatelle s'emparent quelquefois des soins & du loisir des Poëtes, les personnes que cet abus scandalise ne peuvent s'en prendre à l'Ecrivain, qui donne l'exemple du contraire en offrant à tous les Auteurs les plus parfaites leçons de leur Art.

quid utile, quid non, fortius ac meliùs Chrysippo & Crantore, dicit.

Od. 3. ỳ. 267.

L'érudition d'un Peuple sans gouver-

nement, & sans mœurs, devoit être bien mince. Homére est à notre égard le premier Historien de l'Antiquité; c'est de lui que nous savons tout ce qu'il a appris des Egyptiens & des Grecs, & ce qu'il a découvert lui-même par la force de son génie. Il ne faut pas néanmoins s'y tromper: les louanges que lui donnent les Anciens en le déclarant le Pere des Sciences & des Arts, ne doivent point se prendre à la rigueur. On en voit très-peu dans ses Ecrits, & tout cela s'est porté dans la suite à une perfection, dont l'idée même n'étoit pas alors. Il faut considérer qu'il eut à composer, non pas des Traités, mais des Poëmes, où l'érudition ne devoit figurer que pour le besoin & pour l'ornement.

Quant à l'Histoire, il n'étoit personne qui se fût avisé de l'écrire dans la Gréce. Il raconta ce qu'il savoit des événemens par les voyes ordinaires: ce seroit contredire toute l'Antiquité que de n'en pas convenir. Elle s'est appuyée sur l'autorité d'Homére, & l'a préférée à toute autre au sujet des Coutumes & des Cérémonies anciennes. Elle n'a point douté que les exploits de Tydée à Thébes, le second siége de cette Ville, la succession des Rois d'Athènes dans la famille d'Agamemnon, l'établissement de Rhodes, la bataille des Curétes & des Etoliens, les actions des Grecs à

Troye,

Troye, & plusieurs autres événemens n'eussent été conservés à la Postérité dans les Ecrits d'Homére, ou rapportés aussi fidélement par ce Poëte que par aucun Historien : peut-être même n'a-t-il fait que prêter un certain lustre à des personnes, comme à des faits considérables dont il ne restoit plus qu'un souvenir confus. Strabon observe que la Tradition orale avoit pu confondre la Fable & l'Histoire, avant que des Ecrivains la missent en œuvre : c'est, dit-il, ce qui est arrivé au premier des Historiens. La déférence d'Hérodote pour les Traditions, le rend souvent aussi fabuleux qu'Homére : ne blâmons ni l'un ni l'autre, il leur étoit impossible de faire autrement. Ils craignirent de s'égarer par singularité, en rejettant ce qui passoit pour certain, dans les Nations dont ils parloient : de-là toutes les erreurs, toutes les absurdités dont on les accuse. *Strabo L. 1.*

La Gréce, avant Homére, n'avoit aucune idée de la Géographie. Strabon, le meilleur des Géographes, le dit positivement : il déclare avec Hypparchus & les autres Anciens qu'Homére en est l'Inventeur, aussi commence-t-il son Traité par un éloge d'Homére. Ce dernier savoit que la Terre étoit environnée de l'Océan, puisqu'il y suppo-soit le lever & le coucher du Soleil & des Etoiles : il en connoissoit aussi l'usage par rapport aux Voyageurs, on le *Strabo L. 1. initio.*

 voit

Od. L. 5. ✝. 272. voit dans l'Odyssée. La preuve sur laquelle on a le plus insisté à ce sujet, est le Bouclier d'Achille: on y représente la Terre dans le sein des Mers:
Iliad. 18. ✝. 482. les Etoiles y sont nommées Hyades, Pléïades, Ourse, Orion; les trois premiers noms désignent les Constellations de la Région du Nord, & le dernier celles de la Région du Sud. Pour lui faire balancer en quelque façon les autres, il lui donne une épithéte qui marque sa grandeur.

Il ajoûte que les Etoiles du Pole Arctique ne disparoissent jamais, ce qui arrive à d'autres Constellations. Observons encore avec Eratosthéne, que les cinq plaques attachées au Bouclier d'Achille, en font par leurs lignes où elles se rencontrent, la division en cinq parties distinctes, & nous trouverons ainsi dans Homére un commencement de Méthode par rapport à la connoissance des Sphéres & des Zones (*a*). Il savoit la Géographie particuliére en détail, & l'on n'en peut douter. Stabon le cite à tout propos: il dit que ce Poëte avoit connu les extrêmités de la Terre, & qu'il en avoit nommé les unes & désigné les autres par d'exactes descrip-
Strab. L. 1. tions, comme les Iles fortunées. Le même Auteur en admire les rélations par

(*a*) Mr. Boivin a donné une curieuse description de ce Bouclier inserée dans *les Mémoires de l'Académie des Inscriptions.*

par rapport aux terroirs, aux plantes, aux animaux, aux coutumes de chaque Pays. L'Egypte, par exemple, est fertile en Herbes médicinales, comme la Lybie l'est en Fruits : les Brebis y ont des cornes, & font des agneaux trois fois l'an comme le dit Homére. Il est certain que ces particularités rendent la Géographie plus utile & plus amusante. Sa Description de la Gréce est si parfaite, qu'il fut pourvu par des Loix à ce qu'on ne pût ni la perdre ni l'altérer. Elle fit la décision des procès en fait de limites : pourquoi ? C'est que suivant Strabon, Homére en parlant de divers Pays, ne se permet pas l'usage d'un seul mot, même en ornement, qui ne marque la nature, la qualité, ou quelque circonstance du sujet. Ses Descriptions, après tant de siécles, font encore de fidéles images de tous les lieux qu'il a voulu peindre, excepté ceux où la Nature même a subi des altérations. La Rhétorique étoit sans-doute inconnue, puisqu'elle doit son origine à la Poësie, qui jusqu'alors n'avoit été presque rien. *Strabo L. 8.*

L'*Orateur*, dit Strabon, *imite le Poëte.* L'Art de celui-ci parut le premier, on le goûta : ses Imitateurs gênés par la mesure des Vers, s'en affranchirent. Cadmus le Milésien, Phérécide, Hécatée en userent ainsi, & de nouvelles suppressions fortifiant les anciennes, elles réduisirent enfin le stile poëtique *Strabo L. 8.*

à

à ce que nous appellons de la prose. C'est un surcroît d'obligation qu'on a à Homére, Auteur en même-tems & Modéle de l'Art Oratoire en toutes ses parties, suivant cette expression de Quintilien : *Hic omnibus eloquentiæ partibus exemplum & artem dedit : hunc nemo in magnis rebus, sublimitate, in parvis proprietate superavit. Idem lætus & pressus, jucundus & gravis, tum copiâ, tum suavitate admirabilis, non poëticâ modò, sed & oratoriâ virtute eminentissimus.*

Quint. L. 10. Cap. 1.

Voilà précisément pourquoi les Maîtres de l'Eloquence en ont cherché les régles dans Homére : ce qui leur a paru facile, après qu'ils en ont divisé les genres & les ornemens.

Quant aux genres : les Anciens, dit Aulugelle, en ont remarqué trois dans les principaux Orateurs d'Homére : Ulysse est pompeux & rapide, Ménélas concis & pressant ; Hector qui est sans passion, tient de l'un & l'autre.

Aulug. L. 7. c. 14.

Aristote fait cette leçon : *Disposez votre matiére comme vous l'entendez : mais dans les affections & dans les mœurs, imitez les figures, & la diction du divin Homére.* C'est le langage unanime des Auteurs qui ont écrit sur l'Art de parler. Loin de s'en dédire jamais, ils ont réglé là-dessus leur conduite, en prenant dans cette source les preuves de leurs préceptes sur les similitudes, les amplifications, les exemples, les digressions, les

Arist. Topic.

Quint. L. 10.

les raiſonnemens. A l'égard de la Phyſique, le tems n'en étoit pas encore arrivé. Cependant il s'en trouve des notions dans l'Iliade & dans l'Odyſſée. On y voit que les Fontaines & les Riviéres viennent de la Mer : on connoiſſoit donc la circulation des Fluides : ce genre de ſavoir paroît au reſte aſſez étranger au Poëte des Héros & des Combats ; mais Politien & quelques autres ont outré la matiére, en le ſuppoſant inſtruit à fond des ſecrets de la Philoſophie, ſous prétexte qu'il parle du Soleil, de la Pluie & du Tonnerre. Tout ce que l'on peut ſuppoſer, eſt qu'il a mis ce qu'il en ſavoit en Allégories, & que ſes Dieux lui ont fourni des noms pour les élémens, comme ils en fourniſſent les Chimiſtes pour les métaux : mais il y faut uſer de grandes précautions, pour ne pas tomber dans l'inconvénient de montrer aux autres une allégorie, où l'on ne voit en effet qu'un exemple. Il eſt bien plus ſenſé de faire de la Fable un ſimple ornement, à ce que l'on peut comprendre avec facilité, qu'un voile à des problêmes inconnus & ſeulement curieux.

Politian. Præfat. in Hom.

La Médecine étoit fort éloignée de ſa perfection, puiſque long-tems après Homére, la Diéte, au dire de Celſe, fut inventée par Hypocrate : on en ſavoit néanmoins quelque choſe ; les maux de l'homme l'ont dû faire en tous les

Celſus. Lib. 1.

tems

Od. L. 4. §. 231. tems recourir aux remédes : aussi dit-il que les Egyptiens s'adonnoient tous à la guérison des maladies ; & peut-être qu'Homére l'apprit en *Egypte.* Les Grecs dans leurs guerres continuelles devoient avoir aquis l'expérience des pansemens : les Princes d'Homére, Achille, Machaon, Patrocle, & Podilarius, en faisoient dans l'occasion. Il étoit si éclairé dans la structure du Corps-Humain, qu'on lui a reproché d'avoir trop savamment tué ses Héros : lorsqu'il s'agit de plaies, qui sont les accidens ordinaires d'un Poëme Epique, *Iliade 4. & 218 & L. 11. in fine.* il use quelquefois de lénitifs, d'autres fois de poudres améres, lorsque l'effusion du sang requiert des qualités astringentes ; & par-tout il conduit les opérations en cette partie, comme feroit un habile Chirurgien.

L'Histoire d'Egypte & le Palladium de Troye ne permettent point de douter que la Sculpture, ainsi que l'Idolâtrie, ne soit très-ancienne : mais l'Art en étoit imparfait, & n'avoit produit que peu d'excellens Ouvrages. Les Dieux corporels que l'on adoroit, parurent lui devoir être d'un charmant usage pour la Poësie, si l'on voyoit leurs *Strabò. L. 8.* beautés. Il ranima l'imagination des meilleurs Statuaires, pour soutenir la noblesse des idées qu'il avoit conçues (c'est ce que nous lisons de Phidias par rapport à la Statue de Jupiter) :

& parce qu'ils réussirent à faire leurs Dieux, en les travaillant d'après ses Descriptions poëtiques, aucun Ouvrage en ce genre ne passa pour achevé, s'il n'y étoit conforme. Homére, disoit-on, est le seul qui ait vu les Dieux, ou du moins le seul qui les ait fait voir aux hommes : passage d'où Madame Dacier induit à la gloire du Poëte un savoir théologique, auquel Strabon n'avoit pas même pensé.

Préface de l'Iliade.

On l'a cru plus savant encore. Macrobe veut que cette chaîne avec laquelle Jupiter dit qu'il pouroit lever la Terre, soit une idée métaphysique de la connexité graduelle que certains Philosophes ont faussement inventée depuis le Souverain Etre jusqu'à la moindre des Créatures. D'autres le prétendent Astrologue, parce qu'il fait naître dans la même nuit Hector & Polidamas, dont l'un néanmoins fut un vaillant Guerrier, l'autre un grand Orateur. Ses Fables de Circé l'ont fait croire expert en Magie. Mais il est tems que je m'arrête : une plus longue Dissertation ne serviroit point à prouver le savoir d'Homére ; au-lieu de donner une très-grande idée de son génie, j'en donnerois une très-petite de mon jugement.

Iliad. 8. ✝. 19 Vid. Macrob. de sim. Scip. L. 1. c. 14.

Convenons (& c'en est assez) qu'il a produit l'érudition : que l'Univers n'étoit point trop vaste pour la capacité de son intelligence : qu'après avoir brillé

seul

feul dans un fiécle de ténébres, il n'a point eu d'égal en des fiécles plus éclairés : qu'il a même enrichi le Monde, en lui laiffant un tréfor dans fes Ouvrages, puifqu'ils contiennent les connoiffances de fon tems, & les principes de celles qui dans la fuite ont le plus approché de la perfection ; que fes Ecrits enfin fe maintiendront toûjours au faîte du vrai Sublime, où fes Lecteurs ne cefferont jamais de le contempler avec une délicieufe furprife, ni fes Concurrens de le voir avec le chagrin d'une émulation fans efpoir.

ESSAI

Sur les Combats d'Homére.

AVant que d'entrer en cette Partie fi confidérable de l'Iliade, je crois qu'il eft à propos d'obferver la conduite de l'Auteur en général, & de réunir fous un point de vue les Antiquités qui peuvent fervir à juger de fes Defcriptions.

Ce qu'il dit Liv, IV. en parlant de fes Héros, fe diroit avec raifon de lui même. Celui qui feroit conduit par Minerve, & placé de maniére à voir diftinctement les particularités de ces Combats, n'y trouveroit rien qui ne lui parût admirable, & digne de fes applaudiffemens. Comment a-t-il pu fur le même

me

me ſujet compoſer douze Livres qui ſe liſent ſans ennui ? On n'explique point ce Phénoméne Littéraire, en diſant qu'il a varié ſes images. Il eſt vrai qu'il amuſe toujours l'imagination de ſon Lecteur, ſoit en lui préſentant une Armée, une Bataille, un Duël, où le menant ſans-ceſſe à de nouvelles ſcénes intéreſſantes ſur le rivage de la Mer, proche des Vaiſſeaux, au bord du Scamandre, à la Plaine, aux Portes de la Ville aſſiégée. Cette diverſité nous enchante, mais pour en connoître les moyens il faut approfondir l'Art du Poëte.

Il conſiſte, je crois, à nous intéreſſer dans les circonſtances.

La mort des Combattans en eſt une, qu'il décrit avec un génie ſans égal. D'abord en combien de maniéres a-t-il ſoin de les repréſenter ? Le caractére, l'âge, l'état, la nation, la famille, rien de touchant n'eſt omis.

L'un eſt un jeune-homme que les conſeils de ſon Pere n'ont pu détourner des hazards, & qui périt dans la fleur de ſon printems. L'autre un Prêtre que ſa piété n'a pu ſouſtraire aux rigueurs du Sort : un Chaſſeur vainement inſtruit par Diane : un Etranger venu de bien loin qui ne reverra plus ſa Patrie : ou le ſupport d'une illuſtre Maiſon qui finit en ſa perſonne. Celui-ci eſt préſomptueux, celui-là eſt ſuppliant : tous ont quelque choſe de purement perſonnel,

ou

ou du-moins une armure, un habit qui les distingue.

Chacun a son attitude, soit qu'il combatte, ou qu'il meure: elle est si exacte, que l'œil juge du coup avant qu'il soit donné; ou si singuliére, qu'elle suppose un Peintre à qui rien de naturel n'échappe. Médon: Livre V. blessé au coude, lâche les rênes: elles tombent, on les voit traîner par terre, il est blessé à la tempe, & précipité dans un endroit mouvant, où le poids de ses armes l'enfonce jusqu'aux épaules: il fait de vains efforts, agite ses jambes en l'air, & ses chevaux le foulent aux pieds.

Les Poëtes ne savent ordinairement d'Anatomie, qu'autant qu'il en faut pour tuer les Guerriers d'une blessure à la tête ou au cœur. Veulent-ils varier leur peinture? ils imaginent des plaies qui ne sont mortelles que dans leurs Vers. Je conviens qu'ils ne sont point obligés de parler du corps-humain comme les Anatomistes, mais ils devroient au-moins en savoir la structure. On ne peint point des nudités sans en avoir une idée nette & précise, quoiqu'il ne soit pas nécessaire de marquer les muscles & les nerfs, comme feroit un Chirurgien. Il suffit de lire les Ouvrages d'Homére, pour être persuadé qu'il possédoit cette Science.

Tous les Poëtes des siécles suivans, y compris Virgile, ont emprunté de lui seul les diverses maniéres dont ils ont

ex-

exprimé la simple action de mourir. S'ils se répétent moins qu'Homére à ce sujet, c'est qu'il a plus d'occasions de le traiter. Mais ne lui reprochons point ces répétitions : elles étoient du goût de son tems. *Il se retira vers les siens, il s'endormit avec ses Peres*, sont des expressions très-usitées dans l'Ecriture : peut-être avoient-elles pour l'oreille une sorte d'harmonie, ou ce repos qui la flatte dans les refrains de certaines Chansons.

L'horreur & le carnage des Combats rebutent à la longue. Homére en détourne un peu l'imagination du Lecteur, & la porte sur des objets moins odieux. C'est alors qu'il entasse les comparaisons, & qu'il montre ainsi des rapports que l'on considére plus volontiers que la chose.

Je sais que certains Critiques s'en plaignent. On étoit occupé, disent-ils, d'une Bataille, on s'intéressoit : la tempête, où le torrent vient à la traverse : la Bataille disparoît, on ne voit plus qu'une similitude.

S'ils ont raison, on perd la vue du Soleil, lorsque l'on en regarde l'image dans l'eau, c'est-à dire, lorsqu'il est plus facile de l'appercevoir distinctement. L'Esprit est l'œil de l'Ame : il est quelquefois bon de le détourner de son objet, afin qu'il le saisisse. On est si peu d'accord avec soi-même sur ce que l'on appelle son imagination détournée par des

simi-

ſimilitudes, que ces mêmes Critiques trouvent celles d'Homére trop reſſemblantes entr'elles, & trop ſouvent priſes du même animal. Cependant, s'ils vouloient bien s'en tenir à leur principe, ils jugeroient au-contraire qu'il eſt plus ſenſé, de comparer toujours le même homme à un Lion, que de le comparer tantôt au Soleil, tantôt à un Arbre, & quelquefois à un Fleuve.

Homére varie à l'infini les circonſtances d'une ſeule & même choſe dans les comparaiſons qu'il en fait. Ce n'eſt point l'animal, c'eſt ſa poſture qui nous frappe. Un animal ſe reſſemble moins à lui-même en deux états differens, que deux animaux ne ſe reſſemblent dans le même état. Quiconque blâme Homére de peindre toujours un Lion, devroit auſſi trouver mauvais qu'il ait toujours voulu peindre un Homme.

Le reproche qu'on lui fait ſur les répétitions dont il uſe mot à mot en différens endroits, & qui d'une ſeule image font pluſieurs ornemens, a quelque choſe de plus propoſable. Mais ne peut-on pas le conſidérer comme un homme ingénieux à placer une belle Statue, deſorte qu'elle ſe préſente aux divers aſpects de ſon Jardin, & ſemble ainſi multipliée en autant de Statues qu'il a d'allées.

Ce qui donne plus de relief aux Combats d'Homére, & ce qui en adoucit mieux les ſanglantes idées, c'eſt l'uſage qu'il

qu'il fait des circonſtances par rapport aux mourans. On les plaint en voyant leurs richeſſes, leurs prétentions, leurs eſpérances qui s'envolent. Il nous tranſporte en leurs Pays & dans le ſein de leurs Familles il nous rend témoins de la douleur de leurs vieux parens, des larmes de leurs épouſes, & de l'abandon de leurs orphelins. Protéſilas tombe ſans avoir achevé ſes Palais : Phénops perd dans une ſeule action ſes enfans, & voit partager à des Etrangers les tréſors qu'il leur avoit amaſſés avec tant de ſoin. Qui peu refuſer un ſoupir au bon Taxile, à cet homme ſi généreux, dont la maiſon étoit celle de tous les hommes, & que ſa tendre compaſſion pour les malheureux faiſoit nommer l'Ami du Genre-Humain ?

Il n'eſt point de ſi petit événement dans une Bataille, qui ne fourniſſe une image au Poëte. Il peint l'eſprit, l'ame & le cœur de ſes Héros, la conſternation, le dépit, la honte, le reſſentiment : il met tout en œuvre. L'Iliade, à cet égard, eſt comme un grand Tableau d'Hiſtoire, où l'on s'eſt ménagé de petits recoins pour y placer les Figures d'une moindre importance : mais les paſſions animées qui éclatent dans ſes Harangues, font avec cela que ſon Ouvrage eſt le plus dramatique de tous les Poëmes.

Les Dieux, par un continuel tranſport de la Scéne, tantôt de la Terre

au Ciel, & tantôt du Ciel à la Terre, produisent encore une charmante variété dans ces longues Batailles.

Homére qui en a besoin, sait les mettre en action, malgré la neutralité où Jupiter les condamne. Avec quel art les fait-il entrer dans son dessein? Ils n'osent à-la-vérité secourir ni les Grecs ni les Troyens, mais de quel secours ne sont-ils pas au Poëte? Qu'il est charmant au sujet de ses Héros! Par quelles gradations il les éléve au-dessus d'eux-mêmes, pour en faire briller d'autres avec plus d'avantages! Dioméde que j'ai sous les yeux, est d'une valeur qui n'a point de pareille dans l'Humanité: bientôt il affrontera les Dieux. D'abord il surpasse tous les Grecs: si chacun d'eux est vainqueur d'un Troyen, Dioméde en surmonte deux à la fois; on voit tous les autres garder vaillamment leurs postes, mais Dioméde n'en a point de fixe: il se montre par-tout, c'est en tous lieux qu'il porte la terreur & le carnage. Après avoir vaincu Pandarus, Enée, Hector, il se bat contre Vénus, Apollon & Mars: enfin il attaque Jupiter au milieu de ses foudres.

Tous les Héros d'Homére sont caractérisés plus ou moins dans le même goût, mais il les subordonne les uns aux autres; il fait ainsi que chaque nouvelle Bataille surpasse les autres, & cela ne finit qu'avec le Poëme.

Dio-

Dioméde après s'être ſignalé juſqu'au ſurnaturel, tremble à la vue d'Hector, qui l'ayant ſurmonté ainſi qu'Ajax tue Patrocle, s'empare des armes d'Achille, efface tous les Guerriers, & brille ſeul au faîte de la gloire. Mais Achille paroît: Hector s'enfuit de peur, s'arrête par réflexion, combat ſans eſpoir, & ſuccombe.

Obſervez la même choſe dans les Divinités de l'Iliade. Leurs premiers Combats ne ſont preſque rien: elles y paroiſſent comme des éclairs, & n'opérent qu'en de petites rencontres. Vénus aſſiſte Pâris, Minerve eſt pour Dioméde, & Mars pour Hector; enſuite Jupiter déploie toute ſa puiſſance, & régle en maître le ſort des Batailles. Enfin les Dieux ont quitté l'Olympe, ont pris parti, ſe rencontrent dans la mêlée: Jupiter les excite par le bruit de ſon tonnerre: Neptune ſouléve les flots: le Ciel s'enflamme: la Terre tremble, & Pluton s'épouvante ſur le Trône des Enfers.

Paſſons aux Antiquités qui ont du rapport avec l'Art Militaire: il en faut être inſtruit pour goûter les Deſcriptions des Combats de l'Iliade. Je crois avoir obſervé qu'Homére s'étoit plus attaché aux Coutumes dont il avoit entrepris la rélation, qu'à celles de ſon tems: en voici de nouvelles preuves. Il y avoit alors de la Cavalerie & des Trompettes dans la Gréce, & néanmoins il n'en fait

aucune mention. Il eſt vrai que l'on eut des Chevaux dans ſon Pays avant le Siége de Troye: ces animanx venoient du Levant, les Iſraëlites en avoient un grand nombre, cela étoit facile à des Aſiatiques; mais les Grecs en ſavoient ſi peu l'uſage dans les commencemens, que les Centaures paſſoient chez eux pour des Monſtres. Homére en parle dans le ſecond Livre de l'Iliade. Polipétes fils de Pirithoüs nâquit, dit-il, d'Hippodamie, le jour que ſon Pére les ayant chaſſés du Mont Pélion, les pouſſa juſques dans les Déſerts de l'Etique. On ne ſe ſervoit de chevaux qu'à la Guerre, & ſeulement pour tirer les chars. Homére n'entend point autre choſe, en parlant de les mener aux combats ou de les dompter: c'eſt un effet de ſa judicieuſe attention à ſauver le probable. Il n'ignoroit pas que l'on montoit à cheval dans ſon ſiécle, puiſqu'il nous repréſente (Liv. XV. de l'Iliade) un homme qui menant trois chevaux à la fois, ſaute de l'un ſur l'autre avec une extrême agilité, quoiqu'ils aillent à bride abattue. Dès qu'ils parurent, les Guerriers en firent grand cas: d'où vient qu'Homére en parle avec une ſorte d'eſtime, & les traite preſqu'en hommes: cela n'eſt pas ſurprenant, puiſqu'alors un Cheval en fait de prix valoit un Captif.

Les Chars étoient bas; car un homme en tomboit d'un coup d'épée qu'un Sol-

dat

dat à pied lui portoit sur la tête; on y montoit, on en descendoit avec une égale vitesse; & pour le faire aisément, on avoit la ressource d'une ouverture dans le fond. Les roues étoient petites: on les ôtoit, on les mettoit à son gré, suivant le besoin. Hébé dans le V. Livre obéit en un clin d'œil à Junon, qui ordonne de mettre les roues à son char: c'est par allusion à cet usage qu'il est écrit dans l'Exode Chap. XIV. *le Seigneur ôta les roues de leurs chars, desorte qu'ils allerent pesamment.* Les côtés en étoient bas: ceux qui sont tués dans leurs chars d'un bout du Poëme à l'autre, n'ont rien qui les retienne, & tombent par terre. On voit dans un passage du Livre X. que la machine étoit petite & légére: en effet Dioméde en ayant pris une, délibére s'il la mettra hors du chemin, ou s'il l'emportera sur ses épaules pour la garder.

Tout cela s'ajuste à l'idée qu'en donnent les anciennes Médailles Grecques, où l'on voit que le haut du char n'est point aussi élevé que la croupe des chevaux: les roues sont sans-doute plus basses, & le Héros y paroît debout à découvert jusqu'aux genoux.

Les Critiques se méprennent donc, en disant qu'Homére fait quelquefois retirer ses Héros en poltrons derriére leurs chars. Ils l'étoient aussi peu dans cette Action, que le font aujourd'hui nos

Dragons, en mettant pied à terre dans une Bataille où le Service du Roi le demande.

Il y avoit ordinairement deux personnes sur le Char, & l'une menoit les chevaux. Un cheval tué, il falloit ou combattre avec le reste, ou se retirer faute de voiture : on le pouvoit sans blâme, & cette retraite n'étoit point un défaut de valeur.

L'Epée étoit large, & servoit du tranchant : on ne trouve rien de perçant dans l'Iliade que les lances. On se servoit aussi de l'épée comme du javelot. Ces armes étoient fortes, & proportionnées à la gigantesque vigueur des Guerriers : il ne faut donc pas être surpris de voir en ce Poëme un Héros & son armure percés de part en part : elle étoit d'airain, les lances & les javelots avoient des pointes de fer ; & si le Poëte leur donne le nom d'airain, c'est comme celui d'ivoire aux brides, quoique l'ivoire n'en fût que l'ornement. Il dit néanmoins en quelques endroits que la lance étoit d'airain, comme dans sa Description de celle d'Hector au VI. Livre *vers.* 320. Pausanias le dit expressément des armes offensives & défensives ; il assure que la lance d'Achille conservée dans le Temple de Minerve étoit d'airain, & que l'épée de Mérion dans celui d'Esculape chez les Nicomédiens étoit toute de ce métal. Mais n'a-

n'avons-nous pas encore des exemples à peine croyables de cette prodigieuse force à lancer des javelots ? Les Turcs & les Arabes savent actuellement percer avec des dards d'un bois qu'ils font durcir des planches d'une grande épaisseur. C'est le fruit de l'éducation accoutumée de bonne-heure à de violens exercices : ils s'y adonnent tant qu'enfin ils y excellent.

La même cause produisoit l'adresse & la vigueur des Anciens à jetter des pierres pesantes. On se trompe en s'imaginant que c'est une pure fiction du Poëte. Les Grecs & les Orientaux en avoient fait un de leurs Exercices Militaires. St. Jérôme dit qu'une ancienne Coutume de la Palestine étoit, comme de son tems, d'avoir dans les Bourgs & dans les Châteaux des pierres d'un grand poids, pour exercer la force des Jeunes gens : cela se pratique encore en Ecosse : on y voit à la porte des grandes Maisons de ces sortes de pierres, que l'on appelle *putting stones*.

Onpeut aussi justifier Homére à d'autres égards, en considérant les occasions que l'on avoit de signaler sa valeur. Avant l'usage des Armes à feu, la vigeur des Combattans n'étant pas égale, on pouvoit de bonne grace refuser un défi. Il n'en est plus de-même, depuis que l'églité des armes supplée à l'inégalité des forces : un Soldat plus foible que

l'Ennemi, le furmonte en maniant fon moufquet ou fon épée avec adreffe : il ne peut donc alléguer la fupériorité de l'Ennemi pour éviter le combat, quoique cette excufe fût recevable entre les Héros d'Homére. D'ailleurs fuivant les maximes de la vraie Bravoure qui de tout tems ont dû être les mêmes, puifqu'elles font fondées fur la Raifon, le lâche eft en effet celui qui brave fon inférieur, & qui ne veut fe battre que parce qu'il eft fûr de triompher.

Un autre ufage des Anciens, étoit de dépouiller les Ennemis après les avoir tués, fans quoi la victoire leur fembloit imparfaite : ils s'y portoient donc avec ardeur. Des Critiques modernes ont taxé cette coutume d'avarice, & je penfe qu'en effet c'en fut le principe dans le tems que la Guerre ne faifant, pour ainfi dire, que de naître, les armes étoient rares & précieufes ; mais dans la fuite on s'en fit un point-d'honneur, comme d'enlever un Etendard. David & Moïfe parlent du plaifir qu'ont les Guerriers en fe chargeant de dépouilles. La Religion y devint intéreffée, quand les armes des vaincus commencérent à fe confacrer dans les Temples aux Dieux tutélaires des Vainqueurs.

On voit clairement que je traite de ces chofes, comme il m'en fouvient : tout Lecteur d'Homére trouvera, dans le peu que j'en dis, la fource des reflexions

xions qu'il portera sans doute plus loin, sans quitter la méthode que j'indique.

Le plan de cet Essai ne m'engage nullement à marquer le progrès du Métier des armes par rapport à des siécles si reculés. Pour en être bien instruit, il faut lire les Ecrits d'Homére, après avoir jetté les yeux sur le Théâtre des combats qu'il décrit. C'est pourquoi je vais tracer en peu de mots la situation des lieux dont il est fait mention dans l'Iliade à ce sujet, & je citerai les passages de mon Auteur qui peuvent donner du jour à la matiére.

On s'est mépris en supposant que l'ancienne Troye étoit où l'on en montre des ruines, qui sont bien plus près qu'elle de la Mer.

Le V. Livre de *l'Iliade vers.* 791. prouve ce que j'avance. On lit dans cet endroit que les Troyens n'oserent jamais sortir de leurs murs avant la retraite d'Achille, mais que dans son absence ils attaquerent les Grecs bien loin de la Ville, & jusques sur leurs Vaisseaux. D'ailleurs, si Troye eût été voisine de la Mer, les Grecs, suivant la pensée de Strabon, eussent-ils laissé leurs Vaisseaux exposés dix ans de suite sans défense aux attaques Troyens ? D'un autre côté, ceux-ci ayant Hector à leur tête auroient-ils été si long-tems sans rien entreprendre contre des Ennemis qui négligeoient de se retrancher ?

En-

Enfin un petit eſpace n'eût pas ſuffi pour la grandeur & le nombre des combats dont il s'agit.

Voici donc par ordre les lieux où l'on ſe bat dans l'Iliade.

1. La Porte de Scée qui s'ouvre ſur le champ de bataille, & par où les Troyens font leurs ſorties, non loin du Hêtre conſacré à Jupiter : circonſtance que le Poëte n'oublie jamais.

2. La Montagne des Figures ſauvages, qui joint d'un côté les murs de Troye, & de l'autre s'étend vers le grand-chemin : d'où vient qu'Andromaque au Livre VI. de *l'Iliade verſ.* 432. dit que la Ville eſt en danger d'être priſe de ce côté-là par eſcalade : le reſte s'infére du Liv. XXII. *verſ.* 145. &c.

3. Les deux Sources du Scamandre ſont un peu plus haut ſur le même chemin.

4. Callicolone : c'eſt le nom d'une agréable Colline ſituée proche du Fleuve Simoïs, d'un autre côté de la Ville. *Iliad.* XX. *verſ.* 53.

5. Batéya, ou le Sépulcre de Myrienne, dans la plaine devant la Ville. *Iliad.* II. *verſ.* 308.

6. Le Monument d'Ilus vers le milieu de cette plaine. *Iliad.* XI. *verſ.* 169.

7. Le Tombeau d'Eſyétes, dont une vue eſt ſur les Vaiſſeaux, & ſur une partie du rivage. *Iliad.* II. *verſ.* 801.

Il

Il paroit au *verſ.* 465. du même Livre, que l'Armée Grecque étoit rangée en bataille le long du Scamandre vers l'endroit où étoient les Vaiſſeaux, & que les Troyens & leurs Alliés étoient au Sépulcre de Myrienne, *verſ.* 820.

L'endroit où Dioméde livre ſes premiers combats, eſt celui où le Simoïs s'unit au Scamandre; c'eſt où Pallas & Junon deſcendent pour aſſiſter ce Héros. *Iliad.* V. *verſ.* 776. Il ſemble auſſi *verſ.* 781, que les Grecs n'ont pas encore traverſé le Fleuve, & qu'ils ont combattu entre ce Fleuve & leur Flotte; car Junon dit que maintenant le Troyen les brave, & les vient attaquer juſqu'aux Vaiſſeaux. Au commencement du VI. Livre le champ de bataille eſt entre le Scamandre & le Simoïs; deſorte que les Grecs ont paſſé du côté de Troye, quoiqu'Homére ne diſe ni quand ni comment ſe fit le paſſage.

Au VIII. Livre la Bataille ſe donne près des retranchemens que les Grecs ont faits ſur le rivage. Hector demeure cette nuit au tombeau d'Ilus dans la plaine, comme le révéle Dolon Liv. X. *verſ.* 48. Le combat ſe donne en cet endroit Liv. XI. Les XII, XIII & XIV. tranſportent la Scéne aux retranchemens des Grecs. Le XV. aux Vaiſſeaux. Dans le XVI. les Troyens que Patrocle a repouſſés combattent entre la flotte, la riviére, & les retranchemens, *verſ.* 396.

396. Ce Héros avançant toujours, on combat aux portes de la Ville, *verf.* 700. & fous les murs, *verf.* 403. Quand il eft tué, & fon corps emporté par fes Amis, Hector avec Enée les pourfuit jufqu'aux retranchemens, *verf* 760. Dans le XVIII. Achille paroît, les Troyens fe retirent pour camper en-deçà. Dans le XX. on fe bat toûjours du même côté le plus proche de la Mer: les Troyens pourfuivis par Achille repaffent le Scamandre, pour s'enfuir au plus vîte. Voyez le commencement du Liv. XXI. Les combats fuivans fe livrent, foit dans la Riviére même, ou entre elle & la Ville, fous les murs de laquelle Hector eft enfin tué dans le XXII. Livre, ce qui termine les combats de l'Iliade.

Fin du Tome quatriéme.






CoLibrì
COVER BOOK SYSTEM

